BIBLIOTHÈQUE

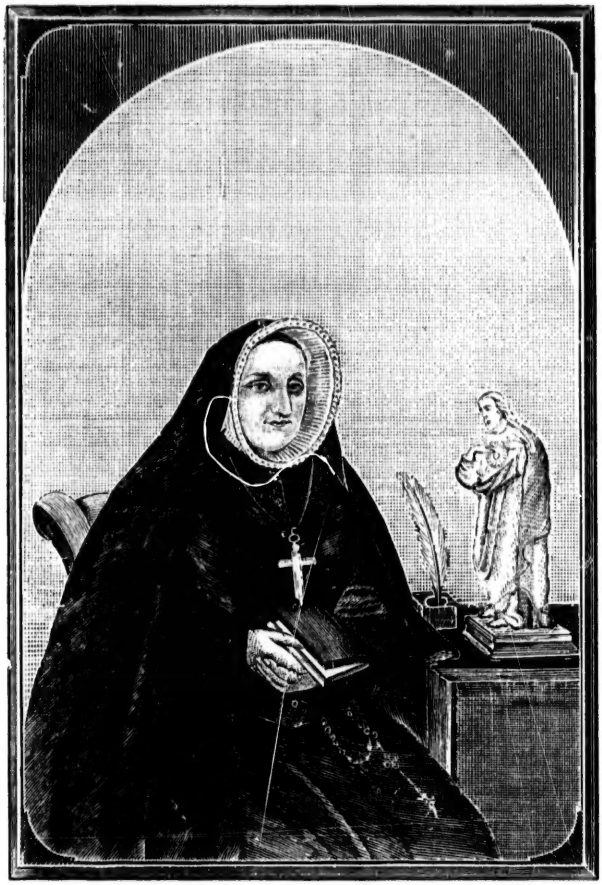
RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

3e SÉRIE IN-8

T



LA VÉNÉRABLE MÈRE MADELEINE-SOPHIE BARAT

Fondatrice de la Société du Sacré-Cœur.

HISTOIRE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MADELEINE-SOPHIE BARAT

FONDATRICE DE

LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

PAR M. L'ABBÉ BAUNARD

ABRÉGÉE PAR

ALEXANDRE BRUNET

MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
1883

BAUNARD, L

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent quatre-vingt-trois, par CADIEUX & DEROME, au bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

DÉCLARATION.

Je déclare qu'en rapportant dans cette histoire, d'après les témoignages contemporains, des faits extraordinaires et qui paraissent miraculeux, mais sur lesquels la sainte Eglise ne s'est pas encore prononcée, et qu'en donnant le nom de *saint* ou de *bienheureux* à des personnages qui n'ont point encore été élevés sur les autels, je n'entends le faire qu'au sens et dans la mesure autorisés par les décrets d'Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 5 juin 1631. Je déclare en outre que je soumets cet ouvrage et ma personne au jugement du Saint-Siège, désavouant à l'avance, de bouche et de cœur, tout ce qui, contre ma volonté, ne serait point conforme à l'enseignement de la sainte Eglise, ma mère, dans l'obéissance de laquelle je veux vivre et mourir.

AVANT-PROPOS.

Un digne confrère des Lagrange et des Bougaud, M. l'abbé Baunard, a écrit une histoire de Mme Barat, [1] qui n'est inférieure, selon nous, ni à celle de sainte Paula, ni à celle de sainte Chantal.

Riche parterre exhalant le parfum des plus belles fleurs de la vie religieuse ; splendide verger pliant sous le poids et l'abondance des fruits mûrs ; vaste plaine déployant au loin ses moissons jaunissantes et ses fleuves limpides : tel m'a paru ce poème du Sacré-Cœur.

A ceux qui voudraient respirer toutes les fleurs de ce riche parterre, goûter à tous les fruits de ce splendide verger, et jouir des riantes perspectives et des trésors de vie que renferme cette vaste plaine, à ceux-là je dirai : " Lisez l'admirable histoire de Mme Barat par M. l'abbé Baunard." Mais à ceux qui n'auraient pas le temps, ou les moyens, de se procurer cette jouissance et ces avantages, je me

[1] Deux vols. in-12, de 1200 pages ; Paris, Poussielgue-Frères ;—Montréal, Cadieux et Derome. Prix : $1.50.

permettrai de dire : " Voici un abrégé concis, substantiel et fidèle de cette longue histoire que vous n'avez pas le temps de lire ; je viens de le faire tout exprès pour vous. Mais, pour qu'il vous fasse moins regretter l'original, j'ai conservé, autant qu'il m'a été possible de le faire, les propres expressions de l'auteur.

Je ne revendique pas d'autre mérite, dans ce travail, que d'avoir essayé de rendre populaire un ouvrage qui ne réalisera tout le bien qu'il est appelé à faire qu'après avoir pénétré dans la chaumière du pauvre, tout aussi bien que dans la demeure du riche. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que le pauvre puisse en faire l'acquisition ; il faut aussi qu'il soit court, pour que le riche qui n'a, en général, que peu de loisir à donner à la lecture, puisse le lire. C'est principalement pour ces deux classes que j'ai fait cet abrégé qui a le mérite d'être relativement court, et celui, non moins appréciable, d'être accessible aux plus modestes fortunes.

Il est une autre catégorie de lecteurs pour laquelle j'ai encore pris plaisir à faire ce travail : c'est l'intéressante jeunesse de nos couvents et de nos collèges. Quand on est jeune, on n'aime pas, ordinairement, à lire les œuvres volumineuses ; et l'on s'impatiente bien vite des détails ou descriptions qui nous

font attendre trop longtemps, au gré de nos désirs, le dernier mot d'une aventure ou d'une péripétie, et le dénouement d'une histoire, d'un drame, ou d'un événement quelconque. Voilà pourquoi, dans l'abrégé que je présente aujourd'hui au public, je laisse de côté l'accessoire pour ne m'occuper que du principal ; et pourquoi encore, voulant mettre en pratique le précepte d'Horace : *ad eventum festina*, je me hâte d'arriver, par le plus court chemin, à la conclusion des événements que je raconte.

Répandre au sein des familles et des maisons d'éducation, dans une édition aussi élégante que peu coûteuse, les enseignements élevés et les fortifiants exemples que renferme cette admirable vie de la fondatrice du Sacré-Cœur, nous a paru une œuvre presque aussi nationale que religieuse. De là le modeste travail que nous présentons aujourd'hui au public canadien.

Quoique ce livre soit spécialement destiné aux mères de famille et à leurs jeunes filles, aux institutrices et à leurs élèves, il ne sera pas non plus, nous aimons à le croire, sans intérêt et sans utilité pour les jeunes gens, qui verront passer dans ces pages plus d'un nom digne de leur servir de modèle, en même temps qu'ils verront avec quelle maternelle

sollicitude la Religion élève ces jeunes filles, qui seront un jour les anges du cloître, les femmes de l'avenir, et peut-être la providence de leur foyer.

Nous osons espérer que les supérieures de nos couvents et les directeurs de nos collèges et de nos académies voudront bien recevoir ce nouveau volume dans leurs maisons, et le propager parmi l'intéressante jeunesse confiée à leurs soins. La bienveillance avec laquelle les unes et les autres ont accueilli, l'an dernier, notre ouvrage sur "*la Famille et ses traditions*" pourrait-elle nous faire défaut quand nous venons leur présenter un nom que l'Eglise s'apprête à couronner de l'auréole de la sainteté : le nom si cher et si vénéré de Mme Barat, *l'apôtre du sacré Cœur de Jésus au* 19*e siècle?*

INTRODUCTION.

Les deux Testaments ont donné la définition de Dieu.

Dans l'Ancien Testament, c'est Dieu lui-même qui se définit : "*Je suis celui qui suis.*"—*Ego sum qui sum.*

Quand Moïse, porteur de cette définition, la proclama devant les Israélites, ses frères, ils tressaillirent comme s'ils avaient entendu l'éclat de la foudre. Ils comprirent que Dieu seul pouvait se définir ainsi, et, courbant la tête devant le nom de Jéhovah, ils crurent à la parole de son envoyé.

Il était temps que cette définition retentît sur le monde, car le genre humain, plongé dans l'enivrement de l'orgueil et la dégradation des sens,—ces deux abîmes qui s'appellent l'un l'autre et s'attirent réciproquement,—achevait d'en perdre le souvenir.

Israël l'emporta dans son désert; et la lumière qu'elle projeta sur sa route l'éclaira

mieux que la nuée miraculeuse, et lui donna, pour le soutenir dans son rude pèlerinage à travers les nations ennemies, une force supérieure à celle qu'il recevait tous les jours d'un pain tombé du ciel.

La loi de crainte étendait alors son sceptre sur l'univers. C'était l'époque où l'homme, pour ne pas oublier Dieu, et ne pas s'oublier lui-même, avait besoin d'avoir peur du Nom trois fois Saint. Mais alors, comme aujourd'hui, la crainte de Dieu était un bienfait pour l'homme ; car, tant que sa Justice n'a pas frappé son dernier coup, Dieu ne se fait craindre que pour se faire aimer.

Dans le Nouveau Testament, l'apôtre saint Jean définit ainsi le Créateur des êtres : "*Dieu, c'est l'Amour,*" — *Deus Charitas est.* Définition digne du disciple bien aimé qui reposa sa tête sur le sacré Cœur de Jésus !

Tout ce qui a été tiré du néant procède de cet attribut, qui est le fond même de la nature divine, comme le chante l'Eglise. Avant qu'il fût question de mondes et d'univers ; dans le profond et éternel silence qui précéda toute création ; lorsque Dieu, se suffisant parfaitement à lui-même, goûtait au centre de ses perfections des délices infinies, il y avait, au foyer de sa charité divine, une pensée dont

l'homme était l'objet, une pensée qu'il a traduite plus tard dans nos saints Livres pour nous enflammer d'amour et nous faire fondre de reconnaissance : *In caritate perpetuâ dilexi te; ideo attraxi te miserans;*[1] Je t'ai aimé d'un éternel amour; voilà pourquoi, par un effort de compassion, voulant t'unir à moi, je t'ai donné l'existence.

Mais l'existence n'est que le premier anneau de la longue chaîne des bienfaits de Dieu envers l'homme. Dans la plénitude des temps, lorsque l'univers n'était plus qu'un vaste temple d'idoles, et que, selon l'énergique expression de Bossuet, " tout était Dieu excepté Dieu lui-même," la seconde personne de l'adorable Trinité, le Fils de Dieu, descendit du trône de sa gloire, et vint s'unir, dans le sein de Marie, à notre nature déchue. La loi d'amour commença alors à régner sur le monde. Et le sang qui jaillit du Cœur de Jésus en croix " *s'éleva de quarante coudées au-dessus des plus hautes montagnes.*"[2] " *La victime fut à Jérusalem,* dit Origène, *mais son sang baigna l'univers.*"

Et ce sang divin cria plus haut pour le pardon que celui d'Abel pour la vengeance.

[1] Jérémie, 31, 3.

[2] Expression du Père Olivaint.

Depuis le drame du Calvaire, les flots sacrés ne se sont pas retirés. En approchant de la fin des temps—comme les flots de notre grand fleuve avant de se mêler à ceux de l'Atlantique—ils s'épanchent sur les âmes par un courant plus large et plus rapide. Ce courant, c'est la dévotion au sacré Cœur de Jésus, remède suprême que la bonté de Dieu veut bien encore offrir à l'humanité pour la sauver; dernier anneau de la chaîne d'amour et de miséricorde à l'aide de laquelle l'homme, ce " dieu tombé," peut encore monter au ciel.

La société du Sacré-Cœur est investie de la glorieuse mission de propager cette dévotion, non seulement sur le sol français, où elle a pris naissance, mais jusque sur les plus lointains rivages: son zèle ne doit avoir d'autres bornes que celles de l'univers. Mais cette Société, dont la source est le Cœur de Jésus, s'est épanouie dans le cœur de Mme Barat. C'est de là qu'elle a rayonné sur le monde.

C'est l'histoire de cette femme admirable que nous voudrions faire connaître davantage au Canada, où ses dignes filles, les Dames du Sacré-Cœur, font bénir sa mémoire en faisant revivre ses vertus.

" Vouée au Cœur de Jésus, cette âme géné-

reuse ne s'appartient pas, elle appartient tout à Lui. Dans sa vie intérieure, elle en est le *disciple*, voilà toute sa sainteté; dans sa vie extérieure, elle en est *l'apôtre*, voilà toute son œuvre: telle est, en deux mots, l'histoire de la servante de Dieu.

La première chose qu'on y voit est la merveille d'une âme déifiée, pour ainsi dire, par l'action de l'amour, selon cette parole de saint Jean de la Croix: "Aimer, c'est être transformé en ce qu'on aime; aimer Dieu, c'est donc être transformé en Dieu." On assiste à ce miracle de transformation divine chez Mme Barat. Jésus est certainement l'être le plus présent, le plus vivant dans cette âme, et voilà pourquoi il sera l'être le plus agissant dans ce livre qui, pour être digne d'elle, doit être tout plein de Lui. Elle ne pense qu'à Lui, elle ne parle que de Lui, elle n'agit que par Lui, elle ne se plaît qu'avec Lui. *Ce n'est pas elle qui vit, c'est Jésus qui vit en elle;* non pas, certes, pour l'éteindre, mais pour l'animer; non pas pour l'abaisser, mais pour l'exalter. L'âme des saints, qu'on le sache, n'est pas cette mer Morte que ne soulève aucun souffle, et où rien de vivant ne se meut sous la pesante épaisseur des eaux. C'est bien plutôt cette mer de Génésareth, qui a parfois ses agitations et ses tempêtes, mais où Jésus

est maître, et qui se calme sous la main de Celui à qui les vents et les flots obéissent.

Mais Mme Barat n'est pas seulement le disciple du Cœur sacré de Jésus, elle en est encore l'*apôtre*. Son zèle apostolique a un double rayonnement : un rayonnement intérieur, la direction de ses filles ; un rayonnement extérieur, l'éducation des enfants. Mais le foyer de l'un et de l'autre est toujours le sacré Cœur, son culte, son amour, ce feu que Jésus est venu allumer en ce monde, avec l'unique et ardent désir qu'il embrase tout.

Les saints sont les vrais, les seuls conservateurs de ce monde qui se rit d'eux et cependant ne vit que par eux, comme, dans le champ du père de famille, l'ivraie n'est conservée qu'en considération du bon grain qu'elle s'efforce d'étouffer. C'est à eux que le Seigneur a dit : *Vous êtes le sel de la terre.* Les siècles ne valent devant lui qu'en considération des saints qu'ils produisent ; et cela est tellement vrai que la terre n'aurait plus qu'à disparaître le jour où elle n'enverrait plus de saints vers le ciel. C'est à eux que Dieu dit aussi : *Vous êtes la lumière du monde.* Eux seuls sont le progrès, parce qu'eux seuls avancent les affaires du bien. Eux seuls marchent, les autres errent ; eux seuls *édifient*, dans le grand sens de ce mot, les autres

démolissent ; eux seuls sont, ici-bas, les ouvriers de la vie, les autres sont plus ou moins les artisans de la mort." [1]

En écrivant ces lignes, le sac de l'église de Montmartre, décrété par la majorité des membres du parlement français, passe devant moi comme une page de l'Enfer de Dante. Je vois la basilique du Sacré-Cœur, où "plus de trois millions de souscripteurs avaient apporté leur obole bénie," arrêtée tout à coup, dans son ascension vers le ciel, par la Révolution triomphante ; j'entends, avec un effroi mêlé d'horreur, le bruit saccadé, sinistre, que fait contre la pierre sainte le marteau du démolisseur ; à la place du temple de l'amour et de la prière réparatrice, je vois monter insolemment, au-dessus du Mont des Martyrs, comme un nuage chargé de la foudre, le monument que la jeune France vient de voter à la libre pensée, c'est-à-dire à la négation de Dieu.

Intrépides niveleurs, qui frappez sur le Christ parce qu'il vous laisse faire, comme il laissa faire autrefois, au prétoire, les démons à face humaine qui le couronnaient d'épines et souffletaient son visage adorable, faites vite, comme Judas, ce que vous avez à faire ; et ceux que vous faites souffrir et que vous in-

[1] L'abbé Baunard.

sultez parce que le nombre et la force sont de votre côté, seront plus vite délivrés de votre tyrannie. " Dieu aura son tour, dit Massillon, et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau."

Hâtez-vous donc d'arracher, une à une, toutes les pierres de cette église, que vous ne voulez détruire que parce qu'elle porte le nom de Celui qui vous condamne aujourd'hui, et qui vous jugera demain ; renversez à vos pieds la statue du Sacré-Cœur ; " remplacez la croix de Jésus par le bonnet phrygien, et chassez, encore une fois, Dieu de chez lui. " Mais, avec l'aide de ce Dieu que vous chassez et qui est plus fort que vous, cette statue que vous avez décrété d'abattre, et cette croix que vous voulez faire descendre à votre niveau, nous les relèverons, et nous leur ferons dans nos cœurs un trône où votre fureur aveugle et vos marteaux sacrilèges ne pourront atteindre. Et malgré vous, l'amour pur, la prière, l'exemple, le sacrifice dont les saints sont la représentation persistante, continueront d'opposer, à l'encontre des péchés du monde, du côté de la terre une protestation, du côté du ciel une réparation.

Nulle part cette vérité consolante ne brille avec plus d'évidence que dans la vie de Mme Barat. " C'est le temps de souffrir afin de

faire réparation à la croix de Jésus-Christ que l'on outrage tant," disait cette femme forte au sortir de la révolution de 1830.

Nous pouvons en dire autant,—au moins,—en 1882.

QUE DEVIENDRAIT LE MONDE SANS LA PRIÈRE?.....

ALEXANDRE BRUNET.

Montréal, en la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, 15 août 1882.

CHAPITRE I.

LES COMMENCEMENTS.

(1779-1800).

Madeleine-Louise-Sophie Barat naquit à la fin de l'année 1779, dans la petite ville de Joigny, en Bourgogne, pays qui a vu naître saint Bernard, sainte Jeanne de Chantal et Bossuet.

On voit encore à Joigny, dans la rue du Puits-Chardon, l'humble toit qui abrita pendant vingt ans la servante de Dieu. C'est une simple demeure de cultivateur et d'ouvrier, d'où l'art est absent, mais qui s'ouvre, en revanche, sur un ciel enchanteur, vers lequel, loin du bruit, la prière monte à l'aise. En face, la rue montante de Bourg-le-Vicomte ; à droite la vieille église de la paroisse Saint-Thibault ; à gauche, les hautes collines qui forment la vallée de l'Yonne et entourent Joigny d'une si riche ceinture : tel fut le berceau d'une des âmes les plus grandes et les plus nobles de ce temps.

La famille qui l'habitait à la fin du siècle dernier était celle de Jacques Barat et de Marie-Madeleine Foufé, époux chrétiens et craignant Dieu, qui vivaient honnêtement de leur état de tonnelier, et surtout de la culture d'un petit patrimoine de vignes situé sur les hauteurs de Sauvilliers et du Larry.

La réputation que Jacques Barat a laissée dans le

pays est celle d'un homme laborieux, patient, et portant dans toutes ses relations la franche loyauté des gens d'honneur et de foi. Madeleine Foufé se distinguait par un plus haut mérite : c'était une femme remarquable pour sa condition ; d'une intelligence élevée et suffisamment cultivée, surtout d'une piété solide, cette piété qui est utile à tout, selon l'Apôtre, et sans laquelle les plus belles qualités de l'esprit et du cœur sont si souvent, hélas ! des instruments de perdition.

Un fils, nommé Louis, âgé de onze ans, et une petite fille, Marie-Louise-Madeleine, dans sa dixième année, faisaient la joie de ce foyer. La naissance d'un nouvel enfant, prochainement attendue, devait mettre le comble à ce bonheur domestique, quand, dans la nuit du 12 au 13 décembre de cette année 1779, un violent incendie éclata dans une maison de la rue Neuve, contiguë à l'habitation de la famille. La demeure de Jacques Barat fut préservée des flammes ; mais sa femme en ressentit une commotion violente qui mit sa vie en péril, et hâta de deux mois la naissance de l'enfant prédestinée dont nous avons entrepris de raconter la vie.

Le parrain fut le frère même de l'enfant, Louis Barat, qui commençait alors ses premières études au collège de Joigny. Sans doute ce fut le Seigneur qui inspira ce choix, pour conférer une tutelle sacrée au jeune écolier dans lequel sa providence préparait le guide futur de cette âme prévenue de ses bénédictions.

On ne tarda pas à voir percer dans Sophie une intelligence d'une précocité extraordinaire. Cependant, sous les grâces d'un esprit qui éclatait en vives et fines saillies, on distingua promptement le fond d'un jugement sûr. Ce qui la caractérisa de bonne heure, ce fut le bon sens, " ce maître de la vie humaine, " comme l'appelle Bossuet, mais un bon sens supérieur, qui lui donnait la vue juste et soudaine des choses.

En même temps se dessinaient les premiers linéaments d'un noble et beau caractère, lequel appelait encore l'onction de la grâce et la discipline de l'Evangile. Sophie avait dès lors une horreur du mensonge instinctive, implacable, qui lui eût fait endurer tout au monde plutôt que de sacrifier la vérité. Toutefois on pouvait craindre qu'elle ne se complût à considérer en elle tant d'heureux dons ; et déjà sa finesse paraissait s'aiguiser d'une pointe de malignité, à l'endroit des défauts qu'elle observait chez les autres.

Le cœur rachetait tout : c'était chez Sophie la faculté maîtresse. C'est par le cœur qu'elle vivra ; c'est par lui qu'elle règnera, par lui aussi qu'elle souffrira, car quel est le grand cœur qui n'ait pas son martyre ? " J'étais inquiet, racontait plus tard son frère, de la véhémence de ses épanchements dès l'âge le plus tendre. " Il redoutait pour elle les souffrances, les orages, surtout les entraînements de cette impétueuse sensibilité, si Dieu ne se hâtait de s'emparer d'un cœur si pur, mais si ardent.

A ce foyer de mœurs simples et graves, la religion avait sa tradition vivante dans l'aïeul maternel, vénérable patriarche qui, jusqu'à la dernière heure, ne cessa de donner à sa famille et à sa ville l'édification d'un chrétien des anciens temps. Ce fut de ce vieillard, et surtout de sa pieuse mère, que Sophie reçut les premiers enseignements de la doctrine chrétienne.

Dès que son âge le permit, elle fréquenta les catéchismes de sa paroisse. Elle s'y distingua par la vivacité et la justesse de ses réponses. Le curé de Saint-Thibault, frappé de son instruction, comme de sa candeur, lui permit de s'asseoir à la table des anges.

Cela se passait dans la mémorable année 1789.

Avant l'heure où allait recommencer sa Passion, le Dieu de la Cène appelait à reposer sur son cœur celle qui un jour devait en partager les souffrances, en dilater le culte et en glorifier les mystères.

Ces riches dispositions de nature et de grâce appelaient une direction : Sophie allait la trouver au foyer même de sa famille.

Après de fortes études à son collège de Joigny, d'où il était sorti, avant l'âge de dix-sept ans, remportant presque tous les prix de sa classe, le jeune Louis Barat avait résolu de se faire prêtre, malgré l'orage qui allait bientôt éclater sur la France. Il entra au grand séminaire de Sens, où l'ordre de sous-diaconat lui fut conféré, à vingt-deux ans. Comme il avait dès lors terminé ses etudes ecclésiastiques,

on l'envoya professer les sciences mathématiques à son collège de Joigny, en attendant qu'il eût l'âge de se consacrer au saint ministère. Ramené ainsi au foyer paternel, il fut étonné des dispositions de sa plus jeune sœur. Il y vit l'indication pour lui d'un grand devoir : celui de former cette âme, et il se mit à l'œuvre de son éducation avec ce zèle généreux, mais un peu âpre, qui était la forme de son affection.

Jusqu'alors Sophie avait vécu de la vie de sa mère ; son frère l'appliqua désormais à l'étude. Il lui donna une règle. Chaque jour, de grand matin, à l'heure où son père descendait à son atelier ou partait pour les champs, Sophie se levait. Elle se rendait d'abord à l'église voisine, où elle assistait pieusement à la première messe ; puis montant à sa cellule, l'écolière, seule sous le ciel, se plongeait dans une étude qui n'était interrompue que par les indispensables relations de la famille et de rares congés.

Cependant le même maître qui commandait ces sacrifices savait en adoucir la rigueur par la piété. Il y avait deux hommes dans l'abbé Barat. Mathématicien et poëte, il joignait à une grande inflexibilité de caractère une élévation de cœur et parfois une grâce d'imagination qui lui faisaient trouver les plus délicats emblêmes pour parler à sa sœur de l'amour de Dieu.

A cette école forte et douce, l'esprit de Sophie-Madeleine prit un développement si rapide qu'elle franchit en peu de temps les premiers éléments des connaissances scolaires.

Son frère alors, estimant qu'il devait à la gloire de Dieu de faire produire tous leurs fruits à ces germes pleins de promesses, l'appliqua à la langue latine, et la mit en peu de temps à même de lire dans le texte l'antiquité classique. Il lui accorda aussi l'étude des langues vivantes, à titre de récompense et de délassement. Elle aborda l'espagnol, elle apprit l'italien, qui plus tard lui servit tant de fois à édifier ses familles religieuses de l'Italie.

Cependant la passion de Sophie pour les livres aurait pu l'entraîner à des lectures dangereuses : elle en fut préservée par une réserve fondée sur la crainte de Dieu. Elle lisait à merveille, faisant passer son âme tout entière dans son intonation et son accent.

Naturellement gracieuse, d'une physionomie singulièrement vive, elle ne faisait rien pour en rehausser la beauté tout immatérielle ; et sa mise, dès ce temps-là, ne se faisait remarquer que par une simplicité que ses compagnes taxaient d'exagération. Il est vrai qu'à la fin, poursuivie par leurs railleries, Sophie crut devoir mettre plus de soin à sa parure. Elle consentit même à se poudrer les cheveux : grande vanité, dont elle se corrigea bientôt, et qu'elle ne se pardonna jamais.

Elle portait dès lors en elle le dessein de se consacrer à Jésus-Christ dans la virginité et la vie religieuse. Dans le courant de l'année 1792, sa sœur Marie-Louise s'étant mariée avec M. Dusaussoy, négociant à Joigny, Sophie en prit occasion de dé-

clarer que, quant à elle, elle était engagée à l'époux qui seul mérite d'être aimé sans mesure et peut être adoré sans remords. Or, à cette époque, on entrait en pleine Terreur ; les prisons regorgeaient de religieuses et de prêtres ; l'échafaud était dressé ; et Sophie ne le savait que trop, car déjà les violences dont l'Eglise était victime venaient d'atteindre le foyer de la pieuse famille de la rue du Puits-Chardon.

Au mois de mai de la fatale année 1793, Louis Barat, diacre depuis 1790, fut dénoncé par un ancien camarade de collège, et jeté dans une de ces prisons d'où l'on ne sortait que pour monter à l'échafaud.

La nouvelle en parvint bientôt à ses parents ; et, à partir de ce moment, la vie ne fut plus pour eux qu'une longue angoisse. Mais devant deux images représentant l'une le sacré Cœur de Jésus, l'autre le saint Cœur de Marie, don de leur fils captif, ces parents affligés s'encourageaient réciproquement à la résignation et à l'espérance. On priait devant elles pour le prisonnier ; et Sophie faisait remonter à cette circonstance l'origine de son amour pour le sacré Cœur.

Louis Barat, pendant ce temps, était traîné de prison en prison. Il passa successivement par la Conciergerie, Sainte-Pélagie, Bicêtre, Saint-Lazare et le Luxembourg.

Déjà quatre-vingt-cinq prisonniers de Saint-Lazare avaient porté leur tête sur l'échafaud. A chaque instant Louis s'attendait à y porter la sienne, quand

vint le 9 thermidor. La chute de Robespierre ne lui rendit pas toutefois immédiatement la liberté. Il ne fut élargi, — grâce au dévouement de son ancien maître d'école, — qu'au mois de février 1795, après vingt mois de détention. Il avait alors vingt-sept ans.

Au sortir de sa prison, le confesseur de la foi reçut secrètement la prêtrise des mains de Mgr Barral, ancien évêque de Troyes, qui rentrait alors de l'émigration. Le nouveau prêtre brûlait de faire quelque chose de considérable pour la gloire de Dieu. Tantôt il formait le dessein d'aller chercher le martyre dans les missions étrangères ; tantôt il projetait d'aller se faire jésuite en Russie. Mais l'œuvre en apparence plus modeste, en réalité plus grande, qui, dans les vues secrètes de la Providence, devait faire l'objet propre de sa mission, c'était la formation et la conduite de sa sœur.

Elle venait d'avoir seize ans. Une grâce modeste ornait toute sa personne. " Son image, rapporte l'aîné de ses neveux, M. l'abbé Dusaussoy, vénérable prêtre qui vient de mourir à Lille presque octogénaire, son image est restée profondément sculptée dans ma mémoire, comme une statue de la virginité ou de la sagesse incarnée dont elle portait le nom."

L'école de l'adversité avait mûri cette sagesse, grandi sa vertu, fortifié sa résolution de se donner à Dieu ; mais elle trouvait un écueil dans ses qualités mêmes. Sa mère, justement fière d'une fille dont elle entendait l'éloge de toutes parts, avait déjà conçu l'idée de l'établir dans le monde.

Pour la soustraire à l'influence maternelle, qui était ici celle de la nature, son frère demanda à l'emmener à Paris, où il avait dessein de se fixer lui-même ; c'est là qu'il espérait la façonner plus librement pour en faire l'instrument des volontés divines. Cette proposition souleva une tempête. Le prêtre dut partir seul ; mais il ne céda pas. La patience, la prière et une correspondance active avec sa sœur furent les armes dont il se servit pour préparer le triomphe qui devait couronner ses efforts.

Un second voyage de l'abbé Barat à Joigny détermina sa sœur au sacrifice que le ciel demandait. Le père fut le premier conquis et résigné. La mère elle-même finit par entrer dans les vues de Dieu sur sa fille bien-aimée. Elle consentit au départ, mettant seulement pour condition que, chaque année, aux vendanges, Sophie reviendrait passer quelque temps dans sa famille.

Après de pénibles adieux, la jeune fille, en compagnie de son frère et d'une de ses amies, s'achemina vers Paris, cette immense cité qui renferme à la fois dans ses murs Jérusalem et Babylone. L'heure était triste pour l'Eglise de France ; mais, dans ce qui semblait être la tombe d'un grand peuple, Dieu avait déposé les germes invisibles de la résurrection. Sa clémence s'était ressouvenue de la cité de saint Denis et de sainte Geneviève.

Une vénérable chrétienne, Mlle Duval, donna asile à Sophie Barat et à son frère dans sa maison de la rue de Touraine, aujourd'hui rue de Saintonge. Cette

demeure hospitalière devint un véritable cénacle. L'abbé Barat y célébrait la messe en secret, et y prêchait la parole de Dieu à quelques âmes pieuses du quartier, dont plusieurs se mirent sous sa direction. Outre Mlle Duval et Marguerite sa servante, on y voyait de temps en temps Mlle Loquet, personne instruite qui dirigeait un ouvroir où son zèle produisait un grand bien. Mais la plus distinguée entre toutes était Mlle Octavie Bailly, âme de prière, de solitude et de douceur. Bien qu'elle fût de dix ans plus âgée que Sophie, elle n'en devint pas moins son amie la plus chère.

Le directeur de ces pieuses filles ne tarda pas à reconnaître en elles la vocation à la vie religieuse. Il voulut, en conséquence, les préparer à faire l'œuvre de Dieu, en fortifiant en elles l'instruction en tout genre. Sous les respectables auspices de Mlle Duval, il leur fit un cours de lettres, de sciences et même de latinité. Cette éducation solide ressemblait beaucoup à celle que saint Jérôme donnait aux dames romaines de son siècle. A cette école, et à un âge où l'âme reçoit son empreinte, Sophie prit le goût et le désir de la vie intérieure. Son frère la dirigea dans les voies âpres mais salutaires de la croix.

Pour un tel homme, il n'y avait qu'une manière possible d'aimer sa sœur, c'était de la perfectionner. Il y mit une vigueur proportionnée à son zèle, et voulant tailler dans ce marbre d'une éclatante pureté l'image de Jésus-Christ, il prit le marteau et frappa de rudes coups.

Convaincu premièrement que l'attachement à la volonté propre est le plus grand obstacle à l'opération divine, le directeur n'épargna rien de ce qui pouvait dompter la personnalité dans cette sœur chérie.

Mais rien ne pouvait altérer la confiance de celle-ci envers celui qui portait un intérêt si vrai à son âme, et qui était lui-même adonné à une si parfaite mortification. Il travaillait sa sœur, désirant la former à une haute sainteté ; et d'ailleurs, en lui imposant les pénitences les plus répugnantes à l'amour-propre, il mettait tous ses soins à les lui faire aimer.

Le grand moyen qu'il employait pour les lui rendre aimables, c'était de les lui faire accomplir en vue de Jésus-Christ. Ainsi sa résignation se changea bientôt en une joyeuse allégresse ; " Je m'y habituai à la fin, racontait-elle, et ce qui m'avait fait souffrir finit par me faire rire. "

Le même amour produisait en elle l'humilité : ce fut, toute sa vie, la vertu fondamentale de Mme Barat. Si parfois la lecture de la vie des saints lui présentait des exemples qui la décourageaient : " Ces grandes saintetés me font peur, disait-elle ; mais c'est égal, il y a du moins un côté par où je pourrai toujours me rapprocher de ces modèles : c'est l'humilité. C'est par là que je prouverai à mon Dieu que je l'aime. "

Cependant le séjour de Sophie à Paris ne lui avait pas fait perdre de vue la famille qui la regrettait

toujours en Bourgogne. D'abord, une correspondance, aussi active que le permettait cette époque, renouait fréquemment les liens d'une affection dont la religion ne saurait demander le sacrifice ni affaiblir la tendresse. Seulement, à cette tendresse se joignait maintenant un sentiment d'un ordre plus élevé : celui de l'amour de Dieu et du zèle des âmes.

Elle disait, à peu près vers le même temps, à son neveu, M. l'abbé Dusaussoy : " Tu es bienheureux d'être homme : c'est un bonheur que je t'envie, car les hommes peuvent faire de grandes choses pour Dieu. "

Que voulait-elle donc faire ? vers quel terme la poussait la main qui la dirigeait invisiblement ? Elle l'ignorait elle-même. Elle avait maintenant vingt ans, il y en avait quatre qu'elle habitait Paris, et le travail de son âme l'avait conduite à une solitude de vertu capable de porter le poids d'une grande œuvre. Elle se sentait manifestement appelée à la vie religieuse ; mais elle ne voyait en France aucune famille monastique qui répondit pleinement à la double aspiration qui partageait son cœur.

En effet, deux attraits semblaient se combattre en elle.

Tantôt, quand elle lisait la vie de saint François-Xavier et des grands missionnaires, elle se sentait prise d'une vive ardeur pour la conquête des âmes. Tantôt, l'exemple de sainte Thérèse l'embrasait de l'amour de Jésus-Christ crucifié, et elle portait ses désirs vers les retraites ferventes où les épouses de

Dieu se consument près de son Cœur, dans une vie de solitude, de prière et de sacrifice.

C'étaient la vie active et la vie contemplative qui se présentaient à elle. Elle ne pouvait soupçonner encore que la Providence lui ménageait l'une et l'autre dans un institut entièrement nouveau, déjà révélé d'en haut à un homme apostolique, et dont les éléments préparés, mais dispersés, allaient bientôt se rassembler sous la main de Dieu.

Vers le mois de juillet de l'année 1800, une lumière perça le nuage qui couvrait la destinée de Mlle Barat. Cette lumière décisive fut donnée à un saint prêtre, ami de l'abbé son frère, qui venait de lui parler d'elle pour la première fois.

Sophie était alors à prendre quelque repos à Joigny, parmi les siens. Son frère n'attendait que l'heure de la voir entrer dans quelque ordre religieux ; et estimant sa mission remplie auprès d'elle, il avait fait récemment pour lui-même une grande démarche. Obéissant enfin au mouvement intérieur qui depuis longtemps le poussait vers la compagnie de Jésus, il s'était engagé dans l'association de quelques prêtres fervents, qui sous le nom de Pères du Sacré-Cœur, plus tard Pères de la foi, aspiraient à reconstituer l'institut de saint Ignace et vivaient sous sa règle. Celui qui avait reçu l'engagement de l'abbé Barat, s'appelait le Père Varin.

Ce saint prêtre fut l'homme de la Providence, non seulement pour l'âme de Mme Barat, mais pour toute

la Société du Sacré-Cœur qui vénère en lui son fondateur, son législateur et son modèle.

Après avoir vainement essayé de se soustraire à sa vocation, dans une vie d'aventures, au sein des camps et des forêts, qui toutefois ne lui enleva rien de la pureté de ses mœurs, il avait été renversé, comme saint Paul, par la main toute puissante de Dieu, et s'était relevé apôtre. Il fut le cinquième de ces " Pères de la foi " qui firent entendre la parole de vie sur les débris encore fumants de la révolution. Les quatre autres étaient l'abbé Charles de Broglie, Pierre-Charles Leblanc, Xavier de Tournély, et son frère aîné, Léonor de Tournély, prêtre d'une piété angélique, que ses amis avaient élu supérieur de leur petite société.

Le jour même où elle faisait cette riche recrue, l'association errante se mettait en route pour l'Allemagne. Sur cette terre de l'hérésie luthérienne Dieu inspira à Léonor de Tournély la pensée de fonder la société du Sacré-Cœur de Jésus. Après plusieurs tentatives infructueuses, Tournély descendit dans la tombe, à peine âgé de trente ans ; mais son idée ne mourut pas avec lui. Il disait au Père Varin dans ses derniers moments : " Mon ami, vous savez tout, je vous ai tout confié ; allez, ne précipitez rien, mais attendez l'heure de Dieu. Elle sera ! Elle sera ! "

Héritier du projet de Tournély, le Père Varin, élu supérieur à sa place, chercha partout, dans ses courses de missionnaire, l'âme prédestinée à devenir l'instrument du ciel pour ce grand œuvre. Un mo-

ment, il crut l'avoir trouvée dans une personne de haute naissance, l'archiduchesse Marie-Anne, sœur de l'empereur d'Allemagne ; mais la Société du Sacré-Cœur, devant reposer sur la pierre fondamentale de l'humilité, demandait à sa tête un nom moins éclatant. Ce nom, cependant, devait conquérir un jour une célébrité dont plus d'une reine aurait droit d'être jalouse.

Parti de l'Allemagne le 19 mars, fête de saint Joseph, le Père Varin rentra en France avec quelques Pères de la foi. C'est là que nous l'avons vu recevoir l'abbé Barat dans sa communauté. C'est peu de temps après qu'une conversation avec ce nouveau frère lui révéla le trésor cherché depuis longtemps et jeta sur l'avenir de la future société une vive lumière : ce fut comme l'apparition de l'étoile sur son berceau.

Bientôt Sophie Barat fut présentée par son frère au Père Varin. Elle lui fit une impression si favorable par sa modestie et la distinction de son esprit, qu'il s'écria, au sortir de l'entretien qu'il venait d'avoir avec elle : " Quelle pierre fondamentale ! " En effet, c'était sur elle que Dieu voulait élever l'édifice de la société de son Cœur.

Le Père Varin devint alors le directeur de cette âme d'élite, terre admirablement préparée pour la divine semence. La jeune fille aspirait au Carmel, cette personnification de l'amour et du sacrifice : c'était, chez une future fille du Sacré-Cœur, une disposition que le directeur accueillit avec joie. Alors

celui-ci lui raconta la vie et la mort de Tournély, lui déclarant, en même temps, que Dieu l'appelait à réaliser la prédiction de cet homme extraordinaire.

Sophie hésita d'abord un instant ; mais bientôt, victime dévouée, elle courba la tête, en disant à son tour ce mot que tant de saints ont répété après Marie : Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole !

Sa détermination fut un événement dans la petite réunion de la rue de Touraine. Octavie Bailly, Mlle Loquet et la bonne Marguerite, servante de Mlle Duval, suivirent son exemple, et furent le noyau de cet arbre magnifique dont les rameaux devaient un jour s'étendre sur toutes les parties du monde. Elles commencèrent leur noviciat sous le Père Varin. Il les soumit à un règlement extrait, en grande partie, des constitutions de saint Ignace ; c'est dire qu'il chercha surtout à développer en elles l'obéissance et la générosité, ces deux traits distinctifs de la compagnie de Jésus.

Sous l'influence de ces deux vertus qui font les apôtres, Mlle Barat et ses compagnes aspiraient dès lors à la conquête des âmes, non seulement dans les limites de leur pays, trop étroites pour leur zèle, mais encore dans les plus lointaines contrées de la terre.

Le Père Barat avait eu l'esprit de la discipline, nécessaire pour préparer l'œuvre dans sa fondatrice ; l'esprit de l'apostolat reposait sur le Père Varin, appelé à établir cette œuvre et à la répandre. Cet homme était la personnification du zèle. Après avoir

été soldat comme saint Ignace son maître, il combattait avec la même ardeur pour la restauration du royaume de Dieu.

Le soir du 13 novembre de l'année 1800, les quatre postulantes s'étant rendues dans la chapelle des Pères de la foi pour la fête de saint Stanislas Kostka, le Père Varin leur annonça qu'il recevrait leur consécration le 21 novembre, fête de la présentation de la sainte Vierge.

Après les exercices d'une retraite préparatoire, ce jour heureux arriva. La messe fut célébrée par le Père Varin ; et, après l'élévation, les postulantes prononcèrent leur consécration au Cœur de Jésus, qu'elles reçurent dans la sainte communion.

Sophie était transportée ; elle venait enfin de se précipiter dans l'holocauste ! Cette solennité, ce premier engagement prononcé devant l'autel d'une chapelle privée, alors que partout les églises étaient encore fermées ou démolies, lui laissèrent une impression qu'elle déclarait unique dans sa vie. Elle venait de toucher la terre promise ; un monde nouveau s'ouvrait devant elle.

CHAPITRE II.

LES PREMIÈRES FONDATIONS.

(De 1801 à 1810).

La Société venait de naître. Dans quel lieu allait-elle dresser maintenant sa première tente ?

Amiens va répondre à cette demande.

Au mois de mai 1801, le Père Varin s'était rendu dans cette ville pour y donner une mission, et préparer l'établissement d'un collège des Pères de la foi. Là, étant descendu dans la maison hospitalière de Mme de Rumigny, appelée alors l'hôtel des Douze-Pairs-de-France, il y fit la rencontre d'un prêtre de haute vertu nommé M. Bicheron, qui y tenait une école de jeunes gens de la noblesse, et qui était, en même temps, un ardent zélateur de la dévotion au sacré Cœur de Jésus. Celui-ci entra chaleureusement dans les desseins du Père et lui promit son appui. En effet, peu après, il lui adressa deux pieuses filles qu'il dirigeait, et qu'il croyait propres à cette œuvre naissante.

La première était Mlle Geneviève Deshayes, cœur d'or, caractère de feu, âme singulièrement élevée et courageuse, qui portait, dans un corps assez faible de santé, la passion de toutes les choses généreuses. La compagne de Geneviève était Henriette Grosier. Celle-ci, comme presque toutes les premières recrues

de la nouvelle Société, était une aspirante au Carmel. Elle eut bien vite compris que l'institut du Sacré-Cœur, tel qu'il lui était proposé, c'était le Carmel, avec l'apostolat en plus. Elle s'estima donc heureuse d'entrer dans une compagnie où il lui serait donné d'aimer beaucoup Notre-Seigneur, et de le faire beaucoup aimer.

Pendant ce temps, Sophie Barat était allée dans sa famille ; Mlle Octavie, son amie, l'attendait à Paris, ne pouvant, selon l'expression d'une lettre du Père Varin, se résoudre à partir sans sa " douce compagne." Elles firent donc route ensemble : le Père les accompagna. Le 13 novembre, elles arrivèrent à Amiens, auprès des nouvelles sœurs que Dieu venait de leur donner.

" Quel bien produisit sur nos âmes l'arrivée de notre sœur Sophie ! s'écrie en cet endroit Mlle Deshayes. La réputation de sa vertu, de sa piété, de ses talents, de son savoir, l'avait devancée. Chacun l'aimait sans la connaître. Mais sa douceur, son air de modestie angélique, ce quelque chose qui n'appartenait qu'à elle lui gagna nos cœurs à l'instant. "

La maison s'organisa. Mlle Loquet en était nommée supérieure. Sophie Barat avait la charge des *hautes sciences*, comme s'exprime Mlle Deshayes, c'est-à-dire des classes les plus avancées, avec l'instruction religieuse des jeunes enfants : elle était au centre de ses prédilections.

Armées de la devise des saints : *Dieu seul !* que le Père Varin venait de leur donner pour bouclier

dans une fervente retraite, ces vierges chrétiennes se mirent généreusement à l'œuvre.

Elles eurent d'abord à lutter contre le plus grand dénûment. Qu'on se représente une modeste habitation privée, où l'on avait tâché de placer, tant bien que mal, deux classes au rez-de-chaussée, des dortoirs au-dessus, avec un petit parterre où un noisetier prêtait son maigre ombrage aux jeux d'une vingtaine d'élèves, une mansarde en planches convertie en chapelle, et l'on n'aura qu'une faible idée de l'humilité de ces commencements.

En arrivant à Amiens, Mme Barat possédait pour toute fortune un écu de six francs. Mlle Deshayes était plus riche, il est vrai ; mais, déjà ruinée par ses charités, elle ne put subvenir aux premières dépenses qu'en vendant à vil prix son mobilier, ses dentelles, et toute son opulente toilette d'autrefois.

Mais Celui qui a dit : " Bienheureux les pauvres " était au milieu de ses épouses ; que pouvaient-elles désirer davantage ? " C'est là, s'écrie l'une d'elles, que nous commençâmes à vous servir, ô mon Dieu ! C'est là, ô Jésus ! que vous prîtes naissance dans votre petite Société encore au berceau, en lui inspirant l'esprit d'enfance si cher au Dieu de Bethléem. Oh ! heureuses étions-nous dans ce pauvre réduit ! "

En travaillant pour le prochain, ces bonnes religieuses ne négligeaient pas l'ouvrage de leur perfection. Mais celle qui faisait le plus de progrès dans la vie intérieure était sans contredit la sœur Barat. Dieu absorbait tout son être ; et il n'y avait pas

jusqu'à sa physionomie, la douceur de sa voix, la réserve et l'élévation de toute sa personne qui ne trahissent au dehors l'habitude d'une conversation qui était dans les cieux.

Mais l'amour a son tourment. Lorsque l'âme a contemplé la Beauté infinie, et qu'elle se replie ensuite sur elle-même, elle se méprise et ne peut plus se supporter ; elle se décourage. Telle devint Sophie Barat. Mais la parole du Père Varin ramena la lumière dans son âme et rendit la paix à son cœur. Le lundi, 7 juin de l'année 1802, Geneviève Deshayes et Sophie Barat firent leur profession entre les mains du Père Varin.

Cette année fut une heureuse année pour le Sacré-Cœur. On joignit au pensionnat une classe gratuite pour les enfants pauvres, qui bientôt y affluèrent. Deux anciennes religieuses, Mmes Capy et Baudemont, entrèrent aussi dans la société vers le même temps. Le pensionnat s'accrut. On quitta la maison de la rue Martin, devenue insuffisante, pour en prendre une plus grande dans la rue Neuve. On loua, aux portes de la ville, une maison de campagne pour les jours de congé. Mais ce n'était là que le prélude à de plus profonds changements.

Avec une vertu solide, de l'intelligence, du zèle, Mlle Loquet, incomplètement formée à la vie religieuse, était tout à fait impropre au gouvernement. Le Père Varin avait gardé envers elle de longs ménagements. A la fin, voyant ses conseils inutiles, il dût lui déclarer qu'il ne la croyait pas apte à

l'œuvre du Sacré-Cœur. Le 8 décembre, Mlle Loquet quitta la Société pour retourner à Paris, où elle reprit la direction de son ouvroir et le cours de ses bonnes œuvres.

Sophie la remplaça. Celle que nous appellerons désormais la mère Barat venait d'accomplir sa vingt-troisième année.

En se voyant élevée, si jeune, à la charge que le ciel venait de lui imposer, la nouvelle supérieure descendit dans les profondeurs de son humilité. Elle y entendit comme saint Paul une voix qui lui disait : " Tu peux tout en Celui qui te fortifie ! " Et pour se confirmer davantage dans la grâce que Dieu a promise aux humbles, elle se prosterna aux pieds de chacune de ses filles, et les leur baisa. Elle faisait connaître, par cet abaissement, de quelle sorte elle entendait la supériorité. Elle suivait l'exemple du Maître qui avait dit à ses apôtres : *Que celui qui est le plus grand parmi vous se fasse le plus petit, et que celui qui est le premier devienne comme le serviteur.*

Un demi-siècle et plus d'exercice du commandement ne devait pas donner un seul démenti à cet engagement de l'humble supérieure.

Le Père Varin avait repris à Paris et en province ses missions apostoliques, mais sans perdre de vue l'œuvre qu'il considérait " comme la plus importante de ses entreprises. " Il continuait de diriger, par lettre, celle qu'il venait lui-même d'établir supérieure.

Deux mots résumaient sa direction : *Courage et confiance !* Il voulait que l'on commençât par attendre de Dieu l'inspiration des choses utiles à sa gloire, et les marques certaines de sa volonté. Mais cela fait, assuré que le Seigneur est avec ceux qui travaillent pour Lui, l'homme de foi n'hésite plus : *Courage et confiance !* et il marche en avant.

En même temps qu'il soutenait sa fille par ses conseils, le Père Varin avait soin de la mettre en présence des plus fortifiants exemples. Amiens était alors une sorte de pépinière de saintes œuvres et de grandes âmes, que la grâce y faisait naître, pour de là les transplanter, et couvrir de leur ombrage la face de la France. Là, fleurissait, entre autres, la congrégation des sœurs de Notre-Dame, également constituée par le Père Varin, et dont la supérieure, Marie-Rose-Julie Billiart, offrait à Mme Barat un modèle de force chrétienne. Ces deux sociétés étaient distinctes ; leur but n'était pas le même ; mais leur pieux fondateur les animait d'une mutuelle émulation pour l'amour de Jésus-Christ ; et la mère Julie déclarait que, pour sa part, elle était très redevable à la conversation de " la petite mère Barat. "

Mais le secours le plus puissant que le Père Varin procura à ses filles fut celui de ses prêtres du collège d'Amiens. Le Père Bruson avait la haute surveillance de l'établissement. Le Père de Sambucy était chargé des sœurs et des pensionnaires. Le cours d'instruction religieuse était fait aux enfants par les Pères Charles Leblanc, Varlet et Sellier. Un autre

Père avait accepté la mission de former les maîtresses aux fonctions de l'enseignement. C'était le célèbre Père Loriquet.

Sous la direction de ces Pères, les études s'organisèrent, les règlements se constituèrent. Les maîtresses travaillaient le jour et la nuit.

La supérieure s'était mise à son nouveau devoir, avec un dévouement qui rendait Jésus-Christ vivant dans sa servante. Bientôt le Père Varin put la féliciter d'une vigueur qui, en elle, ne procédait évidemment que des grâces d'état. " Je vois avec un sensible plaisir, lui écrivait-il en juillet 1803, la force et la sainte liberté d'esprit que Dieu vous donne." Et quelque temps plus tard : " Soyez sévère sur l'observation de la règle, mais surtout sur le maintien de la charité mutuelle. "

Donnant elle-même l'exemple de cette charité, la mère supérieure s'était faite toute à toutes. Quelques-unes de ses sœurs étant tombées malades, elle se multiplia pour les soulager et les suppléer ; il fallut qu'un ordre formel du Père Varin lui interdît une surcharge sous laquelle elle succombait. " La famille des sages et l'assemblée des justes, disent les livres saints, est obéissance et amour " [1].

Cette famille s'accrut. Au mois de juin, Mme Barat y reçut Mlle Adèle Bardot, une de ses compatriotes. Vers la même époque, Mlle de Cassini, fille du célèbre professeur de l'Observatoire, esprit vif, mais

[1] Eccli. III, 1.

trop mobile, entra au Sacré-Cœur, où elle ne resta pas toujours, mais où elle revint mourir. Au mois d'octobre, le fondateur envoya de la ville de Lyon à la maison d'Amiens Mlle Marie du Terrail, unique rejeton d'une race qui était celle du chevalier Bayard.

Quelques semaines après, les lettres du missionnaire annonçaient l'arrivée d'une autre postulante. " Que vous dirai-je de celle-ci, écrivait-il à la supérieure, sinon que pour l'humilité et la docilité, c'est un enfant ? " Là se bornait l'éloge : évidemment l'humilité qu'il signalait en elle avait dérobé à ses yeux la valeur de sa conquête. Cette femme douce et humble était Mlle Catherine de Charbonnel de Jussac, alors âgée de vingt-neuf ans. Elle était la tante de Mgr de Charbonnel, ancien évêque de Toronto, au Canada. La mère Barat la considérait comme " la tête la mieux organisée de la maison. "

Cependant Dieu n'accordait ces premiers accroissements à la société qu'en les lui faisant payer par de grandes souffrances. Au mois de septembre, une religieuse, Mme Capy, ayant été atteinte accidentellement de maladie mentale, ce fut, dans toute la ville, le prétexte d'un déchaînement contre la petite maison. Le gouvernement lui-même ne dissimulait pas ses sentiments hostiles envers une société suspecte de partager toutes les opinions de ses fondateurs, les Pères de la foi. C'est parmi ces entraves que se traîna péniblement l'année 1803.

Le Père Varin profitait de toutes ces circonstances pour apprendre à sa fille à entrer résolument dans

ce rôle de victime, qui est inséparable du ministère des âmes. Il lui faisait entrevoir les bénédictions promises à la souffrance, et lui faisait voir en même temps son Jésus la précédant sur la voie des douleurs.

La mère Barat, dont la santé était depuis longtemps chancelante, dut prendre, en 1804, la route de Paris pour se faire soigner. Elle passa les mois de mars et d'avril chez les Filles de la Charité, dont les soins intelligents la remirent un peu. Au mois de mai, elle était de retour à Amiens.

Ce fut à cette époque que son amie, Mme Octavie Bailly, obéissant à son premier attrait, la quitta pour entrer au Carmel. Ce fut pour la supérieure un vide considérable et une grande tristesse.

Enfin une autre cause de souci et d'inquiétude était l'incommodité de la maison de la rue Neuve, entassement de bâtiments disparates et isolés qui rendait très difficile la vigilance des maîtresses, et mettait leur conscience à la torture.

En voyant tous ces maux fondre presque à la fois sur un établissement à peine commencé, la supérieure fit alors ce que fait une mère en présence du berceau menacé de son enfant : elle le voua à la sainte Vierge. Le ciel s'apaisa et ramena les beaux jours au Sacré-Cœur.

A quelque temps de là, la mère Barat put acquérir la maison de l'Oratoire, occupée jusqu'ici par les Pères de la foi, et anciennement bâtie par la congrégation du cardinal de Bérulle. Elle en prit possession le 29 septembre 1804.

En même temps, la Société continuait à faire de précieuses recrues. Au nombre des douze sœurs qui s'installèrent ce jour-là à la maison de l'Oratoire, se trouvaient deux postulantes qui, depuis quelques jours à peine, étaient venues frapper à la porte du Sacré-Cœur, où elles devaient laisser une précieuse mémoire.

L'une arrivait de Versailles : c'était Mlle Henriette Ducis, nièce du poëte de ce nom. La seconde postulante, Félicité Desmarquest, portait en elle seule son illustration, et devait être une des plus saintes religieuses du Sacré-Cœur.

Grâce à de pareilles maîtresses, le pensionnat se remplit. " Ce pensionnat, écrit une des premières élèves, était établi dans le *style grave et sérieux*, où les mondanités étaient vraiment inconnues, à peu d'exceptions près."—" Les enfants nous donnaient de grandes consolations, rapporte Mme Deshayes. Elles rivalisaient dans le bien ; et l'amour de leurs maîtresses était une puissante excitation à le faire."

Mme Barat était l'âme de cette grande et forte éducation.

Bientôt le berceau d'Amiens ne suffit plus à la Société.

Dans ses courses de missionnaire à travers la France, le Père Varin découvrit bientôt à Grenoble, dans un site incomparable, ce qu'il fallait au Sacré-Cœur : une maison avec des sujets tout préparés. L'apôtre accourut à Amiens faire part de cette nou-

velle à la mère Barat. " Vous ne serez pas seules pour cet établissement, dit-il à ses filles ; vous trouverez là pour vous seconder quelques personnes, mais une surtout ! Elle vous donnera sa personne, sa maison et sa vie. *Fût-elle seule et au bout du monde, vous devriez aller l'y chercher !...* "

Celle qui était l'objet d'un éloge si complet, bien qu'à peine égal à son mérite, était Mlle Philippine Duchesne, qui, après Mme Barat et un peu au-dessous d'elle, va jouer le plus grand rôle dans la Société. Elle était déjà novice chez les Visitandines, et près de prononcer ses vœux, quand la révolution vint briser sa clôture, mais sans ébranler son dessein.

Après les jours de la Terreur, elle loua le couvent de Sainte-Marie, où elle avait reçu son éducation, et qui n'était plus maintenant qu'une solitude désolée. Elle y entra résolument presque seule, le 14 décembre 1801, et s'empressa de l'ouvrir à ses anciennes sœurs. Celles-ci n'y revinrent qu'en petit nombre ; et après plusieurs années d'attente et de rudes épreuves, Mme Duchesne se trouvait dans sa grande maison, avec huit élèves seulement, une sœur converse, une jeune postulante et deux religieuses de chœur.

C'est alors que le frère d'une de ses compagnes, M. l'abbé Rivet, vicaire-général de Grenoble, lui fit connaître le Sacré-Cœur, et la mit en rapport avec les Pères de la foi qui prêchaient à Lyon. A partir de ce moment, elle ne cessa d'implorer secrètement la grâce de s'agréger à la société naissante.

Dans une longue entrevue qu'il eut avec elle, le Père Varin lui promit de lui envoyer la mère Barat. Celle-ci se mit en route pour Grenoble le 22 novembre 1804.

Aux principales étapes de sa longue route, les lettres du Père Varin venaient lui apporter des encouragements, et comme un viatique qui la réconfortait.

Il lui demandait la magnanimité, le zèle des âmes et la foi, ces trois grandes vertus des fondateurs.

Elle arriva au monastère de Grenoble le 13 décembre. Elle fut saisie du grand aspect de ces lieux, où l'œil ne découvre partout que des enchantements : vallées fertiles, forêts ombreuses, rivières charmantes, que couronnent les grandes Alpes aux sommets étincelants de neiges éternelles ! De précieux souvenirs de sainteté s'encadraient dans ce cercle d'une féérique nature. Le monastère de Sainte-Marie avait été fondé par Mme de Chantal, et saint François de Sales y avait séjourné plus d'une fois.

En ouvrant à Mme Barat les portes de son monastère, Mme Duchesne commença par se jeter à terre pour lui baiser les pieds, à la manière antique, en récitant ces paroles d'Isaïe : *Qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds de ceux qui apportent la paix, qui annoncent les vrais biens !* Le jour de cette réunion fut, de part et d'autre, celui d'un grand bonheur.

En prenant possession d'un couvent qui avait reçu des religieuses de tout ordre et qui gardait encore des usages de tout genre, Mme Barat craignait de

grandes difficultés. Mais sa prudence, sa douceur et sa charité lui gagnèrent tous les cœurs ; la transformation s'opéra alors d'elle-même. " *L'amour*, dit l'Imitation, *rend léger tout ce qui est pesant, et porte sans peine ce qui est pénible.* "

La réunion des religieuses de Sainte-Marie au Sacré-Cœur devait être préparée par un noviciat : c'était pour le diriger que Mme Barat était venue s'établir parmi ses nouvelles filles. Elle leur faisait donc chaque jour des conférences destinées à leur apprendre l'esprit de leur nouvel état. Mais son exemple instruisait encore plus que ses discours.

Les autres novices étaient Mme Marie Rivet, jusqu'alors supérieure de la communauté, Marie Balastron, Jeanne-Cécile Second, et une postulante, la plus jeune de toutes, Jeanne-Emilie Giraud.

Cette dernière n'était pas une puissante nature, mais elle était excellente. On l'appela toute sa vie la *bonne mère Emilie ;* c'était le vrai nom de son âme. Un pareil cœur devait être à qui saurait s'en emparer. Mme Duchesne l'avait gagné pour le donner à Dieu ; Mme Barat le conquit pour le transformer, le tremper d'énergie et l'agrandir.

Quelques orages extérieurs vinrent contrarier ce travail de la formation des sœurs. La jalousie semra contre elles des propos malveillants. Elles y répondirent comme les saints ont coutume de répondre aux injures : par le silence et la prière.

En même temps on apprit que le génie militaire menaçait de s'emparer de la maison des sœurs pour

en faire une caserne. Mme Barat n'en conçut ni trouble ni frayeur.

Ces orages duraient encore, lorsque la supérieure dut se rendre à Lyon où des négociations, entamées puis rompues, pour l'établissement d'une maison à Belley, la retinrent loin de sa famille pendant plusieurs mois. Son absence n'interrompit pas la direction des novices. Elle leur écrivit ; et c'est ici que s'ouvre cette correspondance, désormais intarissable, où va se verser, pendant plus d'un demi-siècle, l'âme si sage et si sainte de la mère Barat.

Elle eut le bonheur, pendant son séjour à Lyon, de voir le souverain pontife Pie VII, revenant de donner le sacre à Napoléon. Elle obtint même une audience où le vicaire de Jésus-Christ la bénit, et bénit en elle la société du Sacré-Cœur.

Le 20 mai 1805, Mme Barat était de retour à Sainte-Marie. Son séjour à Lyon n'avait pas été inutile au noviciat de Grenoble. Elle y avait conquis une postulante dans la personne de Mme Henriette Girard. Le pensionnat était encore peu nombreux, il est vrai, mais plein de cette sève chrétienne qui devait porter plus tard de si beaux fruits dans le siècle, de si pures fleurs dans le cloître.

Le 21 novembre de l'année 1805, les sœurs de Grenoble prononcèrent leurs vœux.

Peu de jours après, la supérieure les quitta pour se rendre à Amiens, où l'appelaient des affaires de

majeure importance. L'heure était venue de poser les bases de l'organisation de la Société.

Jusqu'ici le Père Varin avait été presque tout dans la direction de l'œuvre comme dans sa conception, et sa vie en avait été un magnifique exemplaire. " Quand Dieu prédestine un homme à faire une de ses œuvres, dit saint Bernardin de Sienne, il n'en met pas seulement la lumière dans son esprit, il en dépose encore les vertus dans sa personne, les grâces dans son âme. " L'homme d'action et d'oraison, le soldat et le religieux, la vie apostolique et la vie intérieure, qui devaient s'unir et se fondre dans le Sacré-Cœur, marchaient de front dans le Père Varin.

Un homme se caractérise par son mot habituel : c'est la note de son âme. Le mot de la vie extérieure et apostolique chez le Père Varin était : *Courage et confiance !* Le mot de sa vie intime, c'était : *Que Dieu est bon !*

Il fut en France, après la révolution, l'un des premiers et des plus ardents ouvriers du renouvellement religieux par l'éducation. Le plus puissant moyen d'action que la Providence mit entre ses mains à cet effet fut l'institution des filles du Sacré-Cœur. Il y mit toute son âme d'apôtre, et son amour pour cette œuvre ne connut jamais de distraction. " Quand on se fait vieux, écrivait-il à Mme Barat, on devient paresseux. Je puis dire cependant que le zèle qui m'anime pour vous et votre famille me rend toujours de nouvelles forces, et ne saurait s'éteindre qu'avec mon dernier soupir. "

Mais ce zèle infatigable, la police impériale menaçait de le paralyser. Dès 1804, un décret par le ministre Fouché allait disperser les Pères de la foi, quand un mémoire incisif rédigé par le Père Varin, et présenté à l'empereur par le comte Portalis, suspendit le coup de foudre prêt à éclater. Toutefois, la menace subsistait ; et dans l'état présent des affaires du Sacré-Cœur, l'éloignement du fondateur devenait la ruine de l'œuvre. Il était donc urgent d'assurer à la petite association son gouvernement propre, avec les éléments constitutifs de sa vie.

Mais les constitutions devaient être l'œuvre du temps. C'est un principe que, dans la création de toute institution, si on la veut durable, l'esprit doit précéder et inspirer la lettre, l'expérience les règles, et les mœurs les lois. En attendant l'exécution de ce grand travail, la mère Barat ne put présenter à l'évêque de Grenoble, qui lui avait demandé le texte des constitutions, qu'un court abrégé extrait en partie du sommaire des constitutions de la compagnie de Jésus.

Cependant l'institut de saint Ignace, tout en restant la base des statuts du Sacré-Cœur ne pouvait s'adapter littéralement à une société de femmes ayant son esprit spécial et sa mission propre. Mais quelle serait la règle que l'on adopterait ? et préalablement, en quelles mains reposerait l'autorité centrale de la société ? Le conseil général d'Amiens devait statuer sur ces choses.

La mère Barat arriva, le 14 décembre 1805, dans

sa famille de l'Oratoire, qui la reçut avec honneur. Depuis plus d'un an qu'elle l'avait quittée, elle n'en avait reçu que d'excellentes nouvelles. En effet, le premier aspect de cette maison ne présentait rien qui ne dût charmer les regards d'une mère.

Une partie de ce bel ordre, — du moins on le croyait, — était dû aux talents administratifs de Mme Baudemont, supérieure à l'Oratoire. C'était une femme de caractère et de vertu, mais dont la douceur n'était pas la vertu dominante ; tendance qui s'était encore accrue par l'appui chaleureux que lui prêtait, au dedans et au dehors de la maison, l'abbé de Saint-Estève, confesseur des élèves et de la communauté. Grâce au concours de ce prêtre, génie inquiet et aimant le mouvement, dont nul d'ailleurs ne contestait la piété et le zèle, la supérieure d'Amiens, pendant l'absence de Mme Barat, avait conquis dans cette maison une influence souveraine, et s'était préparé dans la société une place première.

La mère Barat ne songeait guère à la lui disputer. Elle s'était rendue à Amiens avec la ferme espérance qu'elle y serait déchargée de la supériorité. Mais le ciel en décida autrement. Le 18 janvier 1806, fête de la chaire de saint Pierre, on procéda à l'élection d'une supérieure générale. Mme Barat obtint la majorité des votes. Elle fut tellement saisie en se voyant élue, qu'elle s'affaissa sous le coup. Elle était écrasée sous le poids de la charge qu'il lui fallait maintenant porter sa vie entière.

Or pourquoi venait-on de la lui imposer ? Pour-

quoi le Père Varin et les plus sages de ses filles venaient-ils de mettre le présent et l'avenir de leur Société dans des mains de vingt-six ans ? Qu'avaient-ils donc vu dans cette âme si humble ?

Une riche nature, sous un magnifique épanouissement de grâce, une juste harmonie des facultés naturelles et des vertus surnaturelles dans une âme complète et équilibrée : voilà ce qui constituait dans Mme Barat cette supériorité que l'on venait de reconnaître par un acte authentique.

Si accablée qu'elle fût, elle ne se plaignit pas ; elle ne se lamenta pas sous sa nouvelle charge. Au lieu de parler humblement d'elle-même, elle estima plus humble et meilleur de se taire.

Le second objet du conseil était l'élaboration des statuts. Mais bientôt on y renonça. Là encore le Père Varin rencontrait l'influence et la contradiction de M. de Saint-Estève. Pour le moment on se contenta de présenter à l'évêque d'Amiens, Mgr de Demandolx, un sommaire analogue à celui dont naguère l'évêque de Grenoble s'était montré satisfait. Il y donna volontiers son approbation.

Une des premières choses que fit le Père Varin après cette élection, fut de se démettre de son titre de supérieur de la Société. Puis il quitta Amiens. Inévitablement le fondateur gardait sur la congrégation dont il était le père une influence considérable : rien n'était plus selon l'ordre. Mais il voulait que désormais la direction en fut laissée à Mme Barat.

Il n'y avait pas huit jours qu'elle était élue supé-

rieure, lorsqu'elle reçut une lettre de Mme Duchesne qui lui demandait la permission de partir pour l'Amérique. A la réception de cette lettre la supérieure y reconnut l'écho de ses propres pensées. Elle félicita sa digne fille et l'exhorta à se préparer à sa grande mission par la prière. Avant que cette espérance pût se réaliser, Mme Duchesne devait attendre encore douze années.

La mère supérieure passa à l'Oratoire l'hiver et le printemps de l'année 1808. Elle consacra ce temps à donner au pensionnat une impulsion décidée dans la vertu.

Cependant toutes ses lettres témoignaient du désir qu'elle avait de revoir sa famille de Grenoble. Elle put enfin réaliser ce vœu, et le 20 mai 1806, elle était de retour à Sainte-Marie. Elle y demeura peu de temps. Quelques semaines seulement après son arrivée, elle reçut du Père Varin l'annonce qu'une fondation était demandée à Poitiers. Le Père Lambert, qui prêchait une mission dans cette ville, venait de faire savoir à son supérieur que de pieuses personnes, maîtresses d'un pensionnat vaste mais peu prospère, offraient de céder leur établissement à la Société et de se mettre elles-mêmes sous la règle du Sacré-Cœur.

Bientôt, accompagnée de la mère Henriette Girard, Mme Barat vole à ce nouveau champ de bataille. Elle y trouva deux femmes douées d'un grand cœur qui l'attendaient avec impatience : Mlles Lydie Cho-

belet et Joséphine Bigeu. Mais ce nombre, malgré sa qualité, était insuffisant pour constituer un noviciat. La Providence y pourvut. A Bordeaux, le Cœur de Jésus avait parlé pendant ce temps-là à un autre groupe de femmes qui vivaient en commun sous une règle que leur avait donnée le Père Enfantin, et qui était à peu près celle du Sacré-Cœur. Elles lui appartenaient donc avant de le connaître. C'était là comme un de ces essaims fourvoyés qui, poussés par le vent du ciel, vont s'abattre d'abord sur quelque branche tremblante, en attendant qu'une reine vienne se mettre à leur tête, et leur montre une ruche.

Celle qui dirigeait ce petit groupe d'âmes pieuses s'appelait Elizabeth Maillucheau. Dès les premiers jours de son entrée en religion, elle prit le nom de Thérèse. A défaut du génie de Thérèse d'Avila, elle apportait au Sacré-Cœur quelque chose de l'amour que cette sainte éminente avait apporté au Carmel.

La mère Barat, rayonnante de bonheur, revint à Poitiers avec sa nouvelle recrue, à laquelle trois autres sujets distingués venaient de se joindre. Le noviciat s'ouvrit le 8 septembre par la prise d'habit de onze postulantes. Un des Pères de la foi, le Père Gloriot, leur rappela que le dessein de Dieu était qu'elles devinssent des *saintes* et de *grandes saintes ;* et c'est ce qu'elles devinrent avec la grâce de Dieu et la direction de leur supérieure.

Les dépouiller d'elles-mêmes par l'abnégation, soit intérieure, soit extérieure, afin de les agrandir par

ce dépouillement ; les remplir de Jésus-Christ par l'union de charité et de conformité avec lui ; les épancher au dehors par l'exercice du zèle et le service du prochain : tels sont les trois mouvements que nous constatons ici et partout, dans la direction de Mme Barat. C'est ainsi que la main de Dieu a creusé, sur le sommet des montagnes, ces lacs limpides qui enchantent le regard, et que les savants regardent comme des cratères éteints. Après avoir vomi au loin sa lave impure, le volcan s'arrondit en une coupe gracieuse et profonde, où l'eau du ciel descend d'abord, pour répandre ensuite dans la vallée la fertilité et la joie.

Mme Barat n'était pas seulement une grande maîtresse, c'était l'école vivante, présentant à ses disciples un perpétuel exemple qui les emportait comme sur un char de feu. " Il y avait dans sa personne un je ne sais quoi de Jésus qui nous allait à l'âme, rapporte la sœur Thérèse ; nous sentions que nous avions une sainte parmi nous. "

Le zèle de Mme Barat aurait voulu couvrir l'univers entier de maisons du Sacré-Cœur. Toutefois le pensionnat ne se remplissait que lentement. " Ne voyez-vous pas, mes filles, disait la supérieure, que Notre-Seigneur attend que vous soyez plus parfaites pour vous confier un plus grand nombre d'enfants ? " On s'en dédommagea en ouvrant, vers la fin de 1807, une école pour les pauvres.

Au printemps de la même année, la mère Barat dut s'éloigner quelque temps de ses filles pour se

rendre à Paris, où l'appelaient les affaires de la Société. C'est là qu'elle apprit qu'un décret en date du 10 mars 1807, signé au camp d'Osterode par Napoléon, approuvait son institut pour tout l'empire français.

Elle rentra à Poitiers, le 15 mai au soir. Ce fut une ovation. " Dès que mes sœurs m'aperçurent, dit-elle, elles se jetèrent à l'envi sur moi pour m'embrasser. Je me réfugiai à la chapelle pour remercier Notre-Seigneur de mon retour. Mes sœurs m'y suivirent, et à peine fus-je à genoux que la mère Thérèse entonna le *Te Deum*, que toutes continuèrent sans que je fusse capable de les arrêter. "

C'est au sein de ces joies que la supérieure reçut du Père Varin une lettre terrifiante : la société des Pères de la foi n'existait plus. D'un jour à l'autre le contre-coup de cet orage pouvait entraîner le Sacré-Cœur dans la même ruine. Mais en vain grondait-il à l'horizon : il n'intimida pas les novices, qui prononcèrent leurs vœux le jour de la fête de la Présentation de la sainte Vierge.

Tel fut ce célèbre noviciat de Poitiers, qui marque, dans l'histoire de Mme Barat, comme l'heure décisive de son épanouissement dans la vie spirituelle et pastorale. Ce fut son Manrèze ; il lui a laissé des souvenirs ineffaçables.

Maintenant, plus que jamais, elle devait agir seule : le Père Varin s'éloignait. Après avoir annoncé à ses frères la nouvelle de leur dissolution, il leur avait dit : " Adieu ! à l'espoir de nous revoir et de

nous revoir tous ! Quand nous nous retrouverons, on fera l'appel nominal. Heureux alors celui qui pourra répondre : Présent. "

Le grand missionnaire alla demander asile au château de sa digne sœur, Mme de Chevroz. Là, seul, loin des honneurs qu'il refusa constamment, il s'enfonça dans une vie de recueillement et de prière, qui ne devait être inutile ni à lui ni aux autres. Ce fut aussi son Manrèze, retraite sanctifiée, solitude féconde, d'où nous verrons sortir les constitutions des religieuses du Sacré-Cœur, et que peut-être la Providence ne lui avait ménagée que pour cela.

Dans l'état actuel des choses, ce n'était guère l'instant de faire de nouvelles fondations. Toutefois, Mme Baudemont, supérieure d'Amiens, prit sur elle de créer un établissement dans des conditions étranges.

Au centre du diocèse de Beauvais se trouvait un village parfaitement ignoré : on l'appelait Cuignières. M. le baron Bailly d'Arquinvilliers, qui y possédait une maison, offrit de la céder aux dames du Sacré-Cœur pour y établir une école de filles. Son offre fut acceptée par Mme Baudemont ; et en mars 1808, la mère Desmarquest, avec deux religieuses d'Amiens, fut envoyée par elle dans cette résidence, dont l'établissement ne s'expliquait guère, mais qui, dans les desseins de Dieu, en préparait un autre : celui de Beauvais, dont nous parlerons plus loin.

Dans le même temps, le Sacré-Cœur acceptait de

l'évêque de Gand, Mgr Maurice de Broglie, l'ancienne abbaye de Dooresele, à laquelle fut préposée Mme Antoinette de Penaranda, descendante d'une race illustrée par saint François de Borgia.

Ces deux nouvelles fondations étaient des colonies envoyées d'Amiens. Poitiers eut aussi sa fille et voici comment Dieu en prépara le berceau.

Depuis longtemps les vicaires-généraux de Poitiers sollicitaient le Sacré-Cœur de s'établir à Niort, qui était de leur ressort ecclésiastique. Le 27 mai 1808, Mme Barat s'y rendit, amenant avec elle deux de ses nouvelles compagnes de la maison des Feuillants Mme Bernard et Mme Suzanne Geoffroy, destinée à diriger l'établissement projeté. Mais cet établissement ne devait s'asseoir sur une base durable qu'à force de patience, de sacrifice et de confiance en Dieu : copie fidèle des humbles commencements d'Amiens.

Durant les préparatifs, arrivèrent deux postulantes. L'une, nommée Marie, était l'ancienne servante de Mme Geoffroy : elle venait lui demander de la servir encore. L'autre, appelée Monique Lion, était une orpheline que Mme Geoffroy avait adoptée dès l'enfance : elle venait la prier d'être toujours sa mère.

La colonie ainsi complétée s'installa dans l'impasse Saint-Jean le 29 juin 1808. Deux jours après, Mme Barat dit adieu à ses filles. Ce fut un grand déchirement ; on ne pouvait se séparer, on pleurait en silence. " Allons à la chapelle, " dit la mère gé-

nérale. Elle se leva la première, on la suivit ; les cœurs se raffermirent un peu aux pieds de Jésus-Christ, et l'on put se quitter.

La petite communauté avait commencé son œuvre par l'ouverture d'une école gratuite pour les pauvres. Mais il devenait nécessaire d'élever un pensionnat. Dans ce but, Mme Barat songea à appeler de Grenoble Mme Emilie Giraud, sa novice d'autrefois. L'enlever à Sainte-Marie, la patrie de son âme, surtout la séparer de Mme Duchesne, c'était arracher l'enfant au sein de sa mère. Sous le souffle d'en haut, qui tomba sur son cœur au moyen des lettres de la mère Barat, la grâce finit par l'emporter sur la nature. " Quand m'arrivaient encore quelques moments d'ennui, raconte-t-elle, je les dissipais en chantant ce cantique :

" Je veux ce que Dieu veut !
Que ce mot " Dieu le veut " me paraît admirable !
C'est lui, lui seul, qui peut le rendre tout aimable. "

Cependant, faute de pensionnaires, la maison de Niort était menacée de périr ; d'autre part, celle de Grenoble réclamait son Emilie.

Mme Barat se rendit à Niort le 25 septembre 1809 : elle annonça qu'elle venait supprimer la maison. Mais, ayant consenti, à la prière de la mère Geoffroy, à passer auparavant une demi-heure devant le saint Sacrement, elle changea d'avis : Dieu lui avait fait connaître que la fondation de Niort devait être maintenue. Un autre coup de vent plus fort devait

passer sur la maison ; mais il ne servit qu'à la raffermir sur ses bases. Le pensionnat ne tarda pas à se constituer. Il se remplit de jeunes filles vertueuses et studieuses, qui devaient plus tard fonder dans le pays Niortais tant de foyers chrétiens qui l'honorent encore.

CHAPITRE III.

L'ÉPREUVE.—L'ENFANTEMENT DES CONSTITUTIONS.

Aux premiers jours de juillet de l'année 1808, Mme Barat, prenant avec elle la mère Thérèse, se mit en route pour Amiens. Elle s'arrêta quelque temps à Paris, afin d'y consulter un prêtre vénérable de la compagnie de Saint-Sulpice, M. l'abbé Montaigne, un des anciens maîtres du Père Varin. Cet homme de Dieu lui prédit de grandes souffrances, et lui laissa pour adieu ces mots d'une énergique originalité : " Ma fille, laissez-vous dévorer pour Jésus-Christ. " Qu'était-il donc survenu ? Ce qui survient toujours, et ce que Dieu impose miséricordieusement à toute société, comme à tout individu parvenu à l'âge adulte : la nécessité de l'épreuve. C'est le sort ordinaire de toute institution de ne pouvoir s'étendre sans que, par l'effet même de cette expansion, l'unité se relâche, ou la pureté de l'esprit primitif s'altère. Or l'un et l'autre de ces maux menaçaient le Sacré-Cœur ; et, si lointain que fût encore le danger, il fallait le prévenir, sous peine du renversement de la Société. Voilà pourquoi l'homme de Dieu demandait une victime, et offrait ce grand rôle à la mère supérieure. Celle-ci l'accepta.

De Paris, Mme Barat se rendit à Amiens. Dès son arrivée, des changements la surprirent. Le costume n'était plus le même ; la règle avait subi des modi-

fications qu'on ne s'était pas donné la peine de lui faire connaître ; l'éducation tendait à sortir de l'esprit de vérité, de solidité et de simplicité qu'elle avait inspiré. L'auteur de ces innovations était l'abbé de Saint-Estève, qui, de plus en plus, exerçait sur les religieuses et les enfants un empire souverain. Mme Barat comprit que la supériorité avait entièrement passé à Mme Baudemont qui ne lui en laissait plus que le titre et les honneurs.

Dans cette situation, deux lignes de conduite se présentaient à la supérieure générale : la sévérité et la douceur. Elle suivit le dernier parti, comme étant le plus conforme à son caractère, à sa profession d'épouse du Sacré-Cœur et à l'inspiration du Saint-Esprit en elle. Il importait cependant que l'unité d'esprit comme de cœur fût maintenue entre toutes les maisons de la Société. C'est dans ce but que, pendant trois ans, la mère générale se porta de l'un à l'autre de ses établissements.

Après quelques semaines de séjour à Amiens, elle partit ; et, toujours accompagnée de la mère Thérèse, elle arriva à Grenoble le 27 septembre 1808. Elle y trouva Mme Duchesne, embrasée d'un zèle dont les œuvres pouvaient à peine suffire à son infatigable activité. Ce n'était là toutefois qu'une diversion nécessaire à la sainte ambition qui, depuis deux ans surtout, l'absorbait en entier : les missions étrangères. Mais l'heure n'était pas venue, l'âme n'était pas mûre, le signal n'était pas donné ; et pendant de longues années, le difficile travail de Mme Barat sera

de préparer, de discipliner cette âme, en modérant, en contenant, sans toutefois l'étouffer, une flamme destinée à éclairer un monde.

Après un mois seulement de séjour à Sainte-Marie, Mme Barat quitta Grenoble. " Il n'y a, disait-elle précédemment à Mme Duchesne, il n'y a que dans le ciel que nous ne craindrons pas de nous perdre, réunies que nous serons à notre Bien Aimé."

Ces voyages de la supérieure ne devaient être qu'une suite de marches progressives dans les sentiers ardus du dépouillement. Il y eut peu de stations où son cœur ne laissât quelque chose de lui-même; on l'y suivrait, pour ainsi dire, à la trace de son sang.

Ainsi fit-elle à Grenoble. Elle avait eu le dessein de se faire assister pendant tout le cours de ses visites par la mère Thérèse, comme étant la plus capable de l'élever au-dessus des tristesses humaines. Mais, émue des besoins de la maison de Sainte-Marie, elle en fit le sacrifice et y laissa son amie comme maîtresse des novices et du pensionnat.

Ce n'était que le prélude à de plus grands renoncements. Etant revenue à Amiens, Mme Barat eut la tristesse d'y voir son ancienne amie, la mère Julie Billiart, supérieure des sœurs de Notre-Dame, sur le point d'être chassée d'une ville remplie de ses bonnes œuvres. En effet, le 15 janvier 1809, les sœurs de Notre-Dame durent quitter Amiens. Celui qui, abusant de sa domination sur l'esprit de son évêque, avait fait ainsi proscrire ces saintes filles,

était M. de Saint-Estève. Le motif de cette mesure était le refus de modifier leur institut à sa fantaisie, et de recevoir de nouvelles constitutions de sa main.

Quelques-unes des sœurs de la mère Julie avaient cependant accepté de rester à Amiens. L'évêque pressa le Sacré-Cœur de recueillir ces débris, en prenant la direction de la communauté et de l'orphelinat. On ne trouva personne de plus apte à cette œuvre qu'une jeune novice d'un grand mérite, nommée Marie-Elizabeth Prevost. Elle fut installée supérieure le 3 mars 1809. Trois autres religieuses lui furent prêtées ensuite, et un acte authentique d'affiliation unit les deux sociétés. On y mit cette condition, qu'une fois l'établissement de Notre-Dame pourvu de maîtresses, Mme Prevost et ses sœurs rentreraient au Sacré-Cœur. Mme Baudemont signa le traité, avec le titre de *supérieure des dames de l'instruction chrétienne.* Une lettre jointe à cet acte donnait à M. l'abbé de Saint-Estève la qualification de *fondateur.* Quant à Mme Barat, son nom ne figure nulle part dans les pièces de cette affaire. On ne pouvait montrer d'une manière plus authentique qu'elle ne comptait plus pour rien.

C'était un nouveau pas que Dieu lui demandait de faire dans l'oubli d'elle-même. Elle préludait à la croix par le manteau dérisoire et le sceptre de roseau.

Ces douloureuses affaires étaient à peine terminées, lorsque Mme Barat se mit en route pour Gand, où elle arriva vers le milieu de mars. C'était sa

première visite à cette fondation. Elle en fut enchantée.

Elle venait à peine de quitter Dooresele, qu'elle apprit que son père était près de mourir. Elle alla le voir au mois de juin et le prépara à la mort. Elle n'eut pas toutefois la consolation de lui fermer les yeux : on la réclamait ailleurs. Mais à peine se fût-elle éloignée de Joigny, qu'elle apprit que le vieillard venait de mourir en fidèle chrétien comme ses pères, le 25 juin 1809, fortifié et consolé par le dernier adieu de sa chère Sophie.

Ainsi frappée de tous côtés, dans sa famille spirituelle et sa famille naturelle, Mme Barat sentait se faire en elle ce désert dont Bossuet a écrit : " C'est dans une solitude affreuse, désolée, qu'il faut porter le poids écrasant de l'amour de Jésus-Christ. Il brise jusqu'aux os, afin que l'Epoux règne seul. "

Mme Barat revint ensuite à Grenoble, où Mme Duchesne lui renouvela ses supplications, passa un mois à Paris, fit encore une fois sa retraite spirituelle sous la conduite de M. Montaigne, visita Cuignières, traversa Amiens, se rendit à Gand, où elle n'avait fait qu'apparaître une première fois, y fit une grave maladie et revint à Amiens. Elle allait y aborder les questions épineuses. Mais c'était sur ces épines arrosées, pour ainsi dire, de ses larmes et de son sang, que devaient fleurir bientôt les constitutions.

La supérieure générale arriva à l'Oratoire dans le courant de l'année 1811.

C'était toujours, dans bien des sens, la première maison de la Société. Grâce à la circonspection de Mme Barat, la fervente communauté était tenue dans l'ignorance de la situation pénible de cette sainte mère.

Le noviciat avait rarement donné de plus riches promesses. Il est vrai de dire que déjà le ciel s'était hâté de prendre les prémices de cette virginale moisson. Euphrosyne Beaumont et Herminie de Rougé, fruits mûrs avant le temps, venaient de monter au séjour des anges, en laissant à leurs compagnes un souvenir tout embaumé de vertus angéliques. Celles qui restaient sur la terre, Louise Véron, Eugénie et Antoinette de Gramont, n'étaient pas inférieures en obéissance et en ferveur à celles qui venaient de la laisser.

A côté du noviciat, et en communauté presque complète avec lui, florissait le pensionnat, qui puisait, dans le contact journalier des postulantes, un surcroît de ferveur. Telle était alors la maison d'Amiens : c'était " l'arbre aimé de Dieu dont parle l'Ecriture, que sa main a planté sur le bord des eaux, pour porter ses fruits dans la saison favorable. " Cependant l'orage se formait au-dessus de sa tête.

Pendant que le Père Varin, de concert avec la mère fondatrice, les Pères Barat et Druilhet, s'occupait de donner à la Société ses constitutions, M. l'abbé de Saint-Estève travaillait, de son côté, à d'autres sujets statuts avec un zèle dévoué, sans doute, mais trop inconscient de ce qu'était le Sacré-Cœur, son esprit et son but. L'esprit du Sacré-Cœur devait être émi-

nemment l'esprit apostolique et conquérant de saint Ignace, fondu avec l'esprit suave et enflammé de sainte Thérèse ; le but qu'il poursuivait était la rénovation et la dilatation du règne de l'amour de Jésus-Christ par l'adoration et par l'éducation, toutes choses accessoires pour M. de Saint-Estève. Même dans son projet le nom de Sacré-Cœur n'était plus conservé à la société ; celui d'*apostolines*, imaginé par lui, avait prévalu dans les conseils de l'Oratoire.

Dès lors la rédaction du nouveau fondateur ne fut plus qu'un ouvrage de compilation. Il lui donna pour base la règle de saint Basile, à laquelle il ajouta force chapitres dérobés aux règlements des Ursulines, et quelques articles empruntés à ceux des Clarisses. De tous ces éléments sortit une constitution religieuse quelconque, remplie de choses très édifiantes, mais sans unité, sans physionomie ni caractère propres.

Mme Barat étant donc venue à Amiens, en mai 1811, y prit une première connaissance de l'ouvrage. Elle en fut peu satisfaite, et elle en référa immédiatement à son frère et au Père Varin. Tous deux le désapprouvèrent. Avant de se prononcer, la supérieure attendit le signal indispensable de l'Esprit de lumière. Mais si la prudence lui suggérait de se taire, son zèle lui commandait de servir, de défendre la cause du Sacré-Cœur.

Elle se mit en campagne pour s'en faire l'apôtre. Elle rencontra partout des âmes fidèles, car quinze à vingt religieuses, dans une Société qui en comptait

déjà plusieurs centaines, sont une fraction qui mérite à peine d'être comptée : " C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre. " Mais cette ombre aurait pu devenir nuage, et des flancs du nuage la foudre aurait pu tomber,—si le maître des éléments n'était pas toujours là, pour dire à la tempête, à l'heure marquée par sa providence : " Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin. "

Désormais assurée de la réprobation à peu près unanime des règlements d'Amiens, Mme Barat pensa que le temps était venu de leur opposer les vraies règles du Sacré-Cœur, en s'inspirant des conseils du premier fondateur, et en les délibérant mûrement avec lui sous le regard de Dieu. Dans ce dessein, prenant avec elle la mère Deshayes, la supérieure partit de Grenoble le 25 septembre 1813, et se mit en route vers le lieu d'exil du Père Varin. Elle y passa deux mois, pendant lesquels, comme Moïse sur le Sinaï, elle écrivit sous la dictée du Cœur de Dieu même la règle de son institut.

Du château de Chevroz, la mère générale se dirigea vers Paris, où, après avoir fait sa retraite, elle arriva à Amiens le 14 janvier 1814. Elle trouva la maison dans la même ferveur. Depuis l'année précédente (janvier 1813) Mme Prévost y était rentrée avec sa petite colonie de la congrégation de Notre-Dame. Maîtresse d'instruction dans le pensionnat, elle voyait affluer autour d'elle une jeunesse destinée à faire un jour l'édification du monde et son charme le plus pur.

L'Oratoire venait de faire une grande conquête. La mère de Mmes Eugénie et Antoinette de Gramont avait suivi ses filles au Sacré-Cœur d'Amiens. Quelle joie pour la supérieure de retrouver au rang des novices sa noble hôtesse de Paris ! Quel soutien qu'une telle amie dans la crise présente ! Elle la voyait obéir à sa fille Eugénie, maîtresse du noviciat, avec une simplicité qui ne considérait que Dieu. Rentrant dans un tel milieu, après trois ans d'absence, elle avait droit de dire : " Je suis parfaitement contente de la famille où je vais passer l'hiver. "

D'autre part, les lumières que la supérieure rapportait de Chevroz, les concessions que sa charité avait faites à M. l'abbé de Saint-Estève, celles qu'elle attendait de lui, lui donnaient l'espoir d'une prochaine conciliation. Cette confiance fut trompée. La bonne volonté de Mme Barat allait échouer contre des événements imprévus qui forment la seconde phase de cette crise d'Amiens.

L'Empire venait de tomber. M. de Saint-Estève obtint du gouvernement l'emploi de secrétaire de Mgr de Pressigny, ambassadeur du roi Louis XVIII près le Saint-Siège, et il partit pour Rome le 7 juillet 1814.

Un mois après, 7 août, le pape publia sa bulle du rétablissement de la compagnie de Jésus. Le Père Varin entra immédiatement dans cette société avec le plus grand nombre des Pères de la foi. Il commença aussitôt son noviciat à Paris ; et, tout entier à ce grand travail de son âme, il attendit, pour re-

prendre celui des constitutions du Sacré-Cœur, que ses supérieurs lui en fissent un devoir.

M. de Saint-Estève avait donc désormais le champ libre devant lui. A peine arrivé à Rome, il annonça son dessein de faire prévaloir son ouvrage personnel. Après avoir écrit à Mme Barat que " le pape, les cardinaux, les princes avaient trouvé son travail *suffisant, bon, excellent,* " il écrivit, le 7 novembre 1814, au Père de Clorivière, vieillard octogénaire, que l'on venait de nommer supérieur des Jésuites de France, " Il faut absolument, lui disait-il, que le Père Varin ne se mêle de rien. M. Varin n'a qu'à dire à ces dames de remettre tout pouvoir entre mes mains ; autrement il y aura schisme. Qu'il se garde donc bien de se mettre en compromis avec le saint Père, les cardinaux, la cour de France, Son Excellence le ministre plénipotentiaire, persuadés, comme ils le sont, que lui seul sera la cause du schisme, s'il y en a. "

Le Père de Clorivière se contenta pour toute réponse d'ordonner au Père Varin de se mettre activement au travail des constitutions, et de reprendre la direction de Mme Barat ; puis de sa main tremblante le vieillard traça lui-même à la servante de Dieu toute sa ligne de conduite dans ces quatre paroles : *Priez, souffrez, patientez, espérez !*

La mère Barat eut bientôt à souffrir dans son autorité et dans son cœur de mère une peine plus douloureuse encore que toutes celles que la Providence lui avait infligées jusqu'ici. Elle eut la douleur de

voir la supérieure de Dooresele, Mme de Penaranda, se séparer d'elle avec quelques-unes de ses sœurs belges. " Je respecte vos motifs, écrivait-elle alors à cette religieuse abusée, mais souvenez-vous bien que la branche séparée du tronc ne peut prendre racine, et ne tardera pas à se dessécher. "

La mère générale tomba malade. La lutte avait laissé en elle la volonté maîtresse, mais elle avait brisé le corps. Une fièvre muqueuse se déclara. Pendant vingt et un jours le péril fut mortel.

Mme Barat ne devait se remettre que lentement. Cependant, à peine eut-elle retrouvé quelques forces qu'elle voulut revoir la communauté. Hélas ! l'état des esprits n'y était plus le même. On y avait reçu et divulgué de nouvelles lettres de M. de Saint-Estève. Il venait d'ouvrir à Rome un établissement, sous le nom de couvent de Saint-Denis, pour être la maison mère de la société. Le Père Varin ne comptait plus ; et, pour Mme Barat, on avait déjà pourvu à sa déposition pour l'année prochaine, en limitant à dix ans l'exercice des fonctions de la supérieure générale.

Ces lettres jetèrent le trouble au sein de cette famille. Des partis se formèrent, des sœurs se détachèrent de la Société. Mmes de Sambucy, Copina et Baudemont partirent pour Rome ; et, sans les conseils énergiques de sa mère, Mme de Gramont d'Aster, Mme Eugénie aurait déserté, elle aussi, le drapeau du Sacré-Cœur.

Pour se protéger contre l'orage et la serre du

vautour, la colombe du Cantique s'envole dans le nid qu'elle s'est construit dans les profondeurs du rocher : pour essuyer la tempête qui passa sur son âme, Mme Barat se réfugia dans le Cœur de son Bien-Aimé.

Toutefois, ce n'était guère dans ce milieu d'Amiens, toujours si orageux, qu'elle pouvait guérir. Le médecin déclara que le séjour de la campagne lui était indispensable. Elle choisit Cuignières. Elle y rencontra M. l'abbé de Lamarche, prêtre modèle, qui la fortifia par ses encourageantes paroles. Jamais encouragements ne furent donnés plus à propos. Depuis huit mois, Mme Barat attendait une lettre de Rome ; elle arriva enfin, signée d'un nom inconnu. Elle renfermait son arrêt de mort. C'en était fait du Sacré-Cœur, de l'œuvre inspirée à Tournély ! Une autre société, d'un nom et d'un esprit différents, la remplaçait, ayant pour fondateur et supérieur M. de Saint-Estève.

En présence d'un pareil acte, les amis de la Société se consultèrent entre eux, et leur avis unanime fut qu'il fallait se soumettre. Mme Barat fut alors ce que nous la verrons toute sa vie : une grande chrétienne. Elle se soumit d'abord. Si Rome avait parlé, la cause était jugée ; et cet institut du Sacré-Cœur, ce fils de tant de promesses, devait être immolé sur un signe d'en haut.

Mais Dieu voulait-il détruire définitivement l'ouvrage de sa droite ? elle ne pouvait le croire ; et seule, espérant contre toute espérance, elle écrivit

ainsi à Mme Giraud : " Que le démon se déchaîne contre nous, cela doit être, mais je garde la confiance que la Société du Sacré-Cœur renaîtra de ses cendres, parce que toute œuvre doit, comme le grain de sénevé, pourrir en terre avant de produire son fruit." Elle ne devait pas être déçue dans son espérance. Dieu, qui confond la sagesse des sages et déjoue les intrigues des habiles, permit que M. de Saint-Estève fût démasqué. M. l'abbé Perreau, secrétaire de la grande aumônerie, et ami du Sacré-Cœur, l'avait vu à Rome dans ses divers agissements, et l'avait un jour surpris en flagrant délit. La lettre qui avait provoqué tant d'orages et fait de si profondes blessures, cette lettre signée d'un nom inconnu, pleine d'allégations aussi fausses que ce nom, cette lettre était de lui !

Il dut bientôt quitter Rome. Il rentra en France avec le même zèle, mais non avec la même considération. En présence d'un tel dénoûment, on se rappelle involontairement ces paroles de saint Bernard : *Ambitio, ambientium crux :* l'ambition est le gibet des ambitieux.

Mme Barat triompha. Mais plus haut que le double triomphe de sa patience et de son autorité, il y en eut un autre : celui du Cœur de Jésus dans sa Société.

L'heure était venue enfin de produire au grand jour ces constitutions, préparées par de si ferventes prières, mûries par une si longue expérience et achetées par tant de douleurs.

Mme Barat adressa aux supérieures et assistantes de toutes ses communautés l'invitation de s'assembler dans un Conseil général où les statuts seraient soumis à leur examen. La demeure que la mère de Gramont d'Aster avait gardée, rue de Sèvres, fut assignée pour le lieu de la réunion, et le 1er novembre 1815, fête de tous les Saints, fixé pour l'ouverture du conseil. Toutes y furent fidèles. La supérieure générale présida les séances. Le Père Varin y siégeait, assisté par le second rédacteur des règles, le Père Julien Druilhet, qui, toute sa vie, devait être un des plus fidèles appuis de la Société.

Le travail que venaient présenter les deux Pères était absolument neuf. En voici le sommaire :

La fin essentielle de la Société est d'être consacrée à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus. Cette fin fut énoncée dès les premières pages, dans une sorte de préambule qui, sous le titre de *Plan abrégé de l'institut*, donne les lignes générales de l'œuvre tout entière.

L'institut établit deux classes de religieuses : les unes, désignées sous le nom de sœurs coadjutrices, sont spécialement employées au travail manuel ; les autres, portant le titre de religieuses de chœur, sont appliquées à la récitation de l'office en commun, à l'administration ou à l'enseignement ; les unes représentent Jésus-Christ dans ses obscurs travaux de Nazareth, les autres le perpétuent dans ses adorations et ses prédications.

Une supérieure générale assistée de son Conseil est

chargée du gouvernement de toute la Société. Enfin, cette Société, dans sa tête comme dans ses membres, est assujettie au pape, aux évêques, aux pasteurs, dont elle ne prétend être que la fille dévouée et le plus modeste auxiliaire. Telle est l'idée que le *Plan abrégé de l'institut* donne de sa fin, de son esprit et de son fonctionnement.

Après ce sommaire général, les constitutions proprement dites s'occupent de l'organisation de la Société. Elles se divisent en quatre parties, dont la première traite du *choix des sujets* et des conditions requises pour leur admission ; la seconde, de la *formation aux vertus de l'institut ;* la troisième, de l'*éducation des enfants*, et la quatrième, du *gouvernement* de la Société. Dans un dernier chapitre, les constitutions indiquent les *moyens* extérieurs et intérieurs de conserver la Société dans l'esprit de son institut. En tête des moyens extérieurs on met l'action d'un Conseil général que la supérieure doit convoquer tous les six ans pour traiter des affaires de la Société. Quant aux moyens intérieurs, humilité, obéissance, charité, esprit de prière, ils se résument tous dans l'amour effectif du Cœur de Jésus. Ainsi, comme il a été le premier mot des statuts, le Cœur de Notre-Seigneur en est le dernier ; et tout cela se termine par le vœu que Jésus-Christ adressait à son Père la veille de sa Passion : " O Père, faites qu'ils soient un en vous, comme vous êtes en moi, et moi en vous, et que ce soit la consommation dans l'Unité. "

Mgr Alexandre de Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, accepta le titre de supérieur général de la Société, et s'adjoignit pour délégué à cette fonction M. l'abbé Perreau, secrétaire de la grande aumônerie.

Une chose restait à faire pour couronner l'ouvrage des constitutions : c'était la création d'un noviciat général, qui en assurât l'observation uniforme dans la Société. Mme Barat, qui songeait depuis longtemps à ce projet, le présenta au Conseil. Il fut chaleureusement approuvé. On loua une modeste maison située dans la rue des Postes, et Mme Barat chargea Mme Duchesne des travaux qui devaient en faire une décente habitation des épouses de Dieu.

L'élection des assistantes générales devait terminer le Conseil. Mmes Bigeu, de Charbonnel et Grosier furent nommées assistantes. Mmes Desmarquest, Geoffroy, Eugénie de Gramont furent ensuite élues conseillères générales. La mère Bigeu reçut de plus les fonctions d'admonitrice de la supérieure ; la mère de Charbonnel, celle d'économe générale ; enfin, la mère Duchesne, investie de la charge de secrétaire générale, se réjouit d'un emploi qui la fixait désormais auprès de Mme Barat. Telles sont les sept colonnes que Dieu choisit à cette époque pour porter l'édifice de la Société.

Le 16 décembre, le Conseil se rendit dans la chapelle des Récollets de la rue de Grenelle. M. l'abbé Perreau y célébra le saint sacrifice, et reçut les engagements de chacune des mères. Deux jours

après, Mme Barat adressa à toutes ses maisons une lettre dans laquelle elle fit ressortir la victoire obtenue par le Sacré-Cœur dans la constitution de la Société.

Les conseillères quittèrent Paris dans les premières semaines de 1815. Bientôt Mme Barat apprit que toutes ses maisons avaient reçu les règles comme la parole de Dieu.

Il n'y avait qu'Amiens qui donnât des inquiétudes. Toutefois la lumière s'était déjà faite dans l'esprit de Mme Eugénie de Gramont, qu'avait entièrement conquise la clémente charité de Mme Barat. Sa prudence fit le reste. Une neuvaine qu'elle fit faire au Sacré-Cœur de Jésus acheva la victoire. Il ne resta plus à la fin que deux dissidentes ; elles firent leur soumission en particulier ; et, le 12 février, Mme Barat se rendit auprès de Monseigneur, pour l'informer que les constitutions étaient désormais acceptées unanimement.

Elle reçut de partout, — de Pie VII lui-même, — les plus sympathiques félicitations. La crise était terminée ; et le Sacré-Cœur allait accomplir désormais, avec la pleine et puissante liberté de son zèle, l'œuvre de régénération que la Providence lui donnait à faire en France et dans l'univers.

A partir de ce moment, une ère nouvelle s'ouvre pour la Société [1].

[1] Voir "Constitutions et Règles de la Société du Sacré-Cœur de Jesus," in-12, Lyon 1852.

CHAPITRE IV.

L'EXPANSION DU SACRÉ-CŒUR.

Les premiers temps du séjour de Mme Barat à Paris, pendant et après le Conseil général, furent des jours de grandes désolations intérieures. Dieu ne veut pas que ses saints jouissent ici-bas du bien qu'ils font. " Il en arrive d'eux, dit sainte Thérèse, comme des enfants qui travaillent dans le champ de leur père. Ils ne sont pas payés à la journée comme les autres, mais ils reçoivent leur récompense plus tard tout à la fois. " Cette récompense, c'est Dieu même ; et, pour qu'ils ne l'oublient pas, quel vide désolé il se plaît à faire dans ces cœurs magnanimes, au lendemain de leurs meilleures œuvres et de leurs plus purs succès !

Nous en avons le spectacle dans les lettres écrites alors par Mme Barat. Au sein de la ville de Paris, " à la source des lumières, " comme elle s'exprimait, elle se trouva plus que jamais seule, triste, délaissée de toute créature. On l'entend s'écrier : " C'est la voie du désert qui s'ouvre maintenant devant moi ! "

Le dernier mot de cette souffrance, comme de toutes les autres, fut l'acceptation de la volonté de Dieu : " Qu'elle s'accomplisse en tout sur sa petite servante, écrivait-elle en parlant de ses délaissements. Il vaut mieux que nous vivions dans le dépouillement de tout. " Comprenant que ces grands vides de l'âme sont la place que Dieu s'y creuse pour la remplir ensuite, elle disait encore : " O solitude du cœur, solitude, que tu est bonne, quoique tu sois

souvent pénible ! Si, dans cet état, Jésus ne règne pas encore en maître, du moins la place est vide, et si nous continuons à la bien dégager, il ne tardera pas à venir, et il comblera tout de son immensité. "

Cependant la supérieure s'était remise à ses œuvres. La première chose qu'elle fit fut de transférer l'établissement de Cuignières dans la ville de Beauvais. Ce changement produisit le bien qu'on en attendait. Les écoles des pauvres s'ouvrirent ; le pensionnat se constitua. M. l'abbé de Lamarche continua ses soins aux mères et aux enfants de cette petite famille, qui s'accrut rapidement sous le gouvernement de Mme Desmarquest ; et, à peu de temps de là, Mme Barat écrivait à la mère Duchesne : " Beauvais offre un spectacle tout à fait consolant. Plus de quatre-vingts pensionnaires, pieuses comme des anges ; quatre cents petites pauvres, dont plusieurs apprennent des états : on ne saurait assez en remercier le bon Dieu. " Les mêmes consolations attendaient Mme Barat dans ses deux maisons de Poitiers et de Niort, qu'elle visita dans le cours de la même saison.

Le 30 juin, la supérieure était de retour à Paris. La maison de la rue des Postes, disposée par le travail de Mme Duchesne et de Mme Bigeu, était, depuis le 15 avril, habitée par les deux mères et quelques religieuses. Rien d'ailleurs de plus modeste que cette habitation retirée, exiguë, avec une petite cour dont un sureau faisait le plus bel ornement. Plusieurs novices y avaient devancé l'appel de la supé-

rieure. C'étaient Mlles Octavie Berthold, Frédérique Thévenin et Aglaé Fontaine. Cette dernière était une jeune personne de Paris, riche, modeste, bien élevée, qui dit un généreux adieu au monde. Elle était dans la paroisse qui est dans l'île Saint-Louis ; île favorisée de Dieu, qui semble être comme une ville sainte au milieu d'une ville corrompue.

Le pensionnat, de son côté, avait reçu deux élèves. C'étaient les enfants d'un chevalier de Saint-Louis qui, ayant émigré dans le Canada, avait subi la perte de presque tous ses biens. Mme Barat adopta généreusement ses filles, de sorte que la charité eut les prémices de ce pensionnat de Paris où devaient affluer tant de brillantes fortunes.

Le temps était arrivé de consacrer et de remplir la petite maison. Le 16 juillet 1816, fête du Mont-Carmel, M. l'abbé d'Astros, nommé supérieur ecclésiastique, et M. l'abbé Perreau bénirent la chapelle et y célébrèrent la messe. Les religieuses y communièrent. Cette chapelle devint chère à la piété catholique. Parmi les hommes qu'y attirait la dévotion au Cœur adorable de Jésus, on remarquait le prince de Léon, duc de Rohan-Chabot, le duc Eugène de Montmorency, le comte de la Ferronnays et l'abbé Forbin-Janson, plus tard évêque de Nancy, dont le Canada entendit avec enthousiasme la parole éloquente.

Le Père Varin secondait puissamment Mme Barat dans la formation religieuse de ses filles. Dès que la Société de Jésus avait été rétablie par le pape, il

avait fait pour y entrer un second noviciat ; et ayant prononcé ses vœux le 19 juillet 1816, fête de saint Vincent de Paul, il vint six jours après apporter au Sacré-Cœur la sainte ardeur du zèle dont il était rempli.

De nouvelles fondations s'offraient à la mère générale. Pressée d'accepter la direction de la maison royale de Saint-Denis, elle avait refusé. Elle fut plus favorable aux propositions de Mgr de Crouzeilles, évêque de Quimper, et, dans les premiers jours du mois de mars 1817, elle chargea Mme Bigeu de conduire dans cette ville une colonie composée de plusieurs professes et novices de sa maison de Paris. Mme de Gramont d'Aster fut nommée supérieure de cette nouvelle famille, pendant que sa digne fille, Mme Eugénie, prenait la direction du pensionnat de Paris où, pendant trente ans, elle attira l'élite de la jeunesse en France et à l'étranger.

Mais le bonheur d'ici-bas ne dure pas longtemps sans être traversé par l'épreuve. Une fièvre contagieuse entra dans cette maison de Paris, si heureuse et si brillante, et y prit quatre victimes choisies : au pensionnat, Mlles Pauline de Choqueuse et Caroline de Montsaulnin ; au noviciat, Mlle Pauline Pain et la sœur Marie Chabert.

Ces quatre victimes furent de puissantes avocates auprès de Dieu. La maison qui les pleurait, un moment ébranlée par le fléau, devint plus florissante qu'auparavant.

Mais le Sacré-Cœur n'est plus maintenant l'humble

barque qui navigue entre des rives resserrées, sur des fleuves tranquilles ; c'est un beau et fier navire, impatient de se mesurer avec la tempête. Le souffle de l'Océan enfle sa voile, et les plus lointains rivages lui ouvrent leurs cœurs, en attendant qu'ils lui ouvrent leurs ports.

Mme Duchesne sentait croître chaque jour son impatience de partir pour les missions étrangères. Les instructions que Mme Barat lui avait adressées dès 1806 sur la nécessité d'attendre et de grandir, s'étaient continuées les années suivantes, avec la même élévation de raison et de foi. " La volonté de Dieu sera votre boussole, lui disait la sage supérieure ; modérez votre empressement, demeurez tranquille, confiez-vous à votre mère, et sanctifiez-vous en attendant. "

S'amender, se fortifier, et par là se sanctifier, se jeter à corps perdu dans la conformité avec Jésus crucifié, c'était toute la vie de Mme Duchesne. Mais attendre, patienter, voir se consumer inutilement entre ses mains le flambeau qu'elle se sentait la mission de porter aux régions assises dans les ombres de la mort, c'est à quoi elle ne pouvait se résigner.

Le Père Varin, de plus en plus favorable à ses desseins, avait reçu son " vœu d'aller se consacrer à l'instruction des infidèles, selon l'obéissance " ; mais présentement lui aussi pensait que l'obéissance, pour être raisonnable, lui commandait d'attendre. Voyant qu'elle ne pouvait rien obtenir des hommes, Mme Duchesne se mit à en appeler à Dieu avec instance. Elle

s'en alla de sanctuaire en sanctuaire, à Montmartre, à Saint-Sulpice, aux Carmes, aux Missions étrangères, jetant partout sa douleur aux pieds de la Mère de Dieu.

Mme Barat commençait à se sentir vaincue par tant de persévérance. Une volonté plus haute que la sienne la subjuguait. Le Père Barat, alors résidant à Bordeaux, ne manquait pas d'informer sa sœur et Mme Duchesne de chaque occasion de départ qui se présentait. M. Perreau l'encourageait, le Père Varin fléchissait, et Mgr d'Astros, nommé évêque de Bayonne, ayant vu Mme Duchesne, avait beaucoup applaudi à son futur voyage, en lui donnant par avance sa bénédiction.

Plus le temps avançait, plus l'appel devenait irrésistible. Le jour vint enfin où la volonté divine se manifesta par des signes irrécusables. Le 14 janvier 1817, Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, étant alors à Paris, vint voir Mme Barat. Il l'entretint de l'Amérique et de son diocèse, en lui disant combien il s'estimerait heureux d'y posséder des filles du Sacré-Cœur. " Lorsque cela se pourra, Monseigneur, répondit-elle, j'aurai à vous donner une personne toute prête. " Alors elle lui raconta la vocation de Mme Duchesne. L'évêque, ravi de ce qu'il en apprenait, demanda à la voir immédiatement. Elle fut appelée. Elle comprit que le ciel venait de lui répondre ; mais l'émotion l'empêcha de parler ; elle tomba seulement aux pieds de l'homme de Dieu, afin de recevoir sa bénédiction.

Mgr Dubourg et Mme Duchesne sortirent remplis d'espérance. Celle-ci observa même qu'à partir de ce moment, une douleur de côté qu'elle portait depuis quinze ans disparut tout à coup. Les lumières et les forces lui venaient donc à la fois, mais rien n'était décidé ; l'affaire présentait de graves difficultés, et l'évêque devant repasser peu après par Paris, on renvoya à cette époque la grande décision.

Le missionnaire revint bientôt, décidé à obtenir de la supérieure générale une parole définitive. Elle ne put la lui donner, et demanda un nouveau délai. L'on put croire que, cette fois encore, c'en était fait des longues espérances de Mme Duchesne.

Après de vaines instances, l'évêque attristé se retira donc lentement et silencieusement. Il allait franchir la porte ; la mère Barat le reconduisait, également désolée et pleine de pensées qu'elle ne confiait qu'à Dieu. Tout à coup Mme Duchesne apparaît et se présente à eux, sur le passage. Elle les avait suivis avec anxiété ; elle avait tout deviné ; et se jetant tremblante aux pieds de sa supérieure : " Votre consentement, ma mère ; de grâce, votre consentement ! " lui dit-elle à mains jointes. Mme Barat se recueille ; un éclair traverse son âme ; c'était la lumière de Dieu : elle n'hésite plus. " Eh bien, je vous l'accorde, ma chère Philippine, dit-elle en la relevant : dès ce moment, je vais m'occuper à vous chercher des compagnes.

La mission d'Amérique venait d'être enlevée d'assaut. On convint avec l'évêque qu'au printemps

prochain une colonie du Sacré-Cœur s'embarquerait pour la Louisiane, où lui-même, pressé de partir, allait la précéder et lui préparer une place. On n'eut pas besoin de chercher des compagnes à Mme Duchesne ; plusieurs s'étaient offertes. La première fut Mme Octavie Berthold, alors âgée de trente ans. La seconde était Mme Eugénie Audé, âgée de vingt-quatre ans. Deux sœurs coadjutrices, Catherine Lamarre, de l'ancienne maison de Cuignières, et Marguerite Manteau, de la maison de Niort, toutes deux d'un âge mûr et d'une vertu éprouvée, devaient compléter le personnel de l'expédition.

La veille du départ, il y eut une réunion de toute la communauté, dans laquelle Mme Barat donna à ses filles ses derniers avis et sa bénédiction. Cet adieu de la supérieure fut d'une élévation extraordinaire. " Ah ! dit-elle à ses chères missionnaires avec un accent enflammé, quand vous n'iriez si loin que pour y établir un tabernacle de plus, et faire prononcer à un pauvre sauvage un seul acte d'amour, ne serait-ce pas assez pour le bonheur de votre vie et pour le mérite de votre éternité !... "

Mme Duchesne était au comble de son bonheur. L'heure du sacrifice la trouva intrépide. Voyant Octavie Berthold qui pleurait malgré elle en faisant ses adieux, elle lui prit la main, et, l'entraînant avec force, lui fit franchir le seuil. Quelques instants après, la diligence de Bordeaux emportait les cinq religieuses loin de la maison qu'elles ne devaient plus revoir.

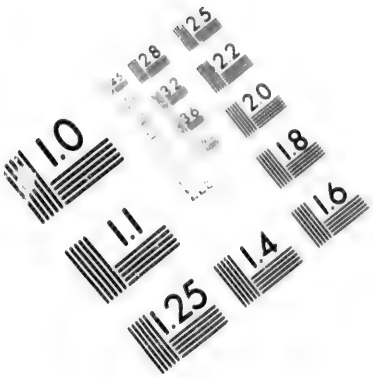
Le 21 mars 1818, le vaisseau *la Rébecca* prit la mer à Royan. La première lettre que reçut la supérieure générale était datée du 16 mai. Celle-ci lui écrivait des côtes de Cuba, à plus de deux mille lieues de la France. Elle n'était plus qu'à quatre-vingts lieues de la Nouvelle-Orléans. Le débarquement eut lieu le soir du 29 mai. Par une coïncidence où il était impossible de ne pas reconnaître un dessein du ciel, ce jour du 29 mai était, cette année-là, le jour même de la fête du Sacré-Cœur de Jésus !

La supérieure et ses filles avaient espéré d'être fixées à Saint-Louis, sous la protection de Mgr Dubourg, et au centre des secours nécessaires à leurs âmes. Mais l'évêque leur annonça qu'il les destinait, provisoirement du moins, à la petite ville de Saint-Charles, à douze lieues au-dessus.

Elles se soumirent à ce nouveau sacrifice qui leur fut d'autant plus pénible qu'elles s'y étaient moins attendues ; mais, comme le bois mystérieux dont Moïse se servit pour adoucir les eaux du désert, les lettres de la mère supérieure et la bénédiction du souverain Pontife versèrent le baume dans ce calice d'absynthe, et le firent trouver moins amer [1].

Nous avons laissé Mme Barat à Sainte-Marie, où elle s'était transportée, au milieu du mois de juin 1818. Cette fois, cependant, Grenoble fut moins un lieu de repos qu'une halte rapide sur la route de

[1] Voir l'histoire de Mme Duchesne, par M. l'abbé Baunard, chez Cadieux et Derome, à Montréal, rue Notre-Dame, 205 et 207



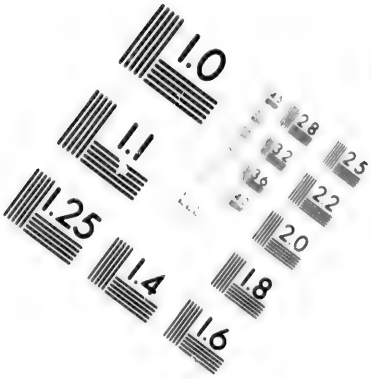
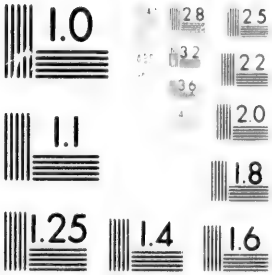
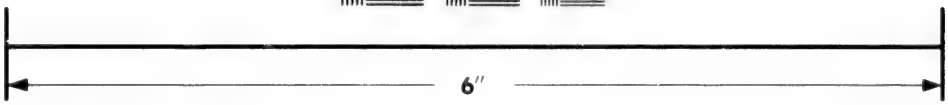
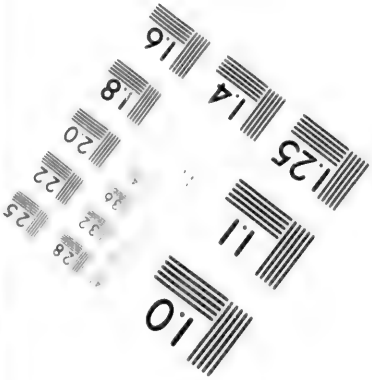
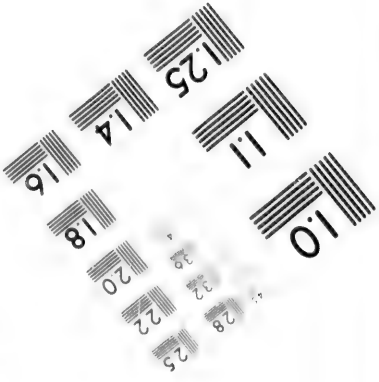


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Chambéry, où elle était appelée pour une fondation. Là lui était offert une ancienne maison de Clarisses, qu'on nommait encore le couvent de Sainte-Claire. " Quel joli site, écrivait-elle à Mme Eugénie de Gramont, je ne le quitterai pas sans regret. Cependant je compte les jours pour le départ; car, hélas! lorsque je monte sur le penchant de notre montagne, je ne puis espérer, comme la mère de Tobie, de voir arriver sur la route tout ce que j'ai de cher à Paris. "

Cependant, avant de partir, Mme Barat devait essuyer un orage tout à fait inattendu. Mme Baudemont, cherchant les moyens de soutenir sa fondation de Rome, qui penchait vers la décadence, s'était introduite chez l'archevêque, Mgr de Solle, et était parvenue à lui persuader que les religieuses venues de France usurpaient à Chambéry une place qui lui appartenait. Cette opinion s'accrédita. La mère Barat fut admirable de foi, de confiance et de générosité, dans cette occasion. Mme Baudemont vint la voir, et " fut très-bien reçue." Cette dame lui réclama une somme de mille francs, à je ne sais quel titre ; Mme Barat les lui donna pour le bien de la paix. On raconte que le meilleur moyen de s'assurer les bonnes grâces de sainte Thérèse était de parler d'elle en mal. On en pourrait dire autant de Mme Barat. Elle ne s'inquiéta pas de détromper l'opinion en prenant la défense de la société. D'autres le firent pour elle. D'illustres amis éclairèrent Mgr de Solle, et la confiance revint avec la vérité : c'était l'issue qu'attendait la foi imperturbable de Mme Barat.

Elle laissa la mère Bigeu au couvent de Sainte-Claire, en qualité de supérieure ; et, à la fin d'août, elle quitta Chambéry pour se rendre à Lyon. Il y avait longtemps qu'une fondation du Sacré-Cœur y était demandée. Le jour de la Nativité de la sainte Vierge, la supérieure générale alla entendre la messe à la cathédrale, dans la chapelle de Notre-Dame, et elle y communia avec une grande ferveur. Au sortir de l'église, elle déclara qu'il fallait immédiatement s'occuper de chercher une maison à Lyon ou dans les alentours. Un ami dévoué du Sacré-Cœur, M. de Moidière, lui trouva bientôt une demeure et un domaine, situés à Villeurbane, dans un faubourg de Lyon. Cette maison était celle de la Ferrandière. Le 23 octobre, Mme de Charbonnel vint disposer les lieux. La chapelle fut bénite par l'abbé de Lestrange, et la maison confiée au gouvernement de Mme de Portes, qui y fut envoyée dans le printemps suivant.

Heureuse de ces fondations, Mme Barat cependant eût bien voulu maintenant en suspendre le cours ; mais elle ne le pouvait plus, il fallait marcher. Dans ce même printemps de 1819, le 23 avril, dimanche du Bon Pasteur, Mgr d'Aviau lui écrivit pour lui proposer un établissement à Bordeaux. Il lui faisait connaître le désir qu'une sainte femme, Mme de Lalanne, qui était à la tête d'un orphelinat, avait de se réunir à sa Société, et il lui disait : " Rendez-vous, Madame, à son pieux empressement ; je le partage désormais. Si elle craint de mourir sans avoir consolidé son intéressante institution, combien plus,

vieux comme je suis et touchant à la caducité, n'ai-je pas lieu de craindre de mourir sans avoir procuré à mon diocèse les avantages qu'il avait à espérer de votre sainte compagnie ! "

Mme Barat connaissait déjà Mme de Lalanne. Elle s'empressa de lui envoyer cette franche réponse, toute cordiale et toute chrétienne : " J'accepte pour notre Société votre établissement. Votre œuvre plaît tant à Notre-Seigneur, à cause de l'esprit d'humilité, de pauvreté et de simplicité qui y règne, que je n'ai pu la refuser ; elle attirera ses bénédictions sur notre Société, et votre maison sera bientôt celle que nous chérirons davantage. "

Deux mois après environ, Mme de Lalanne fit profession dans l'institut du Sacré-Cœur, devant la mère Geoffroy et entre les mains de Mgr d'Aviau. Elle avait soixante-deux ans.

Trois ans plus tard, en 1822, une autre institution de Bordeaux dirigée par Mme Vincent, suivra l'exemple de Mme de Lalanne et viendra, à son tour, faire hommage au Sacré-Cœur de sa personne et de sa maison.

Cependant Mme Barat achevait à Paris de nouveaux travaux. La maison de la rue des Postes se trouvant trop petite pour contenir à la fois les novices et les pensionnaires, elle en loua une seconde qui lui était contiguë, dans la rue de l'Arbalète, et on la réserva pour le noviciat. " Là avait habité le trop fameux Santerre, raconte la mère Deshayes, et sur les murs d'une salle qui devint notre

d'étude, était écrit en divers endroits le mot *Temple*, qu'aucune peinture ne pouvait effacer." La chapelle fut bénite le 24 août par Mgr de Quélen, coadjuteur de Paris, et la mère Deshayes nommée maîtresse des novices.

En même temps l'Amérique faisait la sollicitude de Mme Barat. La colonie de Saint-Charles était menacée d'y périr d'inanition : point de secours, point de pensionnaires, point d'argent, point de crédit ! Ce poste n'était plus tenable. Mme Duchesne avait beau protester de son courage et de celui de ses filles, Mme Barat lui répondait des lettres désolées. " Je désire vivement, lui disait-elle, que vous sortiez de Saint-Charles, mais pour habiter un endroit plus favorable à votre vocation, et surtout pour fonder une maison de noviciat."

La mère générale écrivit dans le même sens à Mgr Dubourg. Elle fut entendue, et le 9 septembre 1819, la petite colonie se rapprocha de Saint-Louis. Ce ne fut pas sans peine que la communauté s'arracha au premier et douloureux berceau de son apostolat. Mme Audé fut suivie jusqu'aux bords du fleuve par ses pauvres écolières, et " là, dit Mme Duchesne, elle leur fit en pleurant les adieux de saint Paul." La nouvelle résidence destinée aux religieuses était Saint-Ferdinand, appelé d'ordinaire Fleurissant ou Florissant, aux environs de Saint-Louis. On en prit possession la veille de Noël.

Mme Barat retourna ensuite à Chambéry où l'appelaient les affaires de la Société, et s'arrêta quelque

temps à Sainte-Marie, cette maison si chère à son cœur. Elle y reposa son âme dans l'amitié et l'entretien spirituel de la mère Thérèse, avec laquelle elle célébra, le 21 novembre 1819, la fête de la Présentation et l'anniversaire de la fondation de sa Société. Elle eut la douleur d'y voir, en même temps, le travail lent, inexorable, qui devait se terminer par la mort, que la maladie faisait sur une de ses filles les plus chères et les plus dignes de son amour, j'allais dire de sa vénération : la nièce de Mme Duchesne, l'angélique Aloysia Jouve, cette sœur de saint Louis de Gonzague par son nom, son innocence et sa piété. Elle la vit souffrir et soupirer après les joies du ciel, mais elle n'eut pas la consolation de lui fermer les yeux.

Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, Aloysia demanda qu'on dît le *Salve Regina*. Arrivée à ces mots : " Et après l'exil de cette vie, montrez-nous votre fils Jésus, " la mère Thérèse regarda sa fille qui finissait : " Courage, lui dit-elle, voici que le combat s'achève, vous allez voir Jésus." La mourante jeta sur le crucifix un regard joyeux, l'approcha de ses lèvres, le baisa et mourut dans ce baiser. C'était le 21 janvier 1821, jour de la fête de sainte Agnès, vierge et martyre. Aloysia n'avait pas encore accompli ses vingt-cinq ans, l'âge de saint Louis de Gonzague : coïncidence dont elle parlait depuis longtemps avec une certitude que l'événement devait si bien justifier !

CHAPITRE V.

L'ŒUVRE DE L'ÉDUCATION.—L'ÉPREUVE DE LA GRANDEUR.

L'éducation des femmes a été de tout temps une des sollicitudes de l'Eglise catholique. Elle l'était devenue surtout depuis le XVIe siècle, lorsque, à la suite de la Réforme et de la Renaissance, l'esprit de foi se refroidit et menaça de s'éteindre au foyer domestique, qui est naturellement l'école de la jeune fille. Depuis lors un grand nombre d'ordres et de congrégations avaient ouvert à l'enfant ces asiles monastiques recommandés par Fénélon, et dont Bossuet célébrait la religion et le bonheur. Le Sacré-Cœur venait, à son heure, et le dernier de tous, travailler à la même œuvre, en lui imprimant son caractère spécial d'institut consacré à l'amour de Jésus-Christ, en mettant à son service l'expérience consommée que les Jésuites, ses premiers pères, avaient acquise dans leurs collèges. Etablir pour les filles un ordre de choses analogue, mais avec le tempérament nécessairement demandé par les facultés et les attributions particulières de la femme : tel avait été, dès l'origine, le dessein du Père de Tournély et de son successeur. Le Conseil de 1815 en avait commencé l'organisation : ce fut principalement en vue de l'achever que Mme Barat convoqua le Conseil de 1820.

Toutes les supérieures des maisons s'y rendirent; et quand on jette les yeux sur la liste de leurs noms, on admire combien toutes, à divers degrés et à différents titres, étaient propres à cet ouvrage. C'étaient Mmes de Charbonnel, de Gramont d'Aster, de Lalanne, Geoffroy et Desmarquest, pour ne citer que quelques-unes des plus connues; mais les autres ne leur étaient nullement inférieures. Le Conseil se réunit le 12 août. Il fut précédé par un *Triduum* mémorable, dans lequel le Père Varin présenta éloquemment le côté divin de l'institut dans sa mission, son histoire, son esprit, ses devoirs. Ce fut le 15 août, fête de l'Assomption, que les séances s'ouvrirent en présence de ce Père, et sous la présidence de M. l'abbé Perreau, supérieur général de la Société. M. l'abbé Frayssinous, nommé, vers ce temps-là, supérieur ecclésiastique de la maison de Paris, y vint aussi quelquefois apporter ses lumières, moins en qualité de membre du Conseil royal de l'instruction publique, qu'en qualité d'ami, de protecteur et de père. Le Père Loriquet y fut appelé d'Amiens, pour le plan des études. C'est avec le secours de ces graves esprits que l'œuvre des pensionnats reçut le complément de sa législation.

Œuvre d'intelligence, l'éducation demande des maîtresses instruites. C'est à quoi l'institut pourvoit en organisant dans son noviciat un cours d'études, que l'on devra, au besoin, prolonger au-delà. Toutefois, s'il croit devoir appliquer les novices à leur instruction, ce n'est pas sans entourer de précautions

jalouses cet arbre de la science, dont les fruits sont si divers. Œuvre de dévouement, l'éducation demande, non plus seulement des maîtresses qui sachent, mais des *mères* qui se donnent. Elles veulent que " la maîtresse générale du pensionnat, en particulier, se regarde comme tenant lieu de mère à tous les enfants qui lui sont confiées " ; qu'elle ait pour elles " un cœur de mère " ; un cœur de mère tendre qui veille sur leur corps et sur leur santé, mais, pardessus tout, un cœur de mère chrétienne qui ait perpétuellement ouvert sur leurs âmes le regard vigilant et tremblant d'une vierge.

Le Conseil de 1820 délibéra sur d'autres questions qui, même après celles-là, ont encore leur importance. Il dressa un plan d'études, fit un règlement pour les pensionnats, s'occupa de la rédaction d'un cérémonial, et ajouta à l'ensemble des constitutions le *sommaire* des règles que le Père Varin venait de rédiger dans la retraite. L'institut fit aussi le compte de ses richesses : trois cent quatre-vingt-trois personnes avaient été gratuitement reçues par le Sacré-Cœur : quelle fortune ! Les écoles gratuites étaient pour la Société un autre genre de trésor : on en multiplia le nombre. La maison de Paris n'en avait pas encore ; mais pour y suppléer on avait soin de faire venir, plusieurs fois la semaine, des familles indigentes que maîtresses et élèves se partageaient l'honneur de servir.

Cinquante-huit religieuses ou novices encombraient, en cette année 1820, les chambres et les

greniers de la petite maison de la rue de l'Arbalète. L'espace manquait aussi aux soixante pensionnaires de la rue des Postes : on en refusait de nouvelles. Dès la première séance, le Conseil général proposa la translation de l'établissement dans une autre maison. Tout en la voulant grande, Mme Barat la voulait simple ; aussi ne fût-ce qu'après d'inutiles recherches, de longues hésitations, et en se faisant une pénible violence à elle-même, qu'elle consentit à l'achat de l'hôtel Biron. Un arrêté du Conseil général décida que, laissant l'hôtel au pensionnat, la communauté irait se loger, comme elle pourrait, dans la partie naguère affectée aux gens de service, aux remises et aux écuries. " Il faut qu'en tout et partout nos enfants aient la meilleure place et la meilleure part, " disait Mme Barat.

Le noviciat entra chez lui le 4 octobre, fête de saint François d'Assise. Le 6, premier vendredi de ce mois, le Père Druilhet y dit la messe, la première messe qui fut dite à l'hôtel Biron ! Elle fut célébrée dans le salon de la Rotonde, qui, pendant deux ans encore, dut tenir lieu de chapelle, comme si Notre-Seigneur avait voulu sanctifier, en y faisant sa demeure, un lieu où avait trôné, dans son insolente splendeur, le libertinage impie du XVIIIe siècle.

La translation du pensionnat eut lieu le 10 octobre, fête de saint François de Borgia. Le Père Varin dit alors aux élèves : " Vous entrez dans un palais, mais un palais offert à Jésus-Christ, le Roi des rois. N'est-il pas juste que nous donnions un palais à Celui qui

daigna naître pour nous dans une étable. Le 13, furent nommées assistantes Mmes de Charbonnel, Bigeu, et Grosier. Mmes Desmarquest, Chobelet, Geoffroy, Deshayes, Prevost, Eugénie de Gramont, furent élues conseillères, et la mère Ducis secrétaire générale. Le Conseil de 1820 avait duré deux mois. Il se dispersa, laissant Mme Barat à l'hôtel Biron.

Il était rare que la tenue d'un Conseil général ne fût pas le signal d'un nouvel épanouissement pour la Société. De nombreuses fondations furent la suite de celui de 1820.

En Amérique, la colonie de Florissant, sans être encore très florissante, commençait cependant à recruter quelques novices, dont plusieurs étaient des femmes de grande espérance. Encouragée par ces progrès, Mme Barat permit enfin la fondation d'une nouvelle maison. Une dame charitable offrait de céder à la Société un vaste domaine appelé le Grand-Côteau, aux Opelousas, à deux cents lieues environ au-dessous de Saint-Louis. C'était un poste important dont l'occupation se rattachait, pour Mme Duchesne, à tout un plan de conquêtes. " Cet établissement, observait la stratégie de l'ardente missionnaire, reliera Saint-Charles à la Nouvelle-Orléans : nous tiendrons ainsi toute la Louisiane en longueur." L'offre fut acceptée, et Mme Audé, nommée supérieure, partit avec une sœur pour en prendre possession.

En France, Mme Barat recevait de toutes parts des

demandes pareilles ; elle les attribuait à un accroissement de dévotion pour le Cœur de Jésus. " Au sein de nos révolutions, écrivait-elle, Dieu protège la France, rien n'est plus évident... Soyons fidèles et prions. Un temps consolant se prépare par la dévotion au Sacré-Cœur. "

Un ancien ami de la Société, devenu évêque du Mans, Mgr de la Myre, offrait à Mme Barat les restes d'une abbaye bénédictine. La mère de Gramont d'Aster fut appelée de Quimper pour être supérieure de cet établissement. On en prit possession le 21 novembre 1821, en la fête de la Présentation de la sainte Vierge. La fondation d'Autun suivit bientôt. La mère Victoire Paranque y fut envoyée comme supérieure. Deux élèves d'espérance, Elisa de Mac-Mahon et Aglaé Varin, nièce du fondateur, toutes deux appelées à entrer dans la Société, commencèrent le pensionnat. On ouvrit aussi une école des pauvres. Mme Barat ne tarda pas à visiter cette dernière fondation.

A peine fut-elle de retour à Paris, que Dieu lui accorda la plus désirable comme la plus inattendue des consolations. Depuis sa séparation d'avec la Société, la maison de Gand avait passé par de pénibles épreuves. Le gouvernement persécuteur des Pays-Bas avait dissous son pensionnat, dispersé sa communauté. Dans cette extrémité, une des principales mères, Mme de Linminghe, se ressouvint du Sacré-Cœur. A la fin de l'année 1822, elle arriva à l'hôtel Biron, où, après une grande retraite de trente

jours, elle fut réintégrée dans la Société par Mme Barat. Sa supérieure, Mme de Penaranda, et Mme Henriette Coppens, vinrent se jeter, elles aussi, aux pieds de la supérieure générale : " Ah ! que ne reviennent-elles toutes ! " s'écria celle-ci en les embrassant.

Mme de Penaranda devint bientôt supérieure de la maison de Beauvais. C'est ainsi que les saints se repentent quand ils ont failli, et qu'ils se vengent quand ils ont été offensés. Trois autres fondations importantes suivirent l'établissement d'Autun : celles de Besançon, de Turin et de Metz.

Au mois de juin 1822, Mme Barat eut la douleur de perdre son excellente et vertueuse mère, mais sans avoir la consolation d'assister à ses derniers moments. Ce fut un bien grand sacrifice pour un cœur aussi sensible que le sien ; mais la règle du Sacré-Cœur le voulait ainsi, et la mère Barat, pour avoir le droit de l'imposer aux autres, ne pouvait pas lui être infidèle. Elle pria du moins et fit beaucoup prier pour l'âme de celle qu'elle avait tant aimée. Cultiver ainsi la mémoire de ceux qui ne sont plus, — ces pauvres absents qu'on oublie si vite, — c'est prouver de la meilleure manière qu'on les a véritablement aimés et qu'on les aime encore. L'année précédente, Mme Barat avait perdu M. Montaigne et M. Bicheron, deux amis, deux saints. " Quelle vie que celle que nous menons, écrivait-elle à la mère Prevost ; quand on a passé la moitié de sa carrière, on n'a plus que des pleurs à donner à ses amis ; on voit tout disparaître à ses côtés. "—" Ah ! ne soyons

qu'à Dieu, disait-elle à une autre. Notre lampe jusqu'ici ne jetait qu'une faible lueur, mêlée d'ombre, parce que nous n'y versions qu'une huile altérée par un mélange impur. Qu'au moment de s'éteindre, elle jette une clarté plus vive et qu'elle échauffe davantage. "

Au milieu de février, Mme Barat partit pour Grenoble. Son cœur était brisé : elle allait renouveler Sainte-Marie, remédier au désordre de ses affaires temporelles, à celui plus grave encore de son gouvernement, déplacer la mère Thérèse et se condamner peut-être à contrister le cœur pour lequel elle se sentait le plus d'admiration et de tendresse.

La mère Thérèse était du ciel bien plus que de la terre. Emportée par son zèle, elle avait fait, pour embellir Sainte-Marie, des dépenses exorbitantes ; mais sans qu'elle s'en doûtât, les dettes s'amoncelaient, et un effroyable gouffre se creusait sous ses pas. Mme Barat s'en aperçut, et poussa aussitôt un long cri de détresse. Mais elle fut encore plus affectée de l'état du spirituel. Depuis la mort de son Aloysia, la mère Thérèse se consumait en impatientes ardeurs pour le ciel, mais sans regarder assez du côté de la terre. De là l'affaiblissement de la discipline et les graves désordres qui faillirent ruiner cette maison, naguère si florissante. Mais en vain Mme Barat adressait-elle à sa chère Thérèse de maternelles et parfois de sévères leçons : elle n'était pas comprise. Elle en fut tellement " renversée, " selon son énergique expression, qu'elle tomba dan-

gereusement malade. Elle crut elle-même que son heure était venue ; et tout fait croire qu'en effet elle eût quitté la terre, sans un de ces dévouements rédempteurs et mystérieux qui apparaissent quelquefois dans l'histoire des saints.

Une de ses nièces, Dosithée Dusaussoy, âgée de quatorze ans, était pensionnaire à la maison d'Amiens. C'était une enfant d'une intelligence rare, d'un caractère généreux, d'un cœur ardent, et en tout si bien douée, que le Père Barat, heureux de retrouver en elle " sa petite sœur " d'autrefois, rêvait déjà de la conduire par les mêmes sentiers. Dieu la voulait à lui, mais d'une autre manière.

La nouvelle de la maladie de sa tante avait jeté Dosithée dans une grande agitation. Entendant autour d'elle redouter et déplorer la perte dont la Société se croyait menacée, la brave enfant dit un jour à ses compagnes et à ses maîtresses : " Et moi, en quoi suis-je utile à la gloire de Dieu. Je vais lui demander de mourir à la place de ma tante, et je le prierai avec tant de ferveur qu'il m'exaucera, j'espère. " A quelque temps de là, — le dimanche du Bon Pasteur, — la fièvre la prit ; et quatre jours plus tard, après avoir reçu l'extrême-onction et la sainte communion, l'héroïque enfant quittait la terre pour s'envoler au ciel ! Immédiatement Mme Barat fut guérie. A la fin du mois de mai, elle était de retour à l'hôtel Biron.

L'aspect de cette maison présentait un contraste

où se révélait bien l'esprit de l'institut. Si, du côté du noviciat, tout était humble et pauvre, de l'autre côté, au contraire, du côté du pensionnat, tout était grand, splendide, princier. Le Sacré-Cœur ne pouvait montrer plus éloquemment qu'il ne voulait pour lui-même que l'abjection et le service, mais qu'il traitait ses enfants avec un respect royal. Ce respect, si largement distribué aux élèves, n'était pas présenté avec moins de grâce et de générosité à leurs parents. De là la réputation si rapidement et si solidement acquise de l'hôtel Biron ; de là ces illustres amis et ces puissants protecteurs que cette maison sut conquérir et qu'elle sut encore mieux garder, et qui projetèrent sur elle l'éclat de leur naissance et de leurs talents.

Parmi ces illustrations, qui toutes s'honoraient de l'amitié de Mme Barat, je mentionnerai les noms de Mgr de Frayssinous, académicien, comte, pair de France, théologien et grand orateur ; de M. l'abbé Desjardins, type de la vie sacerdotale et apostolique ; de la vénérable et pieuse duchesse de Bourbon, mère de cet infortuné duc d'Enghien, fusillé, à la fleur de l'âge et des espérances, dans le fossé de Vincennes ; de Louis XVIII, et de Monsieur, frère du roi ; de Mmes les duchesses de Berry et d'Angoulême ; de Mgr le duc de Bordeaux, — aujourd'hui comte de Chambord, — et de Mademoiselle sa sœur.

Cette amitié de haut lieu fut le moyen dont la Providence se servit pour attirer à Paris et grouper sous la main de la supérieure un grand nombre

d'enfants de la classe élevée. Elle ne l'avait pas cherché ; mais elle fut heureuse d'en jouir, et d'en rapporter le mérite et la gloire à Dieu, qui tient dans ses mains les cœurs des grands comme ceux des petits, et qui les incline du côté qu'il lui plaît.

Mme Barat comprenait l'éducation, non comme une œuvre mondaine destinée à mettre en relief l'orgueil de la vie, mais comme une œuvre surnaturelle de sainteté ; et voici, en conséquence, les instructions qu'elle adressait aux maîtresses générales et aux maîtresses de classe, soit à celles de Paris, soit à celles du dehors.

Elle leur disait, premièrement de se faire fontaine pour devenir ruisseau, et de se remplir tellement de la vie de Jésus-Christ qu'elles n'eussent plus, pour ainsi dire, qu'à donner de leur plénitude à leurs pensionnaires. La seconde règle qu'elle leur proposait, après le devoir d'aimer Dieu, c'était d'aimer leurs élèves et de s'en faire aimer. Elle en puisait le motif dans la dignité surnaturelle et la fin immortelle de leurs âmes. " Prenez d'abord une bonne opinion de vos enfants, leur disait-elle, et ne les traitez pas avec sévérité : il faut vous faire aimer. "

Voici quels devaient être les principaux caractères de cet amour pour les enfants. Il n'y faut rien d'austère. " C'est un inconvénient terrible pour une maîtresse d'avoir avec ses élèves un ton grondeur et trop sévère. Elle les détache de la maison. L'ennui gagne insensiblement tout le pensionnat, et le dé-

goût de la piété en est la conséquence." Il n'y faut rien de mou non plus. " Que les maîtresses soient bonnes avec les enfants ; mais elles ne doivent pas souffrir leurs flatteries, ni les attirer à elles. Plus on les aime véritablement, et moins on les flatte ; moins on leur fait de caresses, plus on leur doit de soins." Surtout il n'y faut rien que de Dieu et pour Dieu. " Faites donc, leur disait-elle, abnégation de toute attache, même pour les enfants qui vous sont confiés, n'ayant d'autre vue que l'amour de Dieu et le désir d'attirer à Lui ces jeunes cœurs."

Formée par ces leçons, la maison de Paris offrait un aimable spectacle. Le premier effet de la vertu des religieuses et de leur union à Dieu était le respect des enfants. Elles ne s'offraient à leurs élèves qu'environnées d'une sorte de prestige sacré. " Dans toutes nos maîtresses, même dans les plus jeunes, rapporte une ancienne pensionnaire, nous honorions les épouses du Cœur de Jésus. En voyant leur sainteté, nous en devinions la source, et nous nous disions entre nous : Combien Dieu doit les aimer et se communiquer à elles dans la prière ! "

Quant à Mme Barat, " c'était vraiment une mère au milieu de ses filles, nous rapporte le même témoignage. Dès que nous l'apercevions dans une avenue du jardin, nous courions à elle, nous l'entourions en cercle, nous sentions que son regard lisait tout dans le nôtre, et nos cœurs se livraient à elle."

Il n'y avait pas de détail, si minime fût-il, que n'embrassât sa sollicitude maternelle. Nourriture,

vêtement, logement, santé, tenue, rien ne lui semblait petit de ce qui, de loin ou de près, intéressait ses chères enfants. " Quelle que soit votre gêne, n'économisez pas sur la nourriture, écrivait-elle à une supérieure ; il faut que vos enfants soient bien soignées, leur âge le demande, les parents l'exigent, et ils y ont droit. "

Elle attachait aux études une grande importance. Elle voulait qu'on aimât la saine littérature, et elle en donnait cette belle raison qu'elle élève les âmes, les fait vivre dans un monde épuré et supérieur, les déprend de la matière, et les fait aspirer à Dieu. Elle exigeait surtout que l'instruction religieuse fût l'objet d'une diligence toute particulière. Non contente des éléments de la doctrine chrétienne, elle avait désiré que les grandes pensionnaires eussent à la base de leur foi de solides notions de saine philosophie, afin de se rendre compte à elles-mêmes de leur religion, et, au besoin, d'en rendre compte aux autres.

Une fois au pensionnat, toutes les élèves devenaient égales à ses yeux, sans distinction de rang et de parti ; mais parmi ces jeunes filles, qu'elle aimait au même titre, il en est envers qui elle exerçait une libéralité dont ses lettres nous révèlent la délicatesse. C'étaient celles que leur position ou les coups du sort avaient faites moins heureuses.

Les plus petites enfants étaient spécialement l'objet de la prédilection tout évangélique de la mère Barat. Elle ne se défendait pas de cette inclination, que

Notre-Seigneur avait partagée, et qui devait croître avec les années.

La seule chose qui trouvait Mme Barat impitoyable, c'était le vice, et ce qui lui ressemblait même de loin. Ecrivant un jour à une supérieure dont les yeux, ordinairement attachés au ciel, ne se tournaient pas assez du côté de la terre : " Redoublez de surveillance, les enfants du Midi en ont surtout besoin... Vous ne vous en doutez pas assez. Dieu vous le reprocherait. Ah ! que votre pensionnat me donne de sollicitude ! " — " Telle enfant me pèse, écrivait-elle à Mme de Gramont ; séparez-la des autres avant qu'on la renvoie ; et s'il faut encore en renvoyer quelque autre pour purger le pensionnat, n'hésitez pas. "

Mais le grand remède du mal, — et là était aussi le terme suprême du bien, — consistait à lancer les âmes dans la piété. " L'esprit du siècle perce partout, s'écriait la sainte mère ; il domine à un point qui serait effrayant, si le Cœur de Jésus ne pouvait nous refondre. "

La préparation des enfants aux sacrements était la plus grave de ses occupations. Quelle importance souveraine elle attachait à la première communion ! A l'approche du grand jour, son zèle pour ses jeunes communiantes devenait une sorte de religion. En 1827, la veille de cette fête, les petites filles déjà confessées et absoutes, étant venues lui demander de leur pardonner, la conjurent ensuite de les embrasser. " Ah ! pour cela, non ! leur dit-elle en joi-

gnant les mains ; pures comme vous êtes, c'est à Notre-Seigneur seul qu'il appartient maintenant de vous approcher de si près. Je n'ai pas le droit de toucher aux vases de l'autel, je les profanerais. "

Voilà l'éducation telle que la pratiquent les saints : c'est Dieu donné aux âmes par les mains de l'amour.

CHAPITRE VI.

L'APPROBATION DE ROME. — LE NOVICIAT. — MENACES EN FRANCE.

Cependant le Sacré-Cœur, qui, depuis plus de vingt ans, marchait à pas de géant dans sa carrière, n'avait pas encore reçu l'approbation de Rome. Mais ces vingt ans de combats et d'épreuves, qui furent vingt années de triomphe et de gloire, allaient enfin lui obtenir cette faveur, cette sanction si désirable et tant désirée. Et c'est avec raison qu'il soupirait après cette approbation, car de grands avantages en sont la conséquence. Non seulement elle confère aux constitutions qui en sont honorées une autorité plus forte, un caractère plus sacré, mais elle leur garantit l'inviolabilité, en les mettant à l'abri de toute main téméraire qui voudrait toucher à l'arche sainte. Elle leur garantit encore l'unité : ces règles ainsi protégées seront les mêmes partout ; et partout où il lui sera permis de s'établir, l'Ordre n'aura pas à craindre qu'une autorité locale prévale contre sa loi. C'est ainsi que l'Eglise, en approuvant une congrégation, la fait entrer en participation de ses propres attributs, qui sont d'être une société une, immuable, indépendante et universelle.

Le 5 janvier 1824, l'affaire était déjà en préparation. Elle avait pour négociateurs les cardinaux

Gonsalvi et Pacca, M. l'abbé Perreau, le Père Rozaven, le vénérable et célèbre M. Vuarin, curé de Genève, l'abbé de Rohan, M. le comte Mercy d'Argenteau, nouvellement fait prêtre à Rome, et Mme Bigeu, supérieure de la maison de Turin.

Le 2 septembre 1825, la Société obtint un *bref d'éloge*. Bien qu'il ne remplît pas entièrement son attente, Mme Barat le reçut avec reconnaissance. " Nous voilà dans le vrai chemin," dit-elle en le recevant. Mais elle ne s'arrêta pas dans ce chemin ; elle pressa l'affaire plus vigoureusement que jamais. Elle adressa au souverain Pontife Léon XII un mémoire qui entraîna tout. Il est écrit dans ce style à la fois plein de chaleur et de modération, d'élévation et de bon sens, dont elle possédait le secret.

Le dénouement arriva, et toutes les circonstances se réunirent pour y marquer l'intervention divine. Ce fut le vendredi, fête du Sacré-Cœur, que la commission présenta ses travaux au souverain Pontife, qui leur fit l'accueil le plus favorable. Ce fut le 22 juillet, fête de sainte Madeleine, que la supérieure générale en reçut la nouvelle " comme son bouquet de fête," ainsi qu'elle disait elle-même. Enfin, en ce même jour, Mgr d'Argenteau, — il venait d'être nommé archevêque de Tyr, — entra chez Mme Bigeu, qu'il salua par cette parole : " *Gaudeamus !* réjouissons-nous ! Le pape a donné ordre de préparer le bref ! " A quoi la mère Bigeu ajoutait, en l'annonçant à Mme Barat : " Ma mère, le Sacré-Cœur a triomphé de tous les obstacles ; et maintenant nous

portons le caractère de Rome, qui est le sceau de vie. "

Le quatrième Conseil général du Sacré-Cœur, qui venait si à propos après un événement de cette importance, s'ouvrit à Paris le 29 septembre 1826, fête de saint Michel, un des grands patrons de la Société. La promulgation des statuts définitifs fut le premier objet qui remplit les séances. Le décret de la congrégation des évêques et réguliers modifiait légèrement le gouvernement. Mme Barat notifia d'abord ces changements.

Le premier consistait à supprimer la charge de supérieur général ecclésiastique, et à la remplacer par la nomination d'un cardinal protecteur désigné par le pape. Le titre en fut donné au cardinal Pedicini, personnellement dévoué au Sacré-Cœur. En second lieu, l'absence de clôture complète constituant un empêchement aux vœux solennels, il y était suppléé par un vœu de persévérance ou de stabilité dans l'institut, ayant le même effet, et dont nul ne pouvait relever que le pape.

Les lois constitutives de la Société étant ainsi arrêtées, le Conseil général mit son application à rendre la clôture religieuse plus stricte, selon le vœu du Saint-Siège, et autant que le permettait la fin de la Société. Le même esprit de sacrifice porta le Conseil à rendre plus sévères les règles relatives à la simplicité et à la pauvreté. Le costume reçut aussi une forme plus simple. C'est ainsi que le Sacré-Cœur s'enfonçait de plus en plus dans les vertus

modestes, à mesure qu'il jetait plus d'éclat au dehors, comme un arbre qui plonge ses racines dans le sol d'autant plus profondément, qu'il étend plus loin ses branches et se charge de plus beaux fruits.

Cependant le Conseil se prolongeait, dans l'attente du bref pontifical. Reprenant donc ses travaux, il pourvut à une autre œuvre : celle des fondations.

Les villes de Lyon, de Lille et de Saint-Louis du Missouri ouvraient alors leurs portes au Sacré-Cœur.

Enfin le bref arriva. Le Conseil le reçut avec un indicible élan de reconnaissance. C'était, comme disait M. l'abbé Perreau à Mme Barat, " le divin Epoux qui s'exprimait par la bouche de saint Pierre." La supérieure ordonna des prières d'actions de grâces, et voulut que le nom du souverain Pontife fût entouré de toutes sortes de bénédictions.

Une ordonnance royale du 22 avril 1827 reconnut et sanctionna l'existence légale de la Société.

Les 6 et 7 avril, les élections des assistantes, conseillères, économe, secrétaire générale, ayant été faites, le quatrième Conseil général déclara ses séances closes. Il avait consolidé l'édifice du Sacré-Cœur en lui donnant pour appui la pierre fondamentale de l'Eglise elle-même. Il en avait ensuite renfermé l'enceinte dans une clôture salutaire, affermi les bases par des vertus profondes, et élevé l'ouvrage entier d'un étage de plus.

Or, pendant qu'à Paris le Conseil général mettait le couronnement à l'œuvre du Sacré-Cœur, il y avait en province un vénérable prêtre qui avait salué de

loin toutes ces choses, et qui semblait n'attendre que leur accomplissement pour fermer les yeux : c'était M. l'abbé de Lamarche, cet ami aussi dévoué qu'éclairé du Sacré-Cœur. Il quitta ce monde, où il avait vécu soixante-quatorze ans, le 22 mai 1827.

A quelque temps de là, le 19 novembre, la mère Bigeu, celle qui, après Mme Barat, avait le plus travaillé à procurer l'approbation de la Société, rendait, elle aussi, sa belle âme à Dieu, " dans la paix et la fidélité qu'elle lui avait gardées jusqu'au dernier soupir. "

A la suite de cette mort, Mme Barat fut dix jours sans reparaître au milieu de ses filles. " J'ai cherché la solitude, leur dit-elle ensuite ; j'avais besoin d'épancher mon cœur devant Celui qui m'a infligé cette peine, et de lui demander la force de la supporter. Sans doute, j'ai perdu une amie, un conseil ; mais ce qui me touche plus que ma propre douleur, c'est l'intérêt de notre œuvre, qui fait dans cette mort une perte irréparable. "

Nous allons maintenant entrer au noviciat de l'hôtel Biron, nommer, en passant, quelques-unes des novices les plus distinguées, et voir Mme Barat travaillant à la direction " de cette pépinière de la Société. "

L'ensemble du noviciat avait dès lors l'aspect qu'il a toujours gardé : celui d'une grande famille, composée de sœurs de toute nature et de toute contrée. Quelle que fût leur origine, toutes ne faisaient plus

qu'un dans le Sacré-Cœur : mais que de voies différentes les y avaient amenées ! et quelle riche variété dans ces vocations !

Il y en avait d'abord qui, avant leur entrée, avaient déjà fait un premier apprentissage de la vie religieuse. Telles étaient Louise Dorival et Thérèse de Wall, qui avaient été Carmélites avant d'être religieuses du Sacré-Cœur. D'autres, au contraire, avaient été arrachées toutes vives au siècle et transportées au noviciat par un coup soudain de la grâce.

Que de sacrifices coûtaient souvent ces vocations ! que de blessures saignantes Mme Barat avait à cicatriser ! Un jour, un père de famille amenait au noviciat une enfant de petite taille, à peine âgée de seize ans, nommée Béatrix Schneider. " Madame, dit le père à la supérieure, c'est le second sacrifice que je fais aujourd'hui à Notre-Seigneur ; je viens de conduire mon fils Bruno au noviciat des Jésuites, et je vous amène Béatrix ma fille. " Béatrix devint plus tard supérieure de la maison de Gratz, tandis que son frère allait porter au Canada sa parole d'apôtre. Quelquefois des mères brisées, mais généreuses venaient consacrer elles-mêmes leurs enfants à Jésus Christ. Le cœur de Mme Barat excellait à consoler ces deuils : " Les pauvres mères, disait-elle, je les comprends si bien ! " Elle n'excellait pas moins à panser la blessure des jeunes filles qu'elle recevait, s'efforçant de remplacer, par son affection, ce qu'elles avaient perdu.

Chez d'autres, la vocation avait mûri au soleil du

monde et de l'expérience. Telles étaient Mmes Murphy, Armande de Causans, et Nathalie Rostopchin, née à Saint-Pétersbourg, d'une famille dont le nom est attaché aux plus dramatiques souvenirs de son pays et de la France.

A cette première génération de novices, une seconde avait succédé, avec cette variété de mérites et de grâces dont Dieu aime à parer le jardin de son Eglise. " Qui peut, dit l'Ecriture, comprendre les mille endroits par où le Seigneur fait son entrée dans les âmes ? " [1] De jeunes filles s'arrachaient des bras de leurs pères, dont elles semblaient être la dernière espérance, pour s'attacher à Celui qui a dit que " quiconque aime les siens plus que Lui n'est pas digne de Lui. "

Telles furent, à cette époque, Mmes Joséphine de Coriolis, Louise de Varax et Aimée de Guillain d'Avenas.

Parmi ces élues de la grâce, il en était que Dieu avait attirées à Lui par cette longue chaîne d'espérances trompées dont parle Bossuet, et que traînent quelquefois même de jeunes existences. Il en était d'autres que la lumière céleste conduisait au port avant qu'elles eussent connu la tempête. Ainsi vit-on passer, laissant un souvenir parfumé d'innocence, Joséphine Zaniter, jeune fille du Mans, qui a renouvelé, dans le noviciat, la vie et la mort de Berchmans, comme avant elle, Aloysia Jouve avait été la fidèle copie de saint Louis de Gonzague.

[1] Eccli, 1, 7.

" Il n'y a rien, écrit Bossuet, de plus inconnu aux hommes que les conduites particulières de Dieu sur les âmes ; c'est un secret qu'il s'est réservé. Il n'appartient pas à de faibles mortels de les vouloir pénétrer : il suffit qu'on les adore. " Rien n'est plus adorable surtout que sa conduite sur les âmes qu'il daigne appeler de l'égarement de l'hérésie à la vie des parfaits. Ainsi avait-il agi envers une jeune Bernoise, Julie-Mathilde d'Erlach, et la princesse Galitzin, que Mme Barat annonçait ainsi à Mme Duchesne : " Nos dames vous parleront d'une princesse russe qui vient de prendre l'habit ; elle a une vraie vocation. Il nous en faudrait beaucoup de cette trempe, et elles sont rares. "

Ainsi croissait le noviciat du Sacré-Cœur à Paris, sous les yeux et l'action de Mme Barat. Une paix, un ordre parfait, un parfum de piété, un air de sérénité, qui tenait principalement à l'union des sœurs entre elles et avec Jésus-Christ, saisissait l'âme dès que l'on pénétrait dans ce cénacle.

Il n'y avait rien de plus gai que les récréations de Mme Barat : elle y mettait tout le monde dans une aimable joie. Elle avouait ne pas aimer les religieuses guindées, ou que la crainte de mal dire tenait renfermées, moroses, taciturnes. " La première règle de la maison est de n'ennuyer personne," avait-elle coutume de répéter.

Quand elle avait ainsi mis tous les cœurs à l'aise, Mme Barat leur adressait les plus hautes instructions. L'Evangile, les épîtres de saint Paul et de saint Jean

lui fournissaient le texte à des leçons solides, nourries de doctrine, ornées de comparaisons qui en rendaient la vérité sensible autant qu'aimable.

Cependant un directeur ordinaire manquait encore à ce noviciat. La supérieure le sentait ; elle sentait aussi combien la race en est rare, et le don inestimable. Un jour, se plaignant à Mgr de Frayssinous de n'avoir personne pour la conduite suivie de son noviciat, l'évêque lui proposa son secrétaire ; et comme elle se récriait sur sa grande jeunesse : " C'est vrai, lui répondit-il, il est bien jeune encore, mais tout rempli de l'esprit de Dieu. " M. Trébuquet justifia ce choix : c'était un sage et un saint.

Mais il est vrai de dire que le grand directeur de cette maison de Paris, c'était l'Esprit-Saint. Le 2 juin de l'année 1837, veille de la Pentecôte, Mme Barat dit à ses filles des choses si fortes sur l'abandon de l'âme à cet Esprit de Dieu, qu'elle dût s'arrêter à plusieurs reprises sous le coup de son émotion. " Une âme qui s'est donnée, disait-elle, ne marche plus, elle s'élance, elle vole ; la croix ne lui pèse plus, la croix n'est plus la croix ; c'est le bâton du voyage ; l'épine n'est plus l'épine, c'est la couronne qu'à l'exemple de sainte Catherine de Sienne elle a reçue de son Seigneur ; et volontiers l'enfoncerait-elle plus avant dans sa tête, afin de délecter son amour de la jouissance de ses douleurs. "

A cette époque de notre histoire, le libéralisme avait déjà déchaîné la révolution sur la France.

En 1825, Léon XII les avait dénoncés solidairement dans une encyclique fameuse, dirigée contre les sociétés secrètes, qui avait fait pousser à l'impiété les blasphèmes de l'énergumène sous le coup de l'exorcisme. Mais comme il arrive toujours, peuples et rois fermèrent l'oreille à cette courageuse parole. Ce n'était ni l'honnête mais faible gouvernement de la restauration, ni même l'épiscopat de l'Eglise gallicane, rattachés au saint-Siège par des liens encore trop lâches, qui pouvaient opposer à cette double menace politique et religieuse une digue résistante. Le débordement fut complet.

Comme toujours, les Jésuites eurent le privilège d'essuyer les premiers coups de feu : c'est leur honneur d'avant-garde.

En 1827, l'orage grossit encore ; et voici en quels termes Mme Barat faisait part de ses sollicitudes à la mère Giraud : " C'est avec raison que vous partagez mes ennuis et mes inquiétudes. Nous marchons sur une terre mouvante que borde le précipice. Nous ne pouvons l'éviter sans miracle, et ce miracle on ne le mérite pas. " Cette crainte était fondée : le nom du Sacré-Cœur n'était pas moins odieux à la révolution que celui des Jésuites. Une inepte impiété, traitant d'idolâtrie le culte de Notre-Seigneur aimé et glorifié sous cet éloquent symbole, le livrait au ridicule avec des noms burlesques. La proscription de la Société de Jésus paraissait donc devoir entraîner, comme conséquence inévitable, celle du Sacré-Cœur. Dans cette appréhension, qui était géné-

rale, Mme Barat sentit qu'il n'y avait plus d'espérance que du côté de Dieu. Pour échapper à ce déluge, elle se réfugia dans le Cœur de son Bien-Aimé.

Mais à cette heure critique où allait recommencer le drame de la Passion de Notre-Seigneur, c'était peu de se placer près de son Cœur pour s'y rassurer ; Mme Barat demandait à ses filles de s'attacher à sa Croix pour la partager. " Vous devez être à la fois des *anges* et des *victimes*, leur disait-elle ; le Cœur de Jésus ne vous a placées au sein de cette iniquité que pour servir au peuple de rempart et de sauvegarde contre sa colère. "

Deux victoires décisives, remportées coup sur coup par les libéraux, brisèrent la dernière barrière que leur imposait la main de plus en plus faible d'un gouvernement battu en brèche de tous côtés. Les ordonnances du 16 juin 1828, enlevant à l'Eglise la liberté d'enseignement, créaient le monopole universitaire et chassaient les Jésuites de tous leurs séminaires et de tous leurs collèges de France. C'est ainsi que le libéralisme entendait la liberté.

Pendant ce temps-là Mme Barat, retirée dans sa cellule, faisait un suprême appel au Cœur de son Epoux pour le salut de son pays, et neuf de ses plus ferventes novices, sans s'effrayer des menaces du temps, s'engageaient à Notre-Seigneur en face de ses ennemis, comme autrefois les saintes femmes se portaient au-devant de Lui sur le chemin du Calvaire !

Au mois de juillet Mme Barat alla visiter Beauvais

et Amiens. Elle fut témoin, dans cette dernière ville, de scènes déchirantes. Elle vit les huit cents étudiants de ce collège de Saint-Acheul, dont le nom remplissait alors la France entière, embrasser pour la dernière fois leurs maîtres dévoués, et s'arracher en pleurant des bras les uns des autres.

Au sein de ces violences, Mme Barat s'habituait à regarder les fondations en pays étrangers comme de futurs asiles contre les persécutions de la mère patrie. Rome se présenta comme le premier de ces refuges. Mgr Lambruschini, nonce du saint-Siège en France, se faisant l'écho de Léon XII, qui lui avait exprimé le désir d'avoir un pensionnat de filles pour l'éducation de la noblesse romaine, offrit à Mme Barat le couvent et l'église de la Trinité-du-Mont, qui s'élèvent sur le sommet du Pincio, et dominent la cité entière. Cette offre fut acceptée de grand cœur, et Mme de Causans, accompagnée de Mmes Euphrosyne Faux et Adèle Cahier, de la même maison de Turin, partit bientôt pour Rome pour préparer ce nouvel établissement.

La fondation était faite. Toutefois, pour répondre aux intentions du Saint Père et ouvrir un pensionnat, trois personnes ne pouvaient suffire. La mère de Charbonnel partit donc de Paris pour aller les rejoindre, et, passant par Turin, elle amena avec elle douze religieuses ou novices de l'une et l'autre maison. De ce nombre était Mme Elizabeth Galitzin, qui devait faire profession à Rome, entre les mains du Père Rozaven.

La mission d'Amérique avançait lentement, mais courageusement. Pressentant qu'elle allait peut-être avoir de nouvelles et tristes raisons de chercher des asiles pour ses religieuses de France, Mme Barat consentit au rétablissement de Saint-Charles, ce berceau que ses filles de la Louisiane n'avaient quitté que les larmes aux yeux, et avec l'espoir d'y rentrer un jour. Mme Lucile Mathevon en fut nommée supérieure.

En France, le Sacré-Cœur avançait toujours, même sous le feu de l'ennemi, avec cette confiance intrépide qui fait partie de sa grâce et de sa destinée. La ville de Perpignan lui offrit une maison et des jardins qu'il s'empressa d'accepter. " Ce sera notre passe-port pour l'Espagne, un peu plus tard," disait Mme Barat. Au mois de mars 1829, Mme Kérulway, bretonne de tête et de cœur, alla prendre la direction de ce nouvel établissement.

A quelque temps de là, la ville d'Avignon reçut aussi une colonie, dans l'hôtel du marquis de Vidaud d'abord, puis dans l'ancien couvent des Carmes ; mais cette colonie devait bientôt se disperser au souffle de la révolution.

Pendant ce temps-là, le Sacré-Cœur envoyait vers le ciel, de tous les points de la France, les plus pures hosties de propitiation : A Grenoble, Mme Christine de Crouzas, à la Ferrandière, Mme Bardot, à Amiens, la mère Henriette Girard, à Metz, Mme Julie Lardeur, à Bordeaux, Mme Augustine Vincent, à Paris, Mme Victoire Févez, à Lyon, Mme Justine Salzac, au

noviciat de Paris, Miss Anna Dolling, jeune convertie, pieuse comme un ange, à Lille enfin, Mm Antoinette de Penaranda, qui, dans un admirable testament spirituel, trouvé après sa mort, avait offert à Dieu " son corps, pour l'user et le consumer à son service ; son âme, pour l'unir à sa volonté sainte ; sa mort, pour qu'elle vînt de l'excès des travaux entrepris pour sa gloire ; sa résurrection enfin et sa béatitude, pour qu'elle fût employée à le bénir et le chérir dans l'éternité. "

Le spectacle journalier de ces admirables morts, joint à ce dégoût de vivre qu'inspirent les époques troublées, éveillait au Sacré-Cœur une telle soif de mourir, que Mme Barat s'en inquiétait : " Je n'aime pas ce désir, disait-elle à une de ses filles ; je voudrais plus de générosité dans une épouse du Sacré-Cœur. Vivre pour souffrir et pour gagner des cœurs à Jésus-Christ est plus généreux que le désir de mourir pour jouir. "

La mère générale appelait la souffrance, elle lui fut donnée. Du haut d'une table où elle était montée pour ouvrir une fenêtre, elle tomba fortement par terre ; elle eut le côté meurtri et le pied foulé. L'accident était grave : des rechutes l'aggravèrent encore, on craignait d'être obligé de couper le pied malade ; l'inaction la plus complète fut prescrite à cette vive et active nature. Mme Barat se contenta de dire : " *Fiat !* Que la volonté de Dieu soit faite ! "

C'est dans cet état de victime qu'elle allait traverser la révolution de 1830.

CHAPITRE VII.

RÉVOLUTION ET FLÉAUX.

Les révolutions sont la grande école des saints. Elles éclairent, elles épurent, elles détachent de la terre et rattachent au ciel. Aussi est-ce d'ordinaire aux époques les plus troublées qu'éclatent les plus fortes vertus, que surgissent les plus nobles âmes. Or, cette grâce, — car c'en est une, — ne devait pas manquer au Sacré-Cœur.

Cependant l'été de 1830 se présentait plein d'espérances pour la Société et particulièrement pour la maison de Paris. Cent cinquante jeunes filles remplissaient le pensionnat ; on comptait cinquante novices, et quinze à vingt postulantes étaient déjà promises. Le 11 juillet, on chanta un *Te Deum* triomphant, en action de grâces de la prise d'Alger. La fête de sainte Madeleine fut plus splendide que jamais. Toutefois, parmi les chants, au milieu des fleurs, Mme Barat était triste. On remarqua qu'elle pleurait ; " C'est, dit-elle, que je vois ces enfants réunies ici pour la dernière fois. " Et le lendemain encore, en les regardant jouer : " Où seront-elles dans quelques jours ? qu'allons-nous devenir ? "

Trois jours après parurent les ordonances de juillet ; Mme Barat fit redoubler de prières autour d'elle. Le surlendemain 27, l'émeute s'organisait au faubourg Saint-Antoine ; les parents venaient reprendre leurs filles pensionnaires, d'autres leur

faisaient savoir qu'ils se rendaient à Saint-Cloud, où se trouvait le roi. Le 28, on s'éveillait au bruit du canon.

De quel secours pouvait être pour sa communauté une supérieure infirme ? Comment, dans cet état, lui serait-il possible de se soustraire au péril ! Elle était le premier trésor qu'il fallait sauver. Son Conseil la décida à se laisser conduire au village de Conflans, où déjà Mme de Gramont, fort souffrante elle-même, avait trouvé asile dans une petite maison de Mgr de Quélen. Là se trouvait aussi une religieuse aspirante, Mme de Constantin, nièce de l'illustre comte de Maistre, et esprit extrêmement fertile en expédients : une professe coadjutrice, la sœur Rosalie, fut donnée pour compagne à Mme Barat. Son neveu Stanislas s'offrit à les conduire, et ce fut sans incidents qu'au bout de quelques heures on parvint au village.

Mais cet asile n'étant pas encore suffisamment sûr, il fut convenu que Mme de Constantin et la sœur Rosalie, quittant l'habit religieux, iraient chercher un autre abri pour leurs mères souffrantes. Il fallut longtemps chercher. " On essuya plus d'une fois les refus de Bethléem," selon l'expression de Mme de Constantin. Enfin, le soir, après plusieurs sorties inutiles, on eut le bonheur de trouver une dame hospitalière, Mme Saladin, qui mit généreusement un étage de sa maison à la disposition de la petite communauté.

Cette soirée, la nuit, la journée qui suivirent pa-

rurent à Mme Barat les plus longues de sa vie. Du côté de Paris, on entendait un bruit confus de tocsin, de fusillade, de canonnade, dont chaque coup brisait son cœur. Que devenaient dans ce tumulte ses religieuses et ses enfants? Ce fut seulement le 31 qu'un jardinier, envoyé de l'hôtel Biron, étant parvenu à découvrir sa retraite, put l'en informer.

L'insurrection était maîtresse ; la France n'avait plus de roi. Le Sacré-Cœur avait vu des barricades s'élever jusque sous ses fenêtres ; mais il avait été préservé par une prière continuelle du jour et de la nuit. Mme Barat s'empressa de louer une voiture et de prendre le chemin de Paris. En entrant à l'hôtel Biron, elle ne put dire à ses filles que ce seul mot : " Courage ! " et, un instant après, elle se rendit à la chapelle. Le lendemain, 1er août, qui était un dimanche, un homme en redingote, et orné de l'indispensable cocarde tricolore, entra dans le noviciat. On ne put s'empêcher de rire dès qu'on l'eut reconnu : c'était le Père Varin. " *Ita, Pater !* vous l'avez voulu, mon Dieu ! " telle fut sa première parole. Sa seconde fut celle-ci : " Que Dieu est bon ! " puis il rassura ses religieuses avec cet esprit de foi et cette confiance en Dieu que nous lui connaissons. " Si vous ne manquez pas à Dieu, leur dit-il, Dieu ne vous manquera jamais. " Là était le vrai mot du présent et de l'avenir.

Huit jours après, Mme Barat, accompagnée de Mme Eugénie de Gramont, laissait l'hôtel Biron, et prenait le chemin de la Suisse, où l'appelaient les

pressantes invitations de M. le marquis Théodore de Nicolay, un des grands amis de la Société. Elle y trouva avec bonheur, pour y établir un noviciat en dehors des atteintes de la révolution, le petit manoir seigneurial de Montet, et en attendant qu'il fût prêt, — car il fallait bâtir, — le château de Middes, placé non loin de là. Cependant, avant d'occuper cette dernière résidence, elle passa chez M. de Nicolay quelques semaines qui sont restées un des plus chers souvenirs de cette famille hospitalière et distinguée.

Le 28 et le 30 octobre, la première colonie du noviciat, arrivant de Besançon sous la conduite des mères Desmarquest et Henriette Coppens, était rendue à Middes. Une seconde y arriva bientôt de la Ferrandière. Aussitôt Mme Barat y vint résider elle-même. Elle écrivit de là au marquis de Nicolay que " son séjour à Givisiers lui laissait le cœur pénétré de reconnaissance, et que rien désormais ne romprait les liens qui l'attachaient à son excellente famille. "

Mme Barat, heureuse d'avoir procuré un asile à ses filles, sentait déjà l'espérance renaître dans son âme. " Le bon Dieu, sans doute, nous fera réparer nos pertes, écrivait-elle le 8 décembre. Sanctifions-nous seulement, et il sera assez puissant pour multiplier ses épouses lorsque le temps sera venu. "

Le dimanche, 19 décembre, la mère Barat, prenant avec elle Mme Desmarquest, dit adieu à ses " chères ermites de Middes, " comme elle les appelait, et prit la route de la Savoie. Elle venait de

passer le lac de Genève à Vevey, quand une lourde rechute sur son pied malade vint raviver ses souffrances et aggraver les difficultés de la situation. Il fallut la déposer à Genève ; puis on eut beaucoup de peine à la transporter de là à Chambéry, où le docteur Rey lui prescrivit la plus complète inaction.

Mme Barat ne se plaignit de rien. Elle considéra Jésus tombant pour la seconde fois sous le poids de sa croix, elle considéra surtout les souffrances de l'Eglise, et laissa tomber de sa plume ces paroles si pleines de résignation : " Dieu veut que nous souffrions. Hélas ! son divin Cœur est abreuvé d'amertumes : n'est-il pas juste que nous en goûtions notre part ? C'est le temps de souffrir afin de faire réparation à la Croix de Jésus-Christ que l'on outrage tant."

Après avoir passé un mois à Aix-les-Bains, elle se traîna jusqu'à Grenoble, se rendit à Chambéry, et revint à Middés le 15 septembre pour transférer ses religieuses et ses novices à Montet. Elle prit sa route par Besançon, et, le 17 octobre 1831, elle rentrait à Paris, avec un corps toujours souffrant, mais avec une âme plus forte que la douleur, et plus haute que les orages de la terre.

La première impression de Mme Barat, à son arrivée à l'hôtel Biron, fut celle de la joie toute céleste qui y régnait. " Me voici enfin dans la famille que je désirais revoir depuis si longtemps, écrivait-elle le 20 octobre à M. de Nicolay ; je l'ai trouvée tranquille et aussi calme que par le passé."

La première œuvre était faite : celle de la préservation de ce qui faisait l'espérance de la Société. Une autre tâche restait à la mère générale : réparer par le zèle les brèches faites à l'Eglise par la révolution, et, s'il était possible, rendre à Jésus-Christ plus qu'il n'avait perdu : c'était le besoin des temps. Il parut aussi à la mère Barat que c'était plus que jamais la mission réservée à la femme chrétienne. " Dans ce siècle, écrit-elle à Mme de Rozeville, il ne faut plus compter sur les hommes pour garder la foi. Le grain qui en restera se cachera chez le sexe le plus faible. *O altitudo !* que les pensées de Dieu sont différentes des nôtres ! mais il est le Tout-Puissant ! "

C'est de cette grande vue qu'allait s'inspirer le zèle de Mme Barat : c'est de là qu'allait sortir, en particulier, une de ses institutions les plus salutaires : l'association des Dames enfants de Marie. Estimant qu'il fallait se hâter d'interposer la médiation de Marie entre les péchés du monde et la colère divine, Mme Barat faisait de la dévotion à la Mère de Dieu la sauvegarde de ses maisons. " Je suis ravie, ma fille, écrivait-elle un jour à Mme de Limminghe, des sentiments de confiance que vous nourrissez envers la sainte Mère de Dieu : une maison où elle préside sera bénie de son Fils, et elle ne périra pas. " Nous allons voir cette dévotion de Marie, honorée dans le double mystère de sa Conception et de sa Compassion, inspirer les entreprises d'un zèle impatient de reprendre ses œuvres.

La première de ces œuvres fut la réunion à la Société d'une petite mais fervente communauté, très dévouée au Sacré-Cœur, établie depuis trente ans à Annonay, dans l'Ardèche, et dirigée par une sainte fille nommée Marie Meinier. Mme Prevost, chargée d'opérer cette réunion, mandait à sa supérieure : " J'ai trouvé là quatorze religieuses, toutes également heureuses de leur adoption. En m'en retournant à la Ferrandière, après avoir reçu les ouvertures de ces âmes, je me frappai la poitrine comme saint Antoine quittant saint Paul, et je me dis, à plus juste titre : " Malheureuse que je suis, je n'ai pas encore commencé à être religieuse. " Mme Granon fut nommée supérieure à cette fondation, qui n'était qu'un prélude à de nouvelles œuvres.

Le 10 novembre, Mme Barat adressa à la Société une lettre circulaire destinée à stimuler le zèle de ses filles. Elle leur disait, entre autres choses : " Que le zèle du salut des âmes se réveille parmi nous. Imitons dans leur ardeur et leur persévérance les suppôts de l'enfer ; sauvons ce qu'ils veulent perdre, et que les méchants ne soient pas plus forts en haine que nous le serons en amour. Inspirons à la jeunesse qui nous est confiée, aux pauvres comme aux riches, une extrême horreur du péché, la crainte des jugements de Dieu, l'attachement inviolable à son Eglise sainte. Gravons fortement dans ces cœurs les vérités terribles de la religion ; les tempêtes les attendent, il faut que leur foi soit établie sur le roc. "

Cette lettre était un adieu. Le même jour, 10 no-

vembre, Mme Barat partit pour une grande tournée. Elle ne fit que passer à Orléans et à Tours ; tout juste le temps d'y préparer un établissement pour plus tard. En traversant Châteauroux elle fit une troisième chute sur son pied malade ; mais elle se releva vaillamment et continua sa route vers Lyon, où elle fut témoin d'une terrible insurrection d'ouvriers qui venait d'y éclater, mais que le maréchal Soult et le duc d'Orléans ne tardèrent pas à réprimer. Cette ville n'en fut pas moins le berceau de la première famille de ces *femmes fortes* que Mme Barat appelait de ses vœux, et dans lesquelles elle voyait l'espérance de l'avenir ; nous voulons parler de l'association des *Dames enfants de Marie.* Voici quel en était le but : " Aider les jeunes filles et les femmes du monde à persévérer dans la foi, dans la piété, dans la charité et dans la modestie ; les encourager dans l'accomplissement des devoirs de leur état ; leur ménager enfin des secours spirituels parmi leurs difficultés, et des consolations aux peines de la vie. " Cette congrégation au milieu du monde fit un bien immense partout où elle fut établie.

Une autre œuvre qui semblait le complément naturel de l'institution des enfants de Marie était celle des retraites pour les dames du monde. Mme Barat s'en occupa immédiatement, et Dieu se plut à la bénir ; elle se répandit avec une rapidité étonnante, et l'on ne saurait dire s'il est une autre œuvre de Mme Barat qui ait fait et qui fasse encore plus de bien que celle-là.

Le 12 février 1832, la mère générale quittant Lyon après trois mois de séjour, se rendit à Avignon. C'est là qu'elle apprit une nouvelle appréhendée depuis plus de six mois : le choléra était à Paris. Pour se mettre à l'abri du fléau destructeur, Mme Barat s'empressa de mettre les maisons de sa Société sous la garde de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et commanda à Mme Eugénie de Gramont d'élever dans sa chapelle un autel à saint Roch. " Ne craignez rien, mes chères sœurs, disait le Père Druilhet aux religieuses de la maison de Paris, vous glorifiez le Sacré-Cœur, le Sacré-Cœur vous protégera. Votre porte est marquée avec le sang de l'Agneau : l'ange exterminateur ne vous frappera pas. "

Cette prédiction s'accomplit à la lettre. Mais, pour être plus sûre qu'elle ne mentirait pas, la mère Barat adopta quinze petites orphelines du choléra, qui furent logées, nourries et vêtues aux frais de la maison, et avec le concours des pensionnaires. Le fléau respecta ce rempart élevé par la charité. Ainsi l'on vit justifiée encore une fois de plus cette parole de saint François de Sales : " Dieu prendra soin des enfants de ceux qui auront pris soin des enfants de Dieu. "

Cependant Mme Barat continuait ses visites parmi les villes du Midi. D'Avignon, elle se rendit à Perpignan, où ses filles avaient été chassées de leur demeure, et leur apporta ses secours, ses encouragements et sa confiance en un meilleur avenir. Peu de temps après elle se mit en route pour Aix-en-Pro-

vence, y jeta les fondements d'une maison de son ordre, respira à pleins poumons l'air embaumé de cet heureux climat, qui la fortifia, sans rendre cependant le mouvement à son pied, et se rendit jusqu'à Turin, premier acheminement vers Rome, où la mère générale avait promis de se rendre. L'heure de miséricorde est près de sonner pour Mme Barat.

Dès le jour de son arrivée, elle se sentit dans un lieu de sanctification. C'était comme une atmosphère céleste qui portait le repos dans tout son être. " La foi et la prière sont en honneur ici, mandait-elle le 28 mai. On s'y reposerait si l'on pouvait oublier la patrie ; mais elle renferme des objets si chers qu'il est impossible de ne pas y retourner sans cesse par le cœur et par la pensée. "

La maison de Turin réunissait alors tout ce qui est capable de réjouir les yeux d'une sainte. La supérieure, Mme de Limminghe, était d'une vertu éminente. C'était cette religieuse au cœur noble et généreux, on ne l'a pas oublié, qui avait devancé et provoqué le retour de ses sœurs séparées de Dooresele, lors de la scission opérée par l'abbé de Saint-Estève. Elle était en grande estime dans la Société : on la disait honorée de hautes faveurs spirituelles. Trois de ses filles, Mme Clara Quirin, fleur cachée qui embaumait toute la maison, et deux pensionnaires, Darie de Filippi et Elodie de Panissera, la suivaient de près dans le chemin de la perfection religieuse. Le directeur spirituel de la communauté

était le Père Philippe de Villefort, que Mme Barat fut heureuse de trouver à Turin. " Il n'avait que douze ans, écrivait-elle, lorsque je lui prédis que je me confesserais à lui. Je viens d'accomplir ma prophétie, ce qui l'a fait sourire. Il est si grave que cela lui arrive rarement. "

La mère générale se disait " au paradis," et la joie de cette famille eût été complète sans l'état d'infirmité de la sainte mère. On résolut de la guérir en faisant violence au ciel. Une neuvaine fut commencée à Notre-Dame des Douleurs. Mais, pour ne pas tenter le Seigneur, Mme de Limminghe appela en même temps M. le chevalier Rossi, chirurgien de la cour, praticien aussi savant que chrétien modeste. Il reconnut dans le pied de la patiente mère un écartement des os qui, au premier moment, lui parut irrémédiable. On redoubla de prières. Vers le milieu de juin, M. Rossi, sans rien dire, tenta l'opération. Par un mouvement de main aussi sûr que prompt, les os disloqués furent remis à leur place. Cependant Récamier et Dupuytren, consultés quelques jours auparavant, avaient reconnu leur art impuissant devant une dislocation de cette nature et de cette gravité. " Grâces à Dieu, s'écria Mme Barat dans une lettre à Mme Giraud. Remerciez Notre-Seigneur et Marie : ils font tant de miracles dans ce pays, où la foi règne dans toute sa pureté ; et je puis ajouter dans cette maison où la sainte Vierge est aimée pardessus tout ! "

Le docteur signa un acte authentique de cette

guérison, dans lequel il déclarait n'avoir été que l'instrument de la puissance divine. Mme Barat, délivrée pour toujours de ses béquilles, voulut reconnaître solennellement à quelle intercession elle en était redevable, et, accompagnée de Mme de Limminghe, elle se rendit à la villa de la marquise de Barol, où elle suspendit un *ex-voto* commémoratif devant l'autel de la mère de Dieu.

Cette villa, située à une lieu de Turin et nommée le *Casino*, avait été cédée aux religieuses du Sacré-Cœur par le marquis de Barol. Elle devint la résidence préférée de Mme Barat. C'est un de ces lieux dont l'*Imitation* dit que " l'air y est plus pur, l'âme plus libre, le ciel plus proche, et Dieu plus familier." C'est là que Mme Barat songea à faire sa retraite. " Je la commencerai le 15 juillet, écrivait-elle à Mme Grosier, et j'y serai encore le jour de sainte Madeleine. Je suis heureuse de célébrer sa fête dans une *sainte Baume.*" Une retraite en un tel lieu, au lendemain de telles grâces, porta des flots de lumière dans l'âme de Mme Barat, sur elle-même, sur Dieu, sur l'éternité.

A cette même époque, le ciel venait de s'ouvrir pour recevoir trois de ses plus chères filles : Mmes Louise de Varax, du Chastaignier et Lydie Choblet. Ces morts avertissaient la supérieure elle-même de la fuite du temps. Elle écrivait : " Il y a plus de cinquante ans que j'existe, que je pense. Eh ! ce demi-siècle s'est évanoui comme un songe ; ce qui reste fuira de même. " Là-dessus, s'encourageant à ne

regarder que le ciel et l'éternité : " Est-ce donc bien la peine de faire cas de l'auberge où nous ne faisons que poser le pied en passant, au lieu de nous préparer une demeure bonne et belle, fût-ce aux dépens de celle-ci ? "

Dans tout le pays, la réputation de sainteté et de sagesse de la mère Barat était si bien établie, qu'un jour, le seigneur et le curé d'un village voisin lui adressèrent une fille de vingt-cinq ans qui, disait-on, était dans des voies extraordinaires Elle ne mangeait pas, elle ne buvait pas, elle ne dormait pas, elle priait toute la nuit portant sur la tête une couronne d'épines. Elle avait reçu, disait-elle, des révélations de la sainte Vierge : Marie lui avait donné la mission de lui bâtir une église sur une montagne, où déjà elle commençait à porter des pierres ! Mme Barat l'examina avec une charité égale à sa prudence. Au bout de huit jours, elle sut le fond de toute l'affaire. La prétendue jeûneuse, quand on la laissait seule, non seulement mangeait fort bien, mais buvait mieux encore. Les preuves furent accablantes ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne se trouvât des religieux, des personnes sérieuses, qui refusèrent obstinément de se laisser détromper, " tant on a de penchant pour l'extraordinaire, " disait Mme Barat.

Le démon est le singe de Dieu a dit Tertullien ; il se transforme, pour séduire, en ange de lumière. Il trouvera toujours des femmes crédules et des hommes faibles. C'est l'histoire qui se répète.

Mme Barat quitta Turin au milieu d'octobre 1832, emmenant avec elle la mère de Limminghe. Elle s'arrêta à Lorette pendant quelques heures, " heures trop courtes, disait-elle, car il faudrait des mois pour satisfaire sa piété dans cette petite maison. " Elle put y communier, et, le 25 octobre, elle arrivait à Rome.

Le premier objet de ce voyage était l'installation d'un noviciat romain. Le Père Rozaven l'appelait ardemment, et le souverain Pontife manifestait le même désir. Déjà, grâce à la générosité d'une riche veuve, Mme la marquise Andosilla, le couvent de Sainte-Rufine, dans le Transtevere, était acheté. Le noviciat n'attendait que la présence de la mère générale à Rome pour s'y installer.

A peine Mme Barat fut-elle rendue dans cette ville, qu'elle eut l'insigne honneur d'y recevoir la visite du pape Grégoire XVI. Retenue dans sa chambre de la Trinité-du-Mont par une brûlure au pied, elle " contemplait de là, comme elle l'écrit elle-même, le dôme de Saint-Pierre, dont la vue faisait naître en elle mille pensées, quand, le 29 octobre, on lui annonça que le pape, prévenu de son arrivée et de son état de souffrance, montait jusque chez elle pour lui apporter sa bénédiction. Elle essaya de s'agenouiller; le pape la releva, et, la faisant asseoir près de lui, il lui parla de sa Société avec une bienveillance extraordinaire : " J'ai grandement à cœur de voir prospérer un institut si utile, si édifiant et *si bien gouverné*, " lui dit-il en insistant sur ces derniers mots.

Dès que Mme Barat fut guérie de sa brûlure, elle visita Sainte-Rufine. C'était une maison d'Ursulines-Oblates, qui avait fait beaucoup de bien à Rome pendant deux cents ans, mais qui ne comptait plus alors que quelques religieuses qui vivaient dans une partie retirée de l'édifice. Mme Barat les alla voir. " Elles sont vraiment très-bonnes, écrivait à leur sujet la douce supérieure, et la présidente me fait l'effet d'une sainte. Je ne puis penser à l'état où elles sont réduites sans une vive compassion. Hélas ! qu'avons-nous fait de plus qu'elles pour mériter que Dieu nous conserve, et qu'il nous protège d'une manière si particulière ? "

Une charité encore plus délicate lui inspira d'aller, la première, faire visite à deux de ses anciennes filles, desquelles elle avait eu à se plaindre autrefois. C'étaient Mme Baudemont et Mme Copina, qui voyaient leur couvent de Saint-Denis sur le penchant de sa ruine. Mme Barat les embrassa, leur parla des anciennes mères qu'elles avaient connues, leur fit discrètement ses offres de service, et obtint d'elles la promesse qu'elles viendraient la voir. C'est ainsi que les saints savent se venger.

Rome est la métropole de toutes les gloires ; et quelles profondes empreintes, majestueuses et tristes, les siècles y ont laissées ! Toutefois ni les souvenirs de l'histoire, ni les merveilles de l'art n'attirèrent un esprit que son éducation avait pourtant si bien préparée à les comprendre. Ses pensées habitaient plus haut. Bien autrement touchée des souvenirs sanc-

tifiants de la Rome chrétienne, elle se rendit sans peine à l'invitation que lui fit le saint Père de visiter les principaux monuments de notre foi. Mais ce qui mit le comble à son bonheur, ce fut d'assister aux cérémonies si touchantes de la semaine sainte, de voir le pape célébrer la messe le jour de Pâques, et d'entendre la bénédiction *Urbi et Orbi*, tombant sur quarante mille têtes pressées sur la place et aux alentours de Saint-Pierre : scènes sublimes d'abaissement et de grandeur, que la religion catholique peut seule déployer ici-bas aux regards de l'homme !

Le 6 mai, eut lieu la translation du noviciat de la Trinité-du-Mont au couvent de Sainte-Rufine. En attendant que l'église fut réparée et bénite, une chapelle provisoire reçut le saint Sacrement. Mme Barat y assista à la première messe, et s'établit quelque temps dans la maison ; puis laissant le noviciat entre les mains de la mère Desmarquest, elle songea à se séparer de cette digne amie.

Le 29 mai, une audience de congé fut accordée par le pape à Mme Barat. Celle-ci lui dit combien elle s'estimerait heureuse et honorée de posséder quelques mots de sa main. Deux jours après, Grégoire XVI, dépassant ses espérances, lui adressa un long bref dans lequel, rappelant l'approbation donnée par ses prédécesseurs Léon XII et Pie VIII à la Société, le Pontife disait : " C'est de grand cœur que nous bénissons cette œuvre que notre bien-aimée fille a fondée avec tant de fatigue, qu'elle gouverne et préside avec tant de sagesse. "

Le lendemain, 3 juin, la supérieure se mit en route pour cette France qu'elle n'avait pas perdue de vue un seul instant : " Sans doute, écrivait elle, le Seigneur nous a comblées à Rome ; mais ma principale mission m'attend dans ma patrie. J'y retourne donc avec le plus grand plaisir. "

Parme l'arrêta quelque temps. Elle promit à l'archi-duchesse, Marie-Louise, ancienne impératrice des Français, de lui envoyer des religieuses le printemps suivant. Le 12 juin, quittant Parme, elle reprit sa route par Turin et Chambéry, fit dans cette dernière ville une retraite sous la direction de l'abbé Favre, missionnaire fort austère, se livra à des mortifications qui rivalisent avec celles des pénitents de la Thébaïde, et le 12 de juillet, après deux ans d'absence, elle rentrait à la maison mère. On l'avait vue partir estropiée et fort souffrante, on la retrouvait guérie. La joie de la revoir éclata spontanément, et toute la maison, communauté et élèves, la suivant à la chapelle, entonna le *Laudate Dominum omnes gentes !*

CHAPITRE VIII.

LE RENOUVELLEMENT.—LES TROIS NOVICIATS.

Les six années qui suivirent la guérison de Mme Barat et son retour en France furent une campagne de zèle dirigée dans le but de dédommager le Cœur de Jésus des conquêtes de l'impiété. Une œuvre extérieure, celle des visites et fondation ; une œuvre intérieure, celle de la direction des divers noviciats de la Société, remplissent ce grand dessein : c'est le sujet de ce chapitre huitième.

Le Conseil général destiné à organiser cette œuvre de salut s'ouvrit à Paris, le 29 septembre 1833. Sans entrer dans le détail de ses opérations, nous observerons seulement quel juste sentiment il eut des devoirs spéciaux imposés au Sacré-Cœur par les besoins du temps.

Ainsi, prévenant d'avance le reproche de préférer le brillant au solide, dans les pensionnats, le Conseil rechercha " les moyens de former les élèves à la simplicité, à l'ordre, à l'économie et au goût des choses utiles ; " ce sont les propres expressions de Mme Barat. Dans une pensée analogue de perfectionnement, le plan d'études fut revu, corrigé, amplifié, avec l'aide d'un maître expérimenté, le Père Loriquet. Rien ne fut écarté, dans les méthodes d'enseignement, de ce qui pouvait être une amélioration : " On se tient trop à la routine par crainte d'innover, disait Mme

Barat dans une de ses lettres : c'est faiblesse d'esprit. Quand il s'agit des âmes, que fait à Dieu une plume ou un crayon, du bois ou du papier ? Les âmes à tout prix ! " Enfin, l'observance fut rendue plus stricte.

Dans un autre ordre de choses, le Conseil fut appelé à prendre une décision qui causa une peine profonde à Mme Barat : ce fut la suppression de la maison de Grenoble. La nouvelle de cette suppression causa une grande peine à Mme Duchesne. " J'oublierai plutôt ma main droite, disait-elle, que ce délicieux séjour ; et je peux le pleurer à plus juste titre que Jérémie ne pleurait sur Jérusalem. "

Le 31 octobre, le Conseil se termina par les élections. Une des plus importantes fut celle d'une nouvelle secrétaire générale dans la personne de Mme Elizabeth Galitzin, qui dès lors remplit un rôle considérable dans la Société. Une élection non moins importante fut celle d'une assistante spécialement chargée des affaires de l'Amérique. Mme Audé fut choisie. Son départ de Saint-Michel, qu'elle avait fondé et rendu très prospère, fut un deuil public. Les élèves et leurs parents, decendant avec elle [illegible] Mississipi, l'accompagnèrent jusqu'au lieu de [illegible] barquement. Là elle bénit ses élèves, en leur [illegible] l'espérance de revenir bientôt.

Le Conseil terminé, Mme Barat se mit en route pour cette visite générale qu'avaient trop longtemps retardée son infirmité et les événements. Jusqu'au Conseil suivant, celui de 1839, elle ne s'arrête presque

plus. Ranimer partout les foyers de l'amour de Dieu, en allumer de nouveaux : telle est l'œuvre qu'elle poursuit à travers les entraves qui l'arrêtent parfois, mais ne la découragent jamais.

Dès le 13 novembre, Mme Barat commença sa tournée par le Nord. Là, ayant visité ses maisons de Beauvais, de Lille et d'Amiens, elle rentra à Paris le 24 décembre. Ce fut pour repartir le 7 février 1834 ; et se dirigeant vers l'Ouest, puis de là vers le Midi, elle visita ses familles du Mans, de Poitiers, de Niort et de Bordeaux. Partout ses filles l'entouraient d'hommages qu'elle était bien tentée de leur reprocher. " Il est vrai, disait-elle, que c'est Jésus que vous honorez ainsi dans votre supérieure ; mais vous avez bien du mérite de reconnaître ce bon Maître ainsi défiguré. "

En retour, la sainte mère semait partout sur ses pas la paix, la concorde, le zèle, l'ardeur au service de Dieu.

De Bordeaux, la supérieure se tourna vers Lyon, où elle arriva le soir du 6 avril. Elle assista, le lendemain, à une réunion solennelle des enfants de Marie, cette œuvre si chère à son cœur. Elle fut témoin, le jour suivant, d'une nouvelle insurrection des ouvriers, mais bien autrement formidable que celle de l'année 1831. Elle dura sept jours entiers avec une énergie digne d'une meilleure cause. Les religieuses du Sacré-Cœur ne furent sauvées que par une protection visible de la sainte Vierge.

Le 3 mai, Mme Barat était de retour à Paris. Elle

s'y entretint avec les mères Audé, de Gramont d'Aster et de Charbonnel, de plusieurs établissements qui étaient proposés à la Société. Ils furent acceptés, et, après un séjour de trois mois à la maison mère, Mme Barat, accompagnée de Mme de Limminghe, se remit en route. Après l'œuvre des visites, elle allait en faire une autre : celle des fondations. Deux communautés de pieuses filles, l'une à Charleville dans les Ardennes, l'autre dans la baronnie de Saint-Joseph, près Marseille, se réunirent successivement au Sacré-Cœur, réunion qui fut bientôt suivie d'un magnifique établissement dans la ville de Bruxelles, capitale de la Belgique.

De retour à Paris, Mme Barat s'y consacra à une œuvre qui, dans sa pensée, devait être le centre de toutes les autres. C'était l'établissement de la maison mère et du noviciat dans une maison distincte de l'hôtel Biron. Tout proche de cette résidence, se trouvait, rue Monsieur, un hôtel possédé par le marquis de Nicolay. Mme Barat le loua pour le Sacré-Cœur, qui en prit possession le 10 juillet 1835. Elle-même s'y établit et y passa dix mois au milieu de ses novices. Ce fut là qu'elle apprit, au commencement de 1836, la mort de la vénérable supérieure du Mans, Mme de Gramont d'Aster. Cette mort fut celle d'une sainte. Mme Barat en conçut une grande douleur. " Quelle perte, écrivait-elle, nous avons faite par la mort toute sainte de Mme de Gramont d'Aster ! Ses deux filles en sont profondément affligées... C'est donc ainsi que chaque année, si je vis,

je verrai partir nos plus chères amies, j'aurai à pleurer mes plus solides soutiens. "

Le 18 avril 1836, toujours accompagnée de Mme de Limminghe, l'infatigable supérieure partit pour le Midi. Le 25, elle arrivait à Lyon ; le 26 elle était à Saint-Joseph de Marseille, dans les bras de sa chère fille Mme Audé. Le vaste panorama que présentent la ville et le port de Marseille, avec les hauteurs de Notre-Dame-de-la-Garde, dominant les flots paisibles de la Méditerranée, enchanta ses regards et éleva son cœur. Elle se rappela Belzunce et les premiers miracles de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus : " Ah ! s'écria-t-elle alors, qu'une maison du Sacré-Cœur est bien à sa place ici ! Ce lieu et cette ville auraient dû être notre berceau ! "

Une succession de visites à Aix, Avignon, Annonay, la Ferrandière et Chambéry, conduisit Mme Barat jusqu'au milieu d'août. Le 17, elle arriva à la solitude de Montet.

A la première récréation, elle se rendit de préférence au milieu des novices : " J'aime le petit comité, mes chères enfants, leur dit-elle ; parlons de Notre-Seigneur. " Mais la communauté n'eut pas plus tôt connu sa présence au noviciat, que toute la place fut envahie, " si bien qu'à défaut de chaises, beaucoup n'eurent que la ressource de s'asseoir sur leurs talons, *à la Carmélite*, rapporte le journal. "

Les entretiens de la sainte mère se faisaient tantôt dans le petit bois de la *Thébaïde*, tantôt dans le jardin,

dans l'île, ou près d'une grotte que l'on nommait *Manrèze*. " C'est là, rapportent les novices, que, rassemblées à ses pieds, nous avons vu s'écouler les instants les plus délicieux. Nous sentions, en la quittant, que nos cœurs battaient plus fort pour Jésus-Christ. " Mais où l'on vit surtout son zèle se déployer, ce fut dans la retraite qu'elle ouvrit elle-même par une belle conférence, le samedi 10 septembre 1836. Son instruction fut sur ce texte si bien approprié à ce lieu et à ce saint temps : " *Je conduirai l'âme dans la solitude, et je parlerai à son cœur.*" Vous l'avez entendu, mes filles, leur dit-elle, c'est une promesse infaillible : Dieu même vous parlera. Mais c'est à la condition que vous ferez en vous la solitude du cœur par le dégagement, la fidélité, l'abandon à lui. Faites le désert, faites le silence, car le Seigneur est proche ; prêtez l'oreille à sa voix ; et quel que soit le sacrifice qu'il demande de vous, répondez-lui tout de suite : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. "

Mme Barat voulut voir chacune de ses filles en particulier : " Je resterai longtemps à Montet, écrivait-elle le 20 août 1836 : Il y a tant de monde ! " Environ soixante religieuses, professes, probanistes ou novices, composaient alors la maison de Montet. Grâce à sa solitude, à sa pauvreté, et sans doute aussi à ce surcroît de bénédiction que Dieu accorde à ceux qui se consacrent à lui dans les époques troublées, il s'y formait des âmes de premier mérite, dont plusieurs remplirent plus tard de hautes charges ou

donnèrent de beaux exemples dans la Société. Nous nommerons, entre autres, les trois filles de M. de Nicolay, Pauline, Aymardine et Marie, les trois sœurs Emma, Eulalie et Elisa de Bouchaud, Pauline de Saint-André de la Laurencie de Villeneuve qui avait fait vœu de cacher sa naissance sous l'humble nom de sœur Elizabeth, et plus particulièrement encore Joséphine Gœtz, qui devait être la seconde mère générale du Sacré-Cœur.

Le 3 octobre, Mme Barat dit adieu à Montet. Elle souhaita trois choses à ses novices : de bonnes prières, de bonnes études, de bonnes récréations. Elle leur souhaita par-dessus tout l'esprit de sacrifice. De Montet, la mère supérieure se rendit à Chambéry. Le 20 octobre, elle revit la maison de Turin, qu'elle avait coutume d'appeler " son jardin de délices. " Elle profita de son séjour dans cette dernière ville pour faire les fondations de Nantes, de Tours et de Pignerol.

Le 6 décembre 1836, Mme Barat adressa de Turin une lettre circulaire dans laquelle elle annonçait qu'elle allait s'éloigner encore davantage. Des raisons graves l'appelaient à Rome. Elle partit le 15 décembre, et s'arrêta successivement à Parme, à Modène et à Lorette. Le 11 février, elle entrait dans la Ville Eternelle, sa seconde patrie.

A cette époque, des torrents d'amertume confluaient, pour ainsi dire, de tous les points de l'Europe, dans le cœur de Grégoire XVI. Près de lui, en

Italie, le carbonarisme ourdissait des trames qui, s'étendant déjà sur la Suisse et la France, menaçaient d'envelopper les gouvernements dans une universelle extermination. La France continuait de marchander à l'Eglise une liberté dont elle était d'ailleurs prodigue pour ses ennemis, et dont ceux-ci n'usaient que pour armer contre le pouvoir le bras des assassins. L'Espagne, inondée du sang des soldats de Christine et de don Carlos, était toujours en proie à la guerre civile. En Allemagne, sur le Rhin, le joug brutal de la Prusse, s'appesantissait dès lors sur le catholicisme, et les nobles archevêques de Cologne et de Posen allaient connaître des violences qui en présageaient d'autres à leurs successeurs. La Pologne était sous le sabre sanglant de la Russie. L'Irlande parvenait à peine à briser, par la main de son O'Connell, quelques-uns des anneaux de la chaîne séculaire dont l'Angleterre protestante la tenait enlacée. C'étaient toutes ces blessures de l'Eglise, sa mère, qui, se ravivant alors dans Mme Barat, lui faisaient pousser ce cri : " Ah ! quel temps malheureux pour l'Eglise ! Comme elle est déchirée de toutes parts, et persécutée par ses propres enfants ! "

Mais cette Eglise, abreuvée de tant d'amertume, comptait dans son sein des enfants dévoués qui se faisaient un bonheur de la servir et une gloire de la défendre. C'étaient Lacordaire, qui venait de passer dans la ville sainte dix-huit mois décisifs pour sa destinée ; M. l'abbé Guéranger, autre vaillant athlète que le pape venait d'instituer abbé de Solesmes, et

le Père de Géramb, abbé de la Trappe. Mais le plus grand sujet de joie pour l'Eglise était l'apostolat exercé auprès de la jeunesse parisienne, avec tant d'éloquence et de bénédiction, par les Pères Lacordaire et de Ravignan, et si dignement continué depuis par les Pères Félix et Monsabré.

Impatiente d'offrir à cette Eglise persécutée sa part de condoléance et de dévouement, Mme Barat agrandit l'école de Sainte-Rufine pour les enfants pauvres du Transtevere, et acheta bientôt après pour ses novices la magnifique Villa-Lante, située sur le Janicule, un des plus beaux points de vue de l'Italie, " où l'on a tout Rome sous ses pieds, et tout le ciel sur sa tête, " comme disait le Père Barrelle. Mme Barat y passa quinze mois qui sont restés un des plus saints, des plus chers, comme aussi un des plus douloureux souvenirs de son existence : " C'est à Rome, disait-elle, en se reportant à cette époque, que j'ai passé les plus précieux instants de ma vie religieuse. "

Cependant le choléra était à Naples : il approchait de Rome. Le 10 juillet, Mme Barat annonçait qu'il n'en était plus qu'à quinze lieues. Elle décrivait en même temps la foi confiante de tout le peuple, la translation de l'image de la Vierge miraculeuse de Sainte-Marie-Majeure dans l'église du Gesu, la messe célébrée dans cette église par le pape, " dont les yeux, dit-elle, étaient deux fontaines de larmes, " les processions par la ville, les communions sans nombre, les conversions pénitentes, les stations de

chaque soir devant les madones des rues, avec des illuminations et des chants pieux.

Le terrible fléau enleva néanmoins un nombre immense de citoyens, et prit sept victimes au couvent de la Trinité. Mme Barat les pleura amèrement. " Je ne puis vous dire ma cruelle surprise, écrivait-elle alors. Elle faillit m'être funeste. Je me sentais mourir à mesure que les noms se succédaient. Le bon Dieu m'a soutenu ; et, frappée dans mes enfants, comme le saint homme Job, je faisais le même acte de résignation. Je suis plus calme. Mais quelles nuits je passe !... " Unissant son sacrifice à celui des religieuses que la mort lui avait ôtées, elle disait que ces sept morts étaient les sept glaives qui avaient transpercé son âme, comme autrefois celle de la Mère de Dieu, et elle promit de faire à Nôtre-Dame des Douleurs, pendant une année entière, une prière spéciale à leur intention.

Mme Barat était brisée. La fièvre l'avait prise et ne la quittait plus. Elle chercha le remède en Dieu : " J'entre ce soir en retraite, écrivait-elle de la Trinité-du-Mont, le 26 octobre. Je me mets dans la solitude au moins pour huit jours : mon corps et mon âme en ont également besoin. J'ai tant souffert à Rome ! C'est l'expiation des fautes d'une longue vie ; car voici que la mienne commence à le devenir. "

L'hiver fut mauvais pour elle : elle fut retenue dans sa chambre par la maladie, mais la présence de Dieu lui tenait lieu de tout.

Le 16 mai, laissant Mme Hippolyte Lavauden à Sainte-Rufine, et Mmes de Limminghe à Villa-Lante, elle dit adieu à Rome. Le 17 août 1838, elle rentrait à Paris.

Elle se rendit immédiatement parmi ses novices de la rue Monsieur. Les premières paroles qu'elle leur adressa furent d'une mère et d'une sainte : " Mes chères enfants, leur dit-elle, je n'ai plus de jambes, je n'ai plus de voix ; mais j'ai bien senti que j'avais encore un cœur. "

On avait préparé quelques couplets pour son retour. Elle arrêta les chants : " Cela ne m'est pas nécessaire pour me prouver que vous m'aimez. Voyez, mes bonnes filles, moi aussi je vous aime, et cependant je ne chante pas. " Puis, laissant voir la source de son inconsolable affliction : " Ah ! mes enfants, dit-elle avec un long soupir, si j'avais le don des miracles, aucune de vous ne mourrait jamais. "

Mme Barat demeura, comme précédemment, auprès de son noviciat, où elle reprit l'œuvre de zèle que nous venons de lui voir faire à Montet et à Rome. Mais avant de raconter quels y furent ses exemples et ses enseignements, disons à quelles conditions elle en ouvrait la porte à celles qu'elle appelait le printemps et l'espérance de sa Société.

Mme Barat souhaitait de nombreuses postulantes, mais elle avait le plus souverain respect pour les vocations. Elle défendait prudemment à ses filles de faire aucune avance ou insinuation à leurs pen-

sionnaires. Elle leur disait : " Si des âmes se croyant appelées à la vie religieuse viennent s'offrir à nous, recevez-les avec ouverture de cœur, mais sans faire trop de frais, car nous devons laisser le choix à Dieu. " Elle-même était un modèle de cette ouverture et de cette discrétion. Elle accueillait ces enfants bonnement, simplement, surtout cordialement. Mais d'autre part, que de ménagements pour ne pas faire violence à l'action de Dieu ! Que de précautions, que de sages lenteurs, et, souvent, que de prudentes éliminations !

Cependant, en respectant ainsi les vocations, la sage mère insistait pour qu'on les éclairât. Elle attirait spécialement l'attention des personnes appelées à guider les autres sur le grand avantage que possède le Sacré-Cœur d'unir la vie active et contemplative, et de répondre ainsi au double attrait des âmes vers l'état religieux. Elle aimait à remarquer que " les religieuses forcées de sortir du Carmel à cause de leur santé, se plaisaient au Sacré-Cœur, parce que son institut était basé sur la prière et l'esprit intérieur. " — " Le Carmel, disait-elle, devrait être implanté dans le Sacré-Cœur, comme le plus bel arbre de ce doux jardin. "

La question de dot n'empêcha jamais Mme Barat d'admettre dans sa Société les sujets qui se présentaient avec une véritable vocation. " Depuis que la Société existe, écrivait-elle, je n'ai jamais refusé personne par le seul motif qu'on n'avait pas de dot. Je crois que c'est à cause de cela que Dieu nous

a bénies, et que sa Providence nous a toujours aidées. "

Mme Barat avait une affection de mère pour les postulantes. Elle disait aux novices : " Il faut bien les aimer, car, si vous êtes les fleurs de la Société, elles en sont les boutons. " Elle-même les soutenait dans leurs épreuves, leurs peines, leurs incertitudes; car celle que nous venons de voir éclairer les vocations d'une si pure lumière, avait un don particulier pour les raffermir. Une religieuse, sur le point de quitter le noviciat pour rentrer dans le monde, est conduite à la sainte mère. Sans lui faire de discours, celle-ci l'embrassant : " Ah ! mon enfant, lui dit-elle, si Notre-Seigneur avait refusé de porter sa croix, où en serions-nous ? " La postulante fut dès lors conquise pour la vie au Cœur du Crucifié. Une autre religieuse, hésitant entre le Carmel et le Sacré-Cœur, s'était retirée derrière un pilier de la chapelle pour prier et pleurer. " Etant là, dit-elle, soudain je sentis passer quelqu'un auprès de moi : c'était la mère générale. Une vertu était-elle sortie de son vêtement ? je ne sais ; mais, saisie d'un indicible respect, je me dis aussitôt : " C'est une sainte, c'est bien le second tôme de sainte Thérèse. " Cette impression fut si profonde qu'elle ne s'est jamais effacée de mon âme, et le Carmel se transforma pour moi en Sacré-Cœur. "

La maîtresse des novices était alors Mme Eulalie de Bouchaud, que nous avons vue au noviciat de Montet. Nature élevée et délicate, avec de l'esprit,

du goût, une belle éducation, une physionomie d'une pureté angélique, elle était seulement, dans les commencements, trop défiante d'elle-même. La mère Barat mit tous ses soins à l'enhardir, et bientôt elle en fit une maîtresse accomplie.

Mme Barat fit plus. Elle-même se montra, selon l'expression de saint Paul, la forme du troupeau. " J'ai fait mon noviciat dans la rue Monsieur, nous raconte une de ses religieuses, pendant que notre révérende mère y résidait. Heureuse de partager la vie de ses novices, elle venait présider nos goûters, nos congés, nos récréations. Sa présence, son air de douceur, ses paroles affectueuses dilataient nos cœurs. "

Les leçons spirituelles de Mme Barat se résumaient en trois paroles : l'oubli de soi, l'amour de Dieu et le zèle des âmes. Un cœur de juge pour soi-même, un cœur d'enfant pour Dieu, un cœur de mère pour le prochain : voilà ce qu'elle désirait trouver en ses novices.

Elle leur faisait aimer le pauvre, elle leur faisait pratiquer le sacrifice pour le pauvre. " Les épouses du Sacré-Cœur, leur disait-elle, doivent avoir deux dévotions : la dévotion de Notre-Seigneur et celle des pauvres. "

Deux prêtres, deux saints, venaient souvent faire entendre leur parole d'apôtre au noviciat de la rue Monsieur : le Père Varin, qui devait être encore quelque temps le soutien de la Société, et le Père de Ravignan qui en était déjà l'espérance. En parlant

de ce dernier, la mère Barat disait : " Quel religieux dès son début ! Dans le monde, il eut marché sur les traces des Berryer, et comme il s'est fait néant ! Voilà de vrais sacrifices, tandis que les nôtres ne sont rien. Et encore, nous croyons avoir tout fait, et nous voulons déjà nous reposer sur nos lauriers."

Au commencement de l'année 1839, Mme Barat fonda une maison à Toulouse. Cela fait, elle annonça à ses filles qu'elle allait partir, sans dire pour quel lieu. Le mardi, 26 février, toutes ayant communié, elle les bénit. L'office sonna, on se sépara, la voiture partit.

CHAPITRE IX.

LA CONTRADICTION.

Il y avait vingt-quatre ans que le Conseil général de 1815 avait fixé la constitution de la Société, et l'expérience n'avait fait que confirmer la sagesse de ses prescriptions. Seulement, au lieu que l'Ordre ne possédait à cette époque que six établissements, il en comptait quarante en 1839. Cette extension croissante faisait sentir le besoin d'apporter quelque modification dans son gouvernement, dont le poids, retombant presque tout entier sur la supérieure générale, menaçait de l'écraser sous un travail surhumain. Quelques autres points de la règle semblaient également appeler des changements. Mais, en somme, ces changements ne portaient que sur des dispositions secondaires, en laissant subsister, dans son intégrité, le fond de l'institut, qui devait rester sacré, parce qu'il répondait à une pensée de Dieu.

Plusieurs esprits s'y trompaient et voulaient davantage. Le zèle de ce qu'ils croyaient être une perfection leur faisait désirer la refonte totale des constitutions dans le moule des règles de la compagnie de Jésus. Mme Barat avait sur la nécessité, la sagesse et le bienfait d'une telle transformation les plus justes défiances : " On croit, écrivait-elle,

que les femmes peuvent être gouvernées comme les hommes : l'avenir montrera si cela est possible."

La plus grave conséquence que devait amener cette refonte était la translation de la résidence ordinaire de la supérieure et du siège général de la Société dans la ville de Rome. On ne manquait pas d'en donner des motifs plausibles. Paris était alors un séjour peu sûr. Rome, centre éternel de l'Eglise, et chef-lieu d'un Etat gouverné et protégé par des lois paternelles, était encore la ville de la paix, la grande ville de refuge ; et l'on tenait pour certain que l'esprit du Sacré-Cœur ne se maintiendrait nulle part en une plus grande pureté que dans ce foyer de la foi, de la piété et de la discipline. Pour ces raisons, un très grand nombre de religieuses, surtout celles de l'Italie et de l'étranger ; de sages amis du Sacré-Cœur, comme les Pères Rozaven, Loriquet, Barat, Sellier et même le bon Père Varin, appelaient ou approuvaient la translation à Rome du siège de la Société, c'est-à-dire de la maison mère avec le noviciat. Tel était l'état des choses en 1839.

Un Conseil général était jugé nécessaire pour décider ces graves questions. On jugea que l'effervescence croissante de la politique ne permettait pas de le réunir à Paris. Où se tiendrait-il ? Les opinions étaient partagées entre Rome et Montet. C'était pour choisir avec plus de liberté que Mme Barat venait de s'éloigner.

Elle se rendit à Montet par Besançon. Après s'y être reposée quelques jours, elle se dirigea vers

Rome, où le Père Rozaven la pressait de se rendre. Elle voyageait *incognito*, pour ne pas éveiller les ombrages ou les craintes de ses maisons de France. Le 21 avril, elle était à Rome. Le 2 mai, elle écrivit, du couvent de la Trinité, une lettre circulaire invitant les conseillères à s'y trouver au commencement de juin. " Jamais, y disait-elle, cette réunion n'a été plus indispensable que dans ces circonstances. " D'autres lettres, parties de là, allèrent rassurer quelques-unes de ses filles sur les conséquences de son éloignement : " Soyez pleine de courage et d'espérance, ma fille, écrivait-elle à Mme Eulalie de Bouchaud. Soutenez les restes d'Israël. Ce temps d'épreuve pour la Société passera."

Le 10 juin, s'ouvrirent les séances du Conseil. Le 12, la mère générale, avec les deux mères Desmarquest et Prevost, fut reçue par Grégoire XVI, qui avait exprimé son désir de la voir. Sa Sainteté encouragea leurs futurs travaux, dont il loua le programme, sans rien dire, toutefois, qui pût être pris d'avance pour une approbation.

Pour décharger la mère générale, on divisa le gouvernement de la Société en circonscriptions ou *provinces*, soumises à des mères provinciales chargées de les visiter et de les diriger, sous l'autorité et avec le contrôle de la supérieure. On réforma aussi le mode de renouvellement du *Conseil des douze*, appelé à élire la supérieure générale.

Mais la plus importante de ces décisions fut celle qui fixa à Rome définitivement le siège de la Société

et la résidence de la supérieure. Cette décision contraria beaucoup les vues de Mme Barat. " C'est fait, écrivait-elle à Mme Audé. Prions maintenant le sacré Cœur de Jésus de tout réparer : tout est possible à sa bonté et à sa miséricorde."

Le 5 juillet, le Conseil procéda à l'élection des assistantes générales. Mmes de Charbonnel, Desmarquest, de Limminghe et Galitzin furent élues. Les fonctions d'économe générale furent continuées à la mère de Charbonnel, celles de secrétaire à Mme Galitzin. Le 12, Mme Barat et les conseillères se rendirent de la Trinité à la Villa-Lante. Le lendemain, les mères allèrent s'agenouiller aux pieds de Grégoire XVI, qui les bénit encore, en joignant de nouveau des paroles d'encouragement à sa bénédiction.

Le Conseil se dispersa. Une lettre circulaire de la supérieure fit connaître sommairement les décrets additionnels, en faisant espérer qu'une plus complète rédaction en serait bientôt adressée à chaque famille de l'Ordre. Le dernier de ces décrets était ainsi conçu : " La résidence de la supérieure générale *sera fixe* désormais, " mais sans désigner le lieu où elle se fixerait. Par une délicatesse où il paraît autant de bonté que de prudence, Mme Barat n'avait pas voulu que Rome fût encore nommée, se réservant d'adoucir elle-même dans ses lettres ce que cette nouvelle apporterait de chagrin ou de mécontentement à ses maisons de France.

La promulgation solennelle des décrets parut le 8 septembre. La mère générale les présenta à ses

filles comme un nouveau moyen qui leur était donné de se perfectionner, dussent-elles en souffrir. " Si, par la grâce de Dieu, écrit-elle à Mme de Rozeville, nous devenons ce que nous devons être, la Société du Sacré-Cœur prouvera au monde que des femmes, aidées par le secours divin, peuvent devenir des hommes. Entre nous, ce sera moins difficile dans ce siècle, où les hommes deviennent des femmes. "

Ces énergiques paroles se perdirent au sein de l'agitation que les décrets, à peine connus, avaient déjà soulevée parmi les maisons de France. C'était pour la fondatrice l'heure de la contradiction, heure féconde, décisive autant qu'inévitable, et qui n'a jamais manqué ni aux plus grandes œuvres, ni aux plus saintes âmes. Pendant quatre ans, le Sacré-Cœur allait traverser une crise dans laquelle il eut succombé inévitablement, sans la prudence supérieure et la patiente sainteté de Mme Barat.

L'opposition principale venait de la maison de Paris. Mais il faut observer, à l'honneur des opposantes, que leur plus grand grief contre leur supérieure était son éloignement. Etrange opposition où c'est l'attachement même des filles pour leur mère qui les arme contre elle, et où on ne la combat que pour la conserver !

Le 19 novembre, parut la circulaire annonçant que " sur la requête de plusieurs mères, les décrets seraient soumis à l'épreuve pendant trois ans, afin de réunir les esprits divisés. "

Mme Barat passa tout l'hiver de 1839, puis le prin-

temps et l'été de 1840 à la Villa-Lante. Sollicitée par ses anciens amis, encouragée par le pape lui-même, elle se mit en route pour la France, au commencement d'août 1840. Elle passa par Lorette, où elle commença une petite fondation pour les petites mendiantes, assista, en passant à Pignerol, à la mort angélique de la sœur Elizabeth, fit une halte de quelques jours à Parme, pendant laquelle elle écrivit ces lignes à Mme de Gramont : " Ma chère Eugénie, j'aurai le bonheur de vous embrasser bientôt ! Je ne puis croire que nous soyons longtemps divisées de sentiments, lorsque nous pourrons nous entendre. Je prie, et je ne puis m'empêcher d'espérer de voir se rétablir notre délicieuse union. "

Elle allait y travailler. L'œuvre devait être longue encore, et le combat difficile. Mais, dans cette lutte si vive, si prolongée qu'elle soit, Mme Barat n'apportera qu'une arme : la douceur. Or, qu'on ne l'oublie pas, la douceur est une force. Jésus-Christ a déclaré " qu'à elle appartient la terre " ; et qui ne sent qu'en effet les âmes maîtresses d'elles-mêmes sont les seules capables d'être maîtresses des autres ?

La mère générale arriva à Paris le 29 septembre, fête de saint Michel. Les premières semaines se passèrent à la rue Monsieur, où ses novices, ignorantes de tout ce dissentiment, suivaient les exercices d'une retraite qui fut close par la fête de sainte Thérèse. Mme Barat y prit part, priant avec ses filles et leur faisant des instructions sur cette devise de la sainte :

" *Ou souffrir ou mourir* ! " C'était comme sa veille d'armes à l'approche du combat.

Elle s'établit ensuite à l'hôtel Biron, où la pratique des décrets était toujours retardée sous différents prétextes. On alléguait tour à tour la mort de Mgr de Quélen, arrivée le 31 décembre 1839, l'attente de la nomination de son successeur et la manifestation de sa volonté à cet égard. " Le bon Dieu secoue bien le petit arbre de la Société, comme le vent des tempêtes, en hiver, ébranle les arbres des forêts, disait la supérieure. Ceux qui sont solides s'enfonceront davantage ; mais combien de déracinés ! "

Son premier travail fut de ranimer la maison dans l'amour de Dieu, source du sacrifice, de l'union et de la paix. Sa douceur, sa bonté calme, son affabilité firent ensuite tomber bien des préventions. " Ma mission va doucement, disait-elle, mais cependant elle marche. La maison prend tout l'aspect religieux que comporte l'hôtel Biron ; et toutes sont avec moi comme par le passé. " Ce n'était pas encore la paix, mais c'était une trève.

Le 15 décembre, jour de la translation des cendres de Napoléon Ier dans l'église des Invalides, Mme Barat quitta l'hôtel Biron et vint se réfugier à la rue Monsieur, comme un peu plus éloignée de cette pompe bruyante. Mais là, dès le soir, elle tomba malade pour plus de deux mois. Le temps de cette maladie fut pour elle un temps d'union et d'immolation à Jésus crucifié. Presque chaque jour, le matin, pendant l'heure de l'oraison, les novices voyaient passer

le saint Sacrement que l'on portait à leur mère ; et, se mettant à genoux, elles disaient ces paroles de Marthe à Jésus-Christ : " Voici, Seigneur, que celle que vous aimez est malade. "

A peine remise, la supérieure s'occupa des fondations, qui semblaient se multiplier en proportion des souffrances de sa Société. Elle reprit en même temps la visite de ses maisons, en particulier de ses maisons du Nord. Amiens, Lille, Saint-Pierre et Beauvais la remplirent de joie.

A l'automne, Mme Barat reprit le chemin de Rome, pour essayer d'y faire, avec l'aide de Dieu, la même œuvre qu'à Paris, par les mêmes moyens, c'est-à-dire par la prière et la douceur.

Saint Vincent de Paul a dit : " Là où la prudence humaine finit par ne voir goutte, là commence à poindre la lumière de la sagesse divine. " Cette fois, le premier rayon en vint du foyer même, qui est le Vatican. Sans se prononcer encore d'une manière formelle sur le fond des choses, Grégoire XVI en avait exprimé un jour sa pensée personnelle au cardinal Lambruschini ; c'était une pensée de conciliation. " La supérieure générale du Sacré-Cœur, dit le saint Père, doit retourner en France et y faire sa résidence ordinaire. Elle pourra revenir à Rome de temps à autre, pour y visiter ses établissements, et entretenir avec le Saint-Siège des rapports plus immédiats et plus intimes. " Forte de cette parole, Mme Barat annonça par une circulaire qu'elle n'était à Rome que transitoirement, et qu'elle serait de

retour en France dans le courant de l'année : c'était là, en France, que se réunirait le Conseil général appelé à statuer définitivement.

En arrivant à Rome, la mère générale avait trouvé mourante Mme Eugénie Audé, qu'elle avait établie depuis deux ans supérieure de la Trinité-du-Mont. Cette fille si chère semblait n'attendre que son retour pour expirer entre les bras de celle qu'elle avait tant aimée. Après avoir passé quatre mois auprès de son lit de souffrances, Mme Barat lui ferma les yeux, le soir du 6 mars 1842 : " Elle est morte, écrivait-elle, tranquillement, comme une bienheureuse, dans la résignation, la confiance, la paix la plus douce. Je reste dans la douleur, et chargée de la Trinité jusqu'au moment de mon retour. "

Au milieu de l'été 1842, Mme Barat crut l'heure venue de retourner en France : " La supérieure générale à Rome, dans ce moment, perdrait la Société," écrivait-elle dès le commencement de l'année. Comme une des opposantes avait semblé craindre qu'elle ne revînt de la Ville Eternelle armée d'anathèmes pour les écraser, la mère Barat lui écrivit : " Vous vous convaincrez, ma chère fille, que je n'ai ni dans mes mains ni dans mon cœur les foudres du Vatican. "

Avant son départ de Rome, la mère générale fut reçue en audience de congé par Grégoire XVI, avec les deux mères Desmarquest et de Limminghe. Le pape, en bénissant le voyage et le Conseil, dit affectueusement à Mme Barat qu'il espérait la revoir :

" Vous avez eu, je le sais, quelques moments de peine. Mais le Seigneur a béni et bénira tout." Puis, faisant sur elle le signe de la croix, il répéta : " Oui, oui, toujours *cor unum et anima una* — un cœur et une âme ! ".

Quatre jours après, le 21 juin, la mère Barat quitta Rome. Le 22 juillet, elle était à Lyon, où depuis le 22 février, elle avait convoqué le Conseil général. L'assemblée fut nombreuse. Seule, la mère de Gramont retardait sa venue. Elle alléguait l'opposition que mettait à son départ l'archevêque de Paris. Ce n'était que trop vrai. Croyant voir dans la convocation du Conseil à Lyon l'intention de se soustraire à son autorité, Mgr Affre notifia l'opposition qu'il croyait devoir mettre au dit Conseil et aux changements introduits par les derniers décrets. En vain Mme Barat essaya-t-elle de le fléchir par une lettre respectueuse : il maintint sa défense ; et la mère générale n'eut plus d'autre ressource que de recourir à Rome, où une commission composée de huit cardinaux fut constituée d'urgence, pour donner à la sainte mère une prompte réponse.

Dans l'intervalle, celle-ci suspendit l'ouverture du Conseil, et chercha la lumière et la résignation dans une retraite qu'elle fit avec les conseillères sous la direction du Père Barrelle : " Jamais je n'ai entendu une retraite semblable, disait, encore longtemps après, Mme Barat. On sentait qu'une spéciale communication de grâce avait été donnée par Dieu à son apôtre, dans ce pressant besoin de la Société. "

Ce fut à la suite de cette fameuse retraite que Mme Galitzin, une des opposantes les plus opiniâtres, se dévoua spontanément au Seigneur pour souffrir et mourir, — vœu que le ciel entendit, et qu'elle exécutera avec la générosité d'une religieuse du Sacré-Cœur.

Le Conseil allait-il se tenir? Le plus grand nombre des évêques le déconseillait. Le patron de cette assemblée, le cardinal de Bonald lui-même, fit entendre avec regret qu'il ne lui était plus possible de l'autoriser chez lui, en présence des périls, des scandales, des ruptures que lui faisaient appréhender certaines lettres de Mgr Affre.

C'est alors que Mme Barat reçut la réponse de Rome. Un bref du pape, adressé, dès le 16 août, au cardinal protecteur Pédicini, et expédié en double à Mgr Affre, apprenait à celui-ci que " sa qualité d'archevêque de Paris ne lui conférait aucune juridiction sur la Société entière du Sacré-Cœur." L'Archevêque se soumit, mais il était blessé. Quelques jours plus tard, Mme Barat, qui avait renvoyé les conseillères, reçut à Autun une lettre qui fut pour elle un coup de foudre.

Le ministre de l'Instruction publique, M. Martin (du Nord); instruit par l'archevêque de Paris des derniers changements, venait d'écrire à ce prélat que la Société des Dames du Sacré-Cœur, en transférant la résidence de sa supérieure à Rome, contrairement aux statuts approuvés par l'Etat en 1827, avait violé la loi et perdait le bénéfice de son approbation. En

conséquence, il sommait la congrégation de revenir immédiatement à ses premières règles sous peine de dissolution.

Mme Barat se hâta de retourner à Paris. L'internonce de France, Mgr Garibaldi, la loua de son retour : chacun comprenait que c'était, pour sa famille, une question de vie ou de mort.

Le 2 décembre, Mgr Affre, — qui considérait Mme Barat comme une sainte, et qui ne l'avait contrariée que pour la conserver à son pays,— adressa au Saint-Siège un mémoire où il priait le pape de " conjurer la ruine d'une Société si utile à l'église de France, en remettant en vigueur, dans leur forme pure et simple, les statuts approuvés par Léon XII. " Vingt-deux évêques souscrivirent à cette supplication. En même temps, le cardinal Pédicini sollicitait également le Saint-Siège de pourvoir au salut de la Société dont il était le protecteur. Il était nécessaire qu'un homme très au courant de la situation, et d'une prudence reconnue, fit le voyage de Rome pour y mettre les choses dans leur vraie lumière. Mgr Mathieu, ancien confesseur de la communauté de Paris et maintenant évêque de Besançon, fut choisi pour cette mission délicate. Entre les mains d'un prélat aussi savant et aussi soumis au Saint-Siège, cette mission ne pouvait manquer de réussir.

Vers le milieu de mars 1843, la mère générale se trouvait à Conflans, quand une lettre de Rome, datée du 9 de ce mois, lui apporta enfin la grande solution. Interrogée sur la question de savoir " s'il y avait

lieu d'approuver les derniers décrets du chapitre général des filles du Sacré-Cœur, la commission avait répondu négativement, et avait déclaré que la Société devait être gouvernée conformément aux règles confirmées par Léon XII. A cette nouvelle, la mère générale fit éclater sa reconnaissance envers le souverain Pontife : " La Société lui doit la vie, s'écria-t-elle ; ah ! devenons donc la consolation de notre Saint-Père par une vie bien religieuse et toute d'amour pour Jésus. "

A quelque temps de là, le cardinal Pédicini étant venu à mourir, le cardinal Lambruschini consentit à accepter le titre de protecteur de la Société, dont il était déjà le plus solide appui : " Vous y perdez, dit-il alors spirituellement. Si vous eussiez choisi un autre protecteur, cela vous en eût fait deux. "

Il ne resta plus de cet orageux conflit que cette émotion des flots qui rentrent dans leur lit après une tempête.

La crise que nous venons de traverser n'avait point arrêté le zèle de Mme Barat, ni l'accroissement continu de sa Société. D'un esprit aussi libre que si elle n'avait rien souffert, la supérieure générale étendait sa sollicitude aux besoins de toutes les âmes, comme à toutes les conquêtes de l'Ordre qu'elle gouvernait. Ainsi, deux faits remarquables remplissent cette période et en consolent les tristesses : jamais le Sacré-Cœur ne fit autant de fondations dans les deux mondes ; jamais Mme Barat n'inspira

un plus saint et plus doux amour de Dieu à l'âme de ses filles, particulièrement à celles du noviciat.

Après dix ans de langueur, la mission du nouveau monde entrait dans une phase nouvelle. Mme Galitzin, nommée assistante générale de cette contrée, à la place de Mme Audé, s'y était rendue une première fois dans la fin de juillet 1840, avec ces instructions de la mère supérieure : " Ma chère mère et fille, de grandes croix vont tomber sur vous ; cependant ne quittez pas la confiance en Dieu. Ayez avec vos religieuses douceur, force et patience. Jésus vous aidera à les former. En Amérique, surtout, il faut être douce et calme ; vous ne ferez rien si vous opérez autrement. Le caractère américain est la raison personnifiée. Il ne supportera jamais la passion, ni ce qui paraît en tenir. "

Mme Galitzin commença sa tournée par la Louisiane et le Missouri. L'accueil qu'elle y reçut répondit aux espérances de la mère générale. " Elle réussit à merveille, disait Mme Barat. A Saint-Charles, par exemple, le peuple la nomme la *reine.* "

Un des premiers actes de cette souveraineté, et le plus important de tous, fut la fondation de New-York demandée depuis longtemps par l'évêque de cette ville. Au mois de juillet 1841, Mgr Hughes, coadjuteur de Mgr Dubois, bénit l'établissement. Deux ans après, ce premier germe ayant été transplanté sur l'Île-Longue d'Astoria, commença à devenir un des plus grands centres de la Société.

A Saint-Louis, Mme Duchesne demandait depuis

longtemps, pour prix de ses travaux, d'être déchargée de la supériorité. Pressée par ses prières, Mme Galitzin accepta sa démission, et nomma, pour la remplacer, Mme Lucile Mathevon. Mais l'humble mère ambitionnait une seconde faveur : celle d'aller terminer ses jours chez les sauvages. La mère Barat, si bien faite pour comprendre l'héroïsme, écrivit à son assistante d'Amérique de ne pas refuser à la mère Duchesne cette satisfaction et cet achèvement d'une carrière d'apôtre.

Félicitant son amie du bonheur qu'elle-même lui avait procuré, Mme Barat lui écrivit le 23 août 1842 : " Avec quelle consolation, chère mère et ancienne fille, j'ai reçu votre lettre datée du village des Potowatomies ! Enfin, vous avez donc touché ces plages sauvages, objet de vos longs et ardents désirs ! Jésus veuille vous y conserver et vous donner le moyen d'y faire le bien ! "

Cependant, on s'aperçut que cette rude vie dévorait le reste des forces de cette mère, et on la ramena à Saint-Charles, où elle continua à se cacher, à prier, à souffrir pour " ses chers sauvages qu'elle n'oublia jamais. "

Un autre point sur lequel la supérieure attira l'attention de Mme Galitzin fut le Canada, cette France du nouveau monde, où se sont conservées les mœurs et la foi de la première moitié du XVIIe siècle. L'évêque de Montréal, Mgr Bourget, offrait au Sacré-Cœur une maison toute prête, avec une propriété de trois cent soixante arpents en terres, bois et prairies,

don du vénérable curé de Saint-Jacques de l'Achigan, le révérend M. Paré. Cette offre fut acceptée avec autant de reconnaissance que d'empressement, et sur la fin de décembre 1842, quatre religieuses, bravant la rigueur de la saison, y arrivèrent le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste. Les élèves et les novices ne tardèrent pas à remplir le nouveau sanctuaire élevé au sacré Cœur.

Le 1er décembre 1843, Mme Galitzin, atteinte de la fièvre jaune qui sévissait à Saint-Michel, sentit que l'heure était venue de faire le sacrifice qu'elle avait offert à Dieu pour le salut de la Société. " Je ne crains pas la mort, disait-elle, pourvu que ce soit la volonté de Dieu, car je ne veux que cela. " Elle expira le 8, jour de l'Immaculée Conception de Marie. On lui fit de grandes obsèques : les nègres faisaient retentir l'air de leurs gémissements.

Cependant une autre terre s'ouvrit au Sacré-Cœur. Au-dessus de la ville d'Alger, sur un plateau appelé Mustapha supérieur, s'élevait une maison précédemment occupée par un chef arabe. Elle fut achetée par le Sacré-Cœur. Au mois de novembre 1843, cinq religieuses, sous les ordres de la mère Chonez, s'embarquèrent à Marseille sur le *Charlemagne*, et arrivèrent dans une habitation délabrée où elles ne trouvèrent pas même de lit pour se coucher. Mais Dieu veilla sur elles, et cette vieille terre d'Afrique, depuis si longtemps assise dans les ombres de la mort, tressaillit de bonheur en voyant le double flambeau de la foi et de la civilisation reparaître sur ses plages !

En France et à l'étranger, nonobstant les troubles intérieurs que nous avons racontés, la ruche du Sacré-Cœur continuait à jeter de nombreux essaims, dont voici les noms : Laval et Nancy en 1841 ; Saluces en 1842 ; Padoue et Lemberg, en Pologne, en 1843 ; Roscrea, dans le comté de Tipperary, Irlande, dans la même année ; Berry-Mead, près de Londres, en 1842 ; et Cannington, — qui ne vécut qu'une année, — en 1844.

Pour se procurer le plaisir de voir fonctionner ces divers établissements, la mère Barat n'hésita pas à traverser la Manche. Après trois semaines environ de séjour en Angleterre elle revint en France. Elle visita sur son chemin Lille et Saint-Pierre, où elle ne fit que passer : un triste devoir la pressait de descendre à Amiens. La mère Ducis s'y mourait. L'arrivée de Mme Barat, le 9 août, lui apporta la plus désirée de toutes les consolations. " *Comme le bon Dieu voudra ; tout ce que le bon Dieu voudra ; quand le bon Dieu voudra,* " disait-elle avant de mourir. C'était la religieuse la plus mortifiée et la plus obéissante de la communauté ; c'était aussi la plus gaie. Presque agonisante, elle chanta sur son lit pour réjouir ses sœurs. Mme Barat l'embrassa pour la dernière fois. Quelques jours après, le 4 septembre 1844, l'épouse était réunie à son Epoux.

Vers la fête de l'Assomption, la mère générale était de retour à Paris. Mme Barat ne s'y reposa que deux mois. Au milieu d'octobre nous la voyons reprendre ses courses vers le Midi, en vue de Rome,

où elle voulait être rendue au commencement de 1845. Nous ne décrirons pas son pénible itinéraire par Lyon, la Ferrandière, Annonay, Avignon, enfin Aix en Provence, où la retint une maladie dont elle faillit mourir. Elle parvint à Marseille le 13 janvier 1845. Le 20, elle faisait escale, pour quelques heures seulement, dans la ville de Gènes. Elle profita de ces instants pour y visiter la récente fondation que la mère du Rousier et la mère de Causans avaient faite dans le faubourg de San-Pier d'Arena. C'était un palais somptueux, le palais Grimaldi, décoré de peintures par les meilleurs maîtres, pavé de marbre, entouré de jardins spacieux : demeure princière qu'habitaient les pensionnaires, pendant que les religieuses occupaient, comme à l'ordinaire, l'endroit le plus humble de la maison.

Le jeudi, 23 janvier, la mère générale revoyait Rome. Elle venait y conférer avec le cardinal protecteur des intérêts de sa Société ; à savoir le retour entier aux statuts de 1826, la fin des mesures transitoires ménagées encore dans ces dernières années ; enfin l'ajournement du Conseil général dont la réunion était rendue difficile par les dispositions de moins en moins favorables de l'archevêque de Paris.

Rome eut, encore cette fois, le don de la placer plus près des âmes, de la croix, de la nature et de Dieu. Elle trouva ses novices de la Villa-Lante transférées au bas de l'enclos, dans l'ancien palais où l'on venait de construire une chapelle gothique. Quoique malade, elle s'occupa de l'âme de chacune

d'elles. Elle reçut, le 28 février 1845, les derniers soupirs de l'angélique postulante Marie O'Mahony, élève de Montet, qui était venue demander inutilement au climat de l'Italie la guérison de sa poitrine.

La Trinité-du-Mont, où elle passa le printemps, fut également pour Mme Barat un séjour de grâce. Elle s'entourait des enfants, se réservant le titre de maîtresse générale, les instruisant, les surveillant avec une condescendante familiarité.

C'est aussi à cette époque que la mère générale vit naître une œuvre d'art et de piété qui devint chère au Sacré-Cœur : le portrait de Marie adolescente, travaillant dans le parvis du temple de Jérusalem. L'artiste la représenta humblement recueillie, ayant près d'elle un lis, sa quenouille, son livre, et tenant le fuseau. C'était la vie de pureté, de prière et de travail, c'est-à-dire tout l'esprit, toute l'œuvre du Sacré-Cœur représentée dans le type de la Vierge des vierges. Cette fresque, due au pinceau de Mlle Perdrau, qui devait bientôt prendre le voile, est moins le produit d'un art consommé que le fruit exquis de ce spiritualisme qui fait du corps la vivante transparence de l'âme. Le nom de *Mère admirable* fut donné à cette image qu'ont reproduite toutes les maisons du Sacré-Cœur, et qui, maintenant répandue dans l'Eglise entière, enrichie à Rome d'indulgences spéciales, visitée et vénérée par le pape lui-même, a mérité de devenir l'objet d'une dévotion qui conduit à ses pieds les pèlerins de la ville sainte.

Le 23 mai, Mme Barat alla prendre congé du vi-

caire de Jésus-Christ. Grégoire XVI avait quatre-vingts ans. Elle fut bénie et consolée par ce vieillard à la figure austère mais au cœur paternel. Elle ne devait plus le revoir. Elle partit le 10 juin pour retourner en France, en visitant Lorette et les maisons d'Italie.

Le 13, on approchait de Saint-Elpidio. La voiture longeait les côtes de l'Adriatique. Le ciel était éclatant, la mer transparente. Mme Barat priait, contemplait et disait, dans un style qui unit la grâce de Fénelon à la sublimité de Bossuet : " Je cherche à l'horizon les côtes de la Grèce. J'ai été, dans mon enfance, feu et flamme pour ce pays du génie, des arts et des brillants combats, où l'esprit et la valeur finissaient par triompher de la force et du nombre. Il faut que je l'avoue : Athènes, Sparte, Corinthe ont possédé mon cœur... Quelles angoisses j'éprouvais en lisant, par exemple, le passage des Thermopyles ! J'en ris encore ; et cependant sachons passionner ainsi nos enfants pour le beau, mettons-leur l'histoire dans l'âme, sans quoi les souvenirs s'effacent et notre temps est perdu. En voyant les empires qui se succèdent et tombent, elles apprendront peut-être à planer de plus haut au-dessus de leurs propres chagrins. Elles comprendront mieux par là le *sic transit gloria mundi* — ainsi passe la gloire du monde ; et leur cœur, peut-être, désabusé du néant, s'attachera plus fortement à Celui qui seul demeure au milieu de tant de ruines. "

Le soir venu, on descendit de voiture sur la grève ;

on récita le chapelet et l'*Ave maris stella* en côtoyant les flots. " Comme cette nature est religieuse ! " remarqua la mère générale. C'était l'heure de la récréation. Les religieuses s'amusaient à faire des ricochets. " Petits cailloux, allez en Grèce, " disait Mme Barat. Les saints ont le privilège de garder leur enfance sous les rides de la vieillesse ; il y a tous les âges réunis ensemble dans ces âmes complètes.

A Lorette, elle communia dans la *Casa santa ;* puis, dès qu'elle se vit seule avec ses religieuses, elle se mit à baiser de place en place les murailles qui avaient abrité le Sauveur. " C'est donc ici, disait-elle, que le Verbe s'est fait chair ! Voyez cette porte ; que de fois Jésus, Marie, Joseph ont passé par là ! Voyez cette petite armoire ; que mettaient-ils dedans ? " Elle baisa avec transport une écuelle que l'on croit avoir appartenu à la sainte Famille. Elle récita le chapelet à la place où l'archange avait salué le premier Marie " pleine de grâce. " Chacun de ces mots la faisait se prosterner et tomber en d'interminables méditations. Elle pria pour l'Eglise, la France, sa Société : elle ne pouvait sortir. Arrivée à la porte, elle la baisa trois fois ; et, rentrée au Sacré-Cœur de *Monte Reale*, ses yeux se tournaient encore du côté de la sainte demeure.

Le 25 juin, Mme Barat visita la maison de Parme. C'est là qu'elle eut la douleur d'apprendre la mort de son saint frère, le Père Barat, arrivée le 21, en la fête de saint Louis de Gonzague, et dans la soixante-dix-septième année de son âge. " Cette nouvelle,

bien que prévue, a percé mon pauvre cœur, écrivait cette sœur sensible : tant de motifs me rendent cette perte si amère, surtout à la distance où je suis ! Prions pour le repos de son âme. Si, comme nous le présumons, il n'en a pas besoin, d'autres en profiteront. "

Le 5 août, la mère générale était à Lyon. La mère Geoffroy n'y était plus. Elle avait laissé la terre le 13 mai 1845, à plus de quatre-vingt-trois ans. Mme Barat la pleura. " Une grande douleur, écrivit-elle, inonde mon âme en ce moment, et rouvre une plaie à peine fermée. Nous avons perdu notre Moïse sur la montagne. "

Au milieu d'août, Mme Barat visita Besançon, puis Montet, d'où le noviciat s'était transféré à Kientzheim. Le 17 septembre, elle arrivait à Conflans.

Situé, comme son nom l'indique, au confluent de deux rivières, la Seine et la Marne, Conflans voit se dérouler du haut de ses jardins deux aspects très divers. D'un côté se déploie la grande ville, masse confuse, où les flèches des églises percent un nuage éternel de fumée et de brume ; de l'autre, au contraire, s'ouvre un horizon de campagnes tranquilles que relèvent au loin de légères collines. On dirait un poste placé sur une double frontière, entre la vie de prière et la vie de combat, qui sont, en effet, la double vie du Sacré-Cœur.

Mme Barat l'acheta. Ce qui l'y attirait d'abord, c'était le calme et la simplicité champêtre qui y ré-

gnaient : " Conflans, écrivit-elle, sera le lieu de mon repos. " Elle souhaitait, en outre, pour le noviciat, une maison modeste, et dont la pauvreté répondît bien à l'esprit de l'institut. " Je désire que ce noviciat soit le modèle de tous les autres, par la pauvreté. Notre-Seigneur ne nous bénira que lorsque nous aurons l'amour et l'habitude de cette sainte vertu. "

Certes, les vieux bâtiments du Conflans d'alors ne répondaient que trop à ces vues de la sainte mère. La maison était petite, mal construite et nue ; mais les jardins étaient grands. " Vous serez là moins à l'aise qu'à la rue Monsieur, mais plus sainement et plus religieusement, écrivait Mme Barat à la maîtresse des novices, Mme Eulalie de Bouchaud. Et puis, la solitude ! Il est si doux de ne voir que Jésus et ses images ; puis les ouvrages de Dieu, la grande nature ! "

Ce fut le 29 mars 1842 que Mgr Angebault, évêque nommé d'Angers, célébra la messe, pour la dernière fois, dans la petite rotonde de la rue Monsieur. Mme Barat donna à la nouvelle maison le nom de *Béthanie*, en souvenir de la bourgade ou Marthe et Marie recevaient le Seigneur. L'installation coïncida heureusement avec l'ouverture du mois consacré à la Reine des vierges. Ce jour-là, les novices recueillirent avidement la parole d'un jeune prêtre d'une grande éloquence, M. l'abbé Pie, vicaire général de Chartres. Le futur évêque de Poitiers commençait à épancher, par la prédication, ce fleuve de doctrine qui, depuis lors, n'a cessé de couler si pur dans

l'Eglise de France. Enfin, le Père de Ravignan vint, par sa grave parole, établir les novices dans l'esprit religieux. " Aujourd'hui, leur disait-il, tous les cœurs sont fermés à Jésus-Christ : mes sœurs, ouvrez-lui les vôtres. Jetez-vous tout en lui. Laissez tomber, laissez passer. Jetez dans votre âme un pont, du haut duquel elle voie tranquillement s'écouler le flot des choses humaines sans s'en inquiéter. "

Tel était l'état de Conflans, lorsque, à son retour d'Italie, Mme Barat, encore dans l'anxiété de l'affaire des décrets, y arriva le 20 septembre 1842. On attendait ce retour pour la bénédiction de la première pierre d'une belle chapelle gothique, ce qui se fit solennellement, le 9 décembre, lendemain de l'Immaculée Conception de Marie. A partir de cette époque, elle résida au noviciat, où elle se reposait des contradictions qu'elle rencontrait à Paris ; et, à côté de la patience, de l'héroïque mansuétude déployées dans les luttes que nous avons décrites, c'est un autre spectacle, bien admirable aussi, que celui de la bonté. calme, souriante, joyeuse, qui, à Conflans, s'épanchait de ce cœur débordant sur toute créature.

Comme nous l'avons déjà vu à la Villa-Lante, Mme Barat aimait la campagne, ses travaux, et elle en tirait d'utiles leçons pour ses filles. Un pommier fleuri lui faisait dire : " Vous devez, comme ces fleurs, être blanches par la pureté, vermeilles par la charité. " Mais elle les avertissait de ne pas se fier à la douceur des premiers rayons du ciel ; car, après

la première ferveur, vient la gelée de l'épreuve, et seules les âmes qui résistent peuvent porter des fruits.

Son zèle s'intéressait aux événements du dehors. Elle aimait les pécheurs, et elle voulait qu'on les aimât pour les convertir. Un jour de carnaval, pensant aux crimes des hommes : " Ah ! dit-elle à ses novices, c'est à vous de dédommager le Cœur blessé de Notre-Seigneur. Vous ferez l'*heure sainte* devant le saint Sacrement ; et là, chacune de vous s'acharnera à une âme jusqu'à ce qu'elle l'ait obtenue de Jésus-Christ. "

On construisait alors, à proximité de Conflans, les fortifications de Paris ; le fort de Charenton avait une garnison, dont le salut intéressait la mère générale. Elle faisait instruire les soldats par les aumôniers, les recevait à la chapelle, et les envoyait faire, sans respect humain, leur première communion à l'église de la paroisse. Plusieurs furent admis à la confirmation dans la chapelle de Conflans.

Si tel était le rayonnement extérieur de la charité de Mme Barat, on devine ce qu'en devait être la flamme au foyer même, dans le noviciat. Elle ne se trouvait heureuse qu'au milieu de son *troupeau blanc*, comme elle appelait ses novices, elle disait que loin de Conflans, " elle était semblable à la colombe de l'arche, ne sachant où poser le pied jusqu'à ce qu'elle fût de retour. "

Nous n'avons plus à retracer l'enseignement spirituel de cette grande maîtresse des âmes. Il était tout

entier dans ce mot qu'elle leur dit au premier jour de l'an 1843 : " Voulez-vous être saintes ? — Oui, oui ! nous le voulons toutes. — Eh bien, mes filles, donnez tout, et vous aurez tout. " *Tout donner*, c'est se vaincre, s'immoler, triompher de la nature. *Tout avoir*, c'est posséder Jésus par la vie d'union et l'esprit intérieur. Elle répétait souvent à ses religieuses : " Soyez des formes de Dieu. Comme les espèces sacramentelles, ne soyez que des apparences ; mais que votre substance soit Jésus-Christ lui-même.."

A cette époque, la mort enleva à la tendresse de Mme Barat neuf autres victimes choisies : Mmes Eulalie de Bouchaud, Néline de Warvilliers, Aglaé Varin, nièce du fondateur de l'Ordre, Clara Quirin, Philomène Henneberry, Nicoud, Edmée Lhuilier, Antoinette de Gramont, — autant de glaives qui transpercèrent le cœur de cette mère affligée, sans compter la mort du vénérable évêque d'Orléans, Mgr de Beauregard, cet ami fidèle du Sacré-Cœur.

Une autre grande douleur vint s'ajouter à toutes ces douleurs. Par suite des rigueurs exercées contre les Jésuites, — rigueurs dont les ombrages de Mgr Affre étaient la cause réelle, quoique involontaire, — les Dames du Sacré-Cœur de Paris et de Conflans reçurent la défense de recourir dorénavant au ministère des Pères pour la direction, les retraites, etc., et elles se trouvèrent ainsi privées tout à coup des secours spirituels les plus appropriés à leur institut. C'était la première fois, depuis la fondation de la

Société, que Mme Barat trouvait de telles dispositions dans l'autorité ecclésiastique. " Ces entraves, venant de la part de l'archevêque, m'ont été bien pénibles, note-t-elle dans son journal. On nous ôte les Jésuites pour nos maisons du diocèse de Paris... Que de peines en seront la suite ! Dieu les connaît, cela suffit. "

A côté de la question des Ordres religieux, se posait, devant les Chambres, la question connexe de la liberté d'enseignement. On la contestait aux congrégations. Le 1er de mai 1844, Mme Barat disait à ses novices : " Tenez, aujourd'hui même, on m'écrit que l'Université veut nous renverser. Dans leurs projets impies, les méchants se disent : " Mais les Dames du Sacré-Cœur nous gênent. " Mais je ne crains rien du tout, disait-elle : j'ai pour moi la sainte Vierge et les novices du Sacré-Cœur. "

De l'autre côté des Alpes, on entendait alors le même frémissement contre le Christ et l'Eglise. " Prions pour que l'ennemi de Jésus soit confondu, s'écria Mme Barat. C'est vraiment son règne et l'heure des ténèbres. "

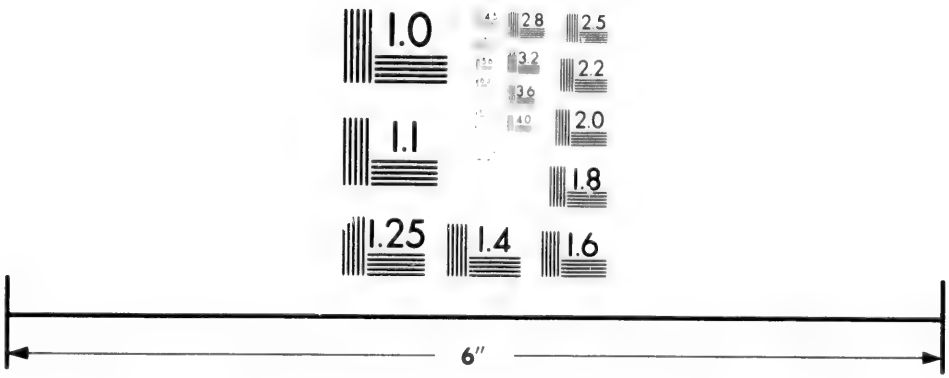
Au sein de ces menaces retentit la nouvelle de la mort de Grégoire XVI. " C'est une perte immense pour la Société, et pour moi en particulier, " relate le journal de Mme Barat. Elle écrivait en même temps à Mme de Gramont : " Ah ! prions qu'il soit remplacé par Celui qui sera le *grand Pasteur*. Combien le monde en a besoin ! " Bientôt elle put saluer, avec toute l'Eglise, l'élection de Pie IX.

La mère générale s'empressa de faire porter au nouveau successeur de saint Pierre ses félicitations sur son avènement au trône pontifical. Elle en reçut un bref qui se terminait par ces encourageantes paroles : " Comme nous n'avons rien de plus à cœur que l'éducation chrétienne de la jeunesse, nous ne cesserons de regarder avec bienveillance un institut qui s'applique à une fin si haute et si utile ! "

Fidèle à cette mission, le Sacré-Cœur continuait d'envoyer ses colonies par tous les royaumes de l'Europe.

Le 22 juillet, Mme Barat quitta la maison du noviciat pour habiter Paris. Mais bientôt, elle fut rappelée momentanément dans sa famille de Conflans, par un événement qui mit dans un grand jour la tendresse comme la sainteté de la servante de Dieu. Une jeune novice, Mme de Monestrol, par suite d'une lésion à la tête, souffrait d'atroces douleurs ; le mal devint si grave que les docteurs Maisonneuve et Cruveilhier ne virent rien de mieux à faire que d'essayer la cruelle et douteuse opération du trépan. Les novices commencèrent une neuvaine à sainte Philomène. Sur ces entrefaites, la mère générale arriva de Paris, et se rendit aussitôt auprès de sa chère novice. Elle lui fit une croix sur le front en prononçant une courte prière. La malade se sentit soulagée. Mme Barat fut alors inspirée de lui dire : " L'Amérique ou le ciel !—Eh bien, ma mère, l'Amérique ! ce sera le chemin qui me conduira au ciel. " La novice s'endormit quelque temps après avoir pro-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

féré ces paroles. Quand elle se réveilla elle était guérie. Les savants médecins constatèrent le miracle. La vénérable mère ne manqua pas d'en rapporter tout l'honneur à Dieu seul ; mais les témoins de ce fait et toute la Société ne séparèrent pas dans leur reconnaissance les noms de Jésus-Christ, de sainte Philomène et de la mère Barat.

Celle-ci revint ensuite à l'hôtel Biron fermer les yeux à Mme Eugénie de Gramont ; puis elle prit elle-même, avec le titre de supérieure, la direction de toute la maison de Paris. Grâce à cette mesure, toute division disparut ; l'union était consommée, l'orage était dissipé : il n'y avait plus maintenant un seul nuage dans le ciel.

CHAPITRE X.

LA PERSÉCUTION ET SES FRUITS.

Au premier bruit de l'orage qu'elle entendait gronder d'un bout de l'Europe à l'autre, le cri de Mme Barat fut celui de sainte Thérèse : " A l'oraison, mes chères sœurs, à l'oraison ! " — " L'enfer se soulève partout, écrivait-elle de Conflans, le 26 octobre 1846. Ne nous lassons pas de prier. Jamais l'Eglise, la Société, les âmes n'ont eu plus besoin de ce secours de Jésus-Christ ; et il ne l'accorde qu'aux âmes intérieures et fidèles. "

On sait quels bouleversements justifièrent les craintes de Mme Barat. Le sanglant passage de la révolution anti-chrétienne et anti-sociale à travers l'Italie, la Suisse et la France, est encore dans toutes les mémoires. En Suisse, la Société perdit sa maison de Montet, si chère à la mère générale. Le radicalisme protestant ayant remporté sur l'alliance catholique, appelée le *Sunderbund*, une honteuse victoire, signala aussitôt son facile triomphe par l'expulsion violente des religieux et des religieuses, en demandant, comme toujours, à la spoliation de lui escompter le prix de ses exploits. " Je ne sais quels pressentiments, disait plus tard Mme Barat, m'a fait désirer que nos sœurs de Montet prissent des mesures de prudence. Elles se dispersèrent à temps, ainsi que leurs élèves. "

Ce fut à la fin d'octobre 1847 que s'acheva cette dispersion des dernières religieuses, dont déjà le plus

grand nombre avait été dirigé vers la maison de Kientzheim. A quelques semaines de là, le 27 novembre, Mme Barat mandait à la mère Trincano que tout était consommé : " Ma chère fille, il n'y a plus de Sacré-Cœur à Monet. Cette contrée, Fribourg en tête, est envahie par les radicaux ; les Jésuites sont en fuite, nos dames dispersées dans nos diverses maisons. "

La première chose qui provoquait cette haine de l'impiété contre le Sacré-Cœur était son nom même. L'enfer, sentant d'instinct que le Cœur de Jésus était la grande force de l'Eglise contre lui, s'en prenait à la Société qui en portait le signe : c'est tout d'abord au drapeau que s'attaque l'ennemi.

Une autre cause de haine était l'affinité existante entre le Sacré-Cœur et la compagnie de Jésus. C'est pour cette raison qu'il fut chassé de Turin, de Pignerol, de Parme et de Gènes.

Une révolution d'un caractère différent venait, sur ces entrefaites, d'éclater à Paris. Le 24 février 1848, le trône de Louis-Philippe s'écroulait presque sans défense, sous les coups de l'émeute.

On vit, pendant ces sanglantes journées, tout ce que l'amour de Dieu est capable d'inspirer d'amour pour le prochain. Oubliant ses périls et ceux de sa Société, Mme Barat ne pensa qu'aux malheurs de ses frères, de quelque parti qu'ils fussent ; et la supérieure générale du Sacré-Cœur se transforma en sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Ses bienfaits répétés devinrent la sauvegarde de son institut. Les jour-

naux les publièrent avec des éloges. La maison fut épargnée ; le pensionnat lui-même, quoique diminué, n'interrompit pas ses classes ; et l'on put espérer que la révolution ne revêtirait pas en France le caractère d'impiété qui l'avait déshonorée dans les Etats voisins.

Un des premiers soins de Mme Barat fut d'aller rassurer le noviciat de Conflans : " Pour le présent, lui dit-elle, il n'y a rien à craindre, et, pour l'avenir, il faut tout remettre entre les mains de Dieu. Si l'on nous chasse de France, eh bien ! mes bonnes filles, le Cœur de Notre-Seigneur est grand, et toute la terre est à nous. N'avons-nous pas l'Amérique, les Birmans, la Chine même ? Ah ! mes enfants, au sein de l'instabilité des puissances humaines, qu'il fait bon appartenir à Celui qui seul est grand, et dont l'amitié ne nous manquera jamais ! "

C'est au milieu de ces troubles de sa propre patrie que l'on vint apporter à Mme Barat les lettres d'Italie, annonçant qu'elle perdait cinq établissements. Ces nouvelles la trouvèrent occupée à prendre des arrangements intérieurs, exigés par l'imprévu de ces circonstances. Elle fut rarement plus grande que dans cette occasion. Ayant lu ces lettres avec calme, elle dit : " Que la volonté de Dieu se fasse et non la nôtre ! " Puis elle continua de donner ses ordres.

Vinrent les journées de juin, couronnées par le dévouement de l'archevêque de Paris. Depuis un an environ, les rapports du prélat avec le Sacré-Cœur avaient repris le caractère de paternité qu'ils n'eus-

sent jamais perdu, si cette portion de son troupeau lui eût été mieux connue. La lumière du martyre acheva de lui ouvrir les yeux. Quelques heures avant de mourir, il chargea M. l'abbé Jaquemet, depuis évêque de Nantes, de porter à la mère Barat l'expression de ses regrets ; et la mère générale témoigna plusieurs fois combien l'avait touchée cette dernière démarche de l'auguste victime. Quels que soient, pendant la vie, les dissentiments qui divisent entre eux les enfants de la loi d'amour, il descend sur le seuil de leur éternité un premier rayon du ciel qui, dissipant le nuage qui les séparait, les fait se reconnaître et s'aimer dans le Seigneur.

Mme Barat consacra la fin de l'année 1848 et le commencement de l'autre à visiter ses familles du centre et de l'ouest de la France. Elle vit ainsi Beauvais, Amiens, puis Bourges, Tours, Bordeaux, Nantes, Niort, Poitiers.

A Tours, elle acheta le monastère de Marmoutier, où saint Martin avait vécu de la vie des Pères du désert, rassemblé ses disciples dans le creux des rochers, et étonné le monde par le miracle de sa sainteté, de son zèle et de sa charité. " La solitude de saint Martin m'a décidée à y faire ma retraite, écrivait-elle à Mme Giraud. Je la ferai près de la grotte où priait si souvent et si longtemps ce grand saint. Demandez, ma fille, que je ne foule pas en vain cette terre des élus, bien profanée depuis. " — " C'est la terre des apôtres, c'est la terre des martyrs, dit-elle ailleurs ; si elle nous est donnée, c'est parce

que notre vocation est de travailler et de souffrir plus que les autres. "

Cependant les souffrances de l'Eglise allaient croissant. Pie IX n'était déjà plus le souverain populaire qu'on acclamait d'un bout de l'Europe à l'autre, comme un rédempteur. S'arrêtant sagement au point où finit la liberté légitime, et refusant son concours à la licence, la guerre et la révolution, il vit rapidement tourner contre lui l'opinion versatile qui recevait le mot d'ordre de Mazzini et des sociétés secrètes. On sait la grande épreuve que traversa, dans ces jours de ténèbres, le pontife de la Croix ; le souvenir de Gaëte remplit encore toutes les mémoires. La révolution triomphante mit une joie féroce à détruire tout ce qui portait un nom sacré ; tout naturellement, le Sacré-Cœur devait avoir l'honneur, après le chef de l'Eglise, d'être persécuté pour la justice. Cet honneur ne lui fut point ménagé. Il se vit chassé de toutes ses maisons de l'Italie. " Que je souffre ! que je souffre ! disait alors Mme Barat. Dieu aurait-il abandonné son Eglise ? Non, mais il livre ces malheureux peuples à eux-mêmes : ils ont abusé de tant de grâces ! "

Le choléra de 1849 vint encore rembrunir ce désolant tableau. Si, cette fois encore, comme en 1832, le fléau fut clément pour la Société, diverses autres maladies lui firent, à cette époque, éprouver de grandes pertes : " Il n'y a presque pas de semaine qui ne nous apporte un ou deux billets de morts, écrivait Mme Barat. Nous avons plus de soixante-dix

religieuses de moins qu'en 1848 ; puis les vocations sont devenues plus rares à cause des temps. On eut dit qu'à chaque fois que de grands malheurs publics s'abattaient sur l'Eglise, le Sacré-Cœur s'efforçait, ou de les conjurer ou de les éloigner, en présentant au ciel de plus nombreuses victimes.

Ce long cortège ne semblait s'être dirigé vers la patrie que pour en ouvrir la voie au fondateur de la Société. Le Père Varin avait quatre-vingt-un ans. Son corps était affaissé ; sa tête, jadis si droite, retombait sur sa poitrine ; sa démarche était pénible, mais l'âme grandissant toujours semblait déjà toucher au ciel, où elle aspirait : " Oh ! qu'il fera bon dans le ciel ! disait-il en novembre 1848 aux novices de Conflans. Encore un petit moment, et toutes les misères de la terre seront finies pour toujours ! Confiance, toujours confiance ! "

Le 19 janvier 1850, le vieillard visita encore une fois la maison de Conflans. Il souhaita aux novices une bonne année chrétienne, par ces paroles des anges : *Gloire à Dieu dans les cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Ce fut le sujet d'une conférence qui se termina par ce mot : *Laudate Dominum quoniam bonus !* Il se leva ensuite. Il allait franchir le seuil, lorsque, se retournant et revenant sur ses pas : " Mes filles, ajouta-t-il avec un accent nouveau, toujours courage et confiance ! "

Ce fut son dernier adieu. Le 12 avril, l'Extrême-Onction lui fut administrée. Le vendredi, 19, à six heures trois quarts du matin, il se réveilla au son

de la cloche de la communauté, leva la tête, sembla chercher quelqu'un qui l'appelait, puis se rendormit du sommeil de la paix pour l'éternité.

Depuis longtemps la mère Barat souhaitait d'aller porter aux pieds du nouveau Pontife ses hommages et ceux de sa Société. Ce désir était devenu plus ardent encore depuis les glorieuses infortunes de Pie IX. Ayant quitté Paris le 23 octobre, elle s'embarqua à Marseille le 11 novembre, fête de saint Martin, dans la compagnie de la mère Prevost et de Mme Cahier, sa secrétaire. Le 15, Mme Barat était à la Villa-Lante : " Quels désastres j'ai eu à regretter en visitant cette villa, jadis si belle ! disait la sainte mère. On voit que le vandalisme a passé par là avec Garibaldi. Au fond, toutefois, ce n'est guère cela que nous déplorons. Le mal moral de ce pays est bien plus à regretter, et il est immense. Nous jouissons néanmoins d'un peu de calme pour le moment. Nous le devons à la France : puisse-t-il continuer ? "

On approchait de la fête de la Présentation de Marie au Temple, fête mémorable dans les fastes de la Société. Il y avait, cette année-là même, cinquante ans que, à pareil jour, Mme Barat s'était consacrée au sacré Cœur de Jésus, et que la Société avait pris naissance dans la petite chapelle de la rue de Touraine. Si la célébration de la cinquantième année des noces de la terre est une solennité à tout foyer domestique, comment cet anniversaire des noces contractées avec Notre-Seigneur ne serait-il pas le jour d'une sainte allégresse dans la famille du cloître ? Une lettre cir-

culaire des mères assistantes avait demandé que ce grand jubilé fut fêté pieusement et solennellement dans chacune des maisons de la Société. Ce désir de la piété filiale trouva partout un écho sympathique. Après le sacré Cœur de Jésus, qui avait béni la Société d'une manière si admirable, pendant un demi-siècle, la meilleure part des louanges revint à la mère Barat. Ce fut un concert universel où les grands noms, avec les plus humbles, firent entendre à l'envi la note de leur reconnaissance et de leur admiration.

Une température clémente, un ciel de printemps, même au cœur de l'hiver, ne purent exempter la mère générale du tribut annuel que sa poitrine payait à la rude saison. Ses forces ne lui revinrent qu'avec le soleil de mai. Le premier usage qu'elle en fit fut de se rendre à l'audience de Pie IX, qu'elle vit, ce jour-là, pour la première fois. Quand on était devant Pie IX, on se sentait en présence de la plus aimable comme de la plus auguste majesté de la terre : ce fut l'impression de Mme Barat : Elle disait : " On ne peut réunir autant de bonté jointe à une dignité remplie de tact et de délicatesse. Sa physionomie porte le calme du ciel. "

Le pape bénit la supérieure et les novices. Il insista " sur les besoins d'une éducation chrétienne, fondée sur une foi profonde, faute de laquelle les nations se pervertissent, " et tombent dans l'abîme de tous les maux, prélude de l'éternel malheur.

L'accueil paternel du souverain Pontife encouragea la mère générale à présenter au Saint-Siège

les demandes qui faisaient le principal sujet de son voyage à Rome.

Parmi les réformes proposées en 1339, et rejetées en bloc en 1843, il y en avait plusieurs d'une utilité universellement reconnue, et dont la nécessité s'imposait chaque jour plus impérieusement. On en fit l'objet d'une supplique au Pape. Elle comprenait trois demandes. La première était " l'adjonction à la supérieure générale de supérieures provinciales qui, ayant un certain nombre de maisons de la Société confiées à leurs soins, porteraient avec elle, et sous sa direction, une partie du poids du gouvernement. " — La seconde était " le renouvellement du Conseil de douze membres chargés de l'élection de la mère générale." Le grand âge de la supérieure commandait instamment de le reconstituer ; et Mme Barat souhaitait qu'on le composât des assistantes générales, des supérieures provinciales, et d'une professe de chaque province. — Enfin, sa troisième demande était qu'il lui fût permis de nommer secrètement une vicaire générale, destinée, en cas de mort de la supérieure générale, à prendre les rênes du gouvernement jusqu'à la nomination de la nouvelle élue.

Il n'y avait qu'une voix dans tout le Sacré-Cœur sur la sagesse et l'urgence de ce complément des constitutions. Ce fut donc unanimement, et dès lors en toute confiance, que la supplique fut présentée au souverain Pontife, à la fin de janvier 1851.

Cependant, après deux mois d'attente, la réponse fut négative.

Jamais coup plus pénible ne surprit Mme Barat. Evidemment le pape ne l'avait pas comprise. Il n'y avait plus que Dieu qui pût faire la lumière dans l'esprit de son Vicaire. La sainte supérieure eut recours à Marie, son talisman accoutumé. La *mère admirable* entendit sa prière. Le 23 mai 1851, Pie IX, mieux informé, rendit un second décret, donnant satisfaction complète à la supplique.

Mme Barat venait de poser la dernière pierre à l'édifice, maintenant immuable, des constitutions. Après avoir porté aux pieds de Sa Sainteté ses remercîments, le 14 juin, elle quitta Rome qu'elle ne devait plus revoir.

Rentrée à Paris, au milieu de juillet, elle y prépara la réunion du septième Conseil général, dans le dessein de pourvoir à la promulgation et à l'application des derniers changements. Ce Conseil s'ouvrit à la Ferrandière le 13 novembre, fête de saint Stanislas Kostka. Il promulgua les modifications approuvées par le pape dans le gouvernement ; il sanctionna un plan d'études mieux adapté aux nouveaux besoins des temps, rédigé principalement par Mme d'Avenas. Il procéda à l'élection des assistantes générales, qui furent Mmes de Charbonnel, Desmarquest et Coppens, auxquelles on ajouta une quatrième mère, Mme Prevost. Enfin, il organisa la répartition des soixante-cinq maisons en dix vicairies, huit pour les Etats d'Europe, et deux pour l'Amérique.

Après la clôture du Conseil, Mme Barat, pendant plus d'un an et demi, ne quitta Paris que pour aller chercher quelques jours de paix dans sa bien aimée

solitude de Tours, ou pour aller visiter les principaux noviciats de la Société.

Depuis la révolution de 1848, — en dépit du développement des progrès matériels, — un travail secret de dissolution s'opérait partout et menaçait la vieille Europe d'un nouveau déluge de maux. Ce travail n'échappa point à la clairvoyante sagacité de la mère générale. Voici ce qu'elle écrivait, lors des inondations de 1852 : " On dirait que les éléments prennent aussi leur part de nos révolutions. Hélas ! tout s'avance rapidement vers l'époque de la destruction générale, et peu de personnes y pensent. On fonde des empires, on invente mille nouveautés, comme devant toujours vivre, et nous allons à la destruction avec la rapidité des torrents dévastateurs. Nous marchons, nous aussi, avec le fleuve rapide ; mais que nos pensées diffèrent de celles des hommes ! Nous voulons tâcher de sauver, dans cette course entraînante, quelques âmes qui périraient. Nous devons aussi nous hâter de nous sauver nous-mêmes, car les temps deviennent mauvais. La confiance, la prière, le zèle nous aideront ! "

C'est ce sauvetage des âmes que nous allons la voir poursuivre avec ardeur. La France en fut encore, comme à l'ordinaire, le principal théâtre.

En 1851, Mme Barat étant à Rome, Mgr Dupanloup lui demanda de doter sa ville épiscopale d'un établissement du Sacré-Cœur. Elle se rendit d'autant plus facilement à son désir, qu'elle vénérait en lui un maître et un patron de l'éducation chrétienne.

Elle écrivit donc le 20 janvier à Mme d'Avenas : " C'est une fondation que je souhaite vivement. Vous en serez supérieure. Outre l'éducation, vous y guiderez les retraites pour les dames du monde, et Monseigneur m'a dit que la bonne société d'Orléans avait déjà cette sainte coutume. " Cette fondation fut comme le signal d'un grand nombre d'autres. Bientôt Layrac, près d'Agen, Moulins, Saint-Pierre-les-Calais, Aix-la-Chapelle, Warendorf, en Westphalie, Meinau, au grand duché de Bade, Riedenbourg dans le Tyrol, Palma, capitale de l'île Majorque, Armagh et Dublin, en Irlande, s'empressèrent d'imiter l'exemple donné par Orléans.

Les deux vicairies de l'Amérique, celle de l'Ouest et celle de l'Est, comprenaient ensemble quinze établissements. Dans la vicairie de l'Ouest, nous connaissons déjà Saint-Charles, premier berceau de la Société. C'était là que la mère Duchesne, forcée de rentrer, après un court séjour aux Potowatomies, se consumait dans la prière et la pénitence. Au sein de sa rude vie de victime volontaire, une grande consolation lui fut donnée par la délicate attention de la mère Barat. Ce fut l'arrivée de sa nièce, Mme Amélie Jouve, sœur d'Aloysia, dont elle avait pris le nom. Destinée au Canada, elle avait reçu l'ordre d'aller d'abord porter à sa vénérable tante le témoignage de la fidèle affection de sa supérieure. " Elle m'a reçue, dit Mme Jouve, comme un ange du ciel ; elle a pleuré de joie, et l'extase du bonheur s'est peinte sur son visage en lisant la lettre de notre très révérende mère. Je puis dire comme saint Antoine :

" J'ai vu Paul dans le désert ! " J'ai vu une grande sainte qui achève ses jours. "

Après Saint-Charles, qui demandait cette mention plus spéciale, nous nous contenterons de nommer les principaux établissements de ces vastes contrées. Dans les Etats du Sud, on trouvait le Grand-Côteau, où le noviciat avait été transféré depuis la suppression de la maison de Fleurissant ; Natchitoches, établi sur la rivière Rouge depuis 1847 ; Bâton-Rouge, où le Sacré-Cœur arriva le 4 février 1851 ; enfin Saint-Michel, dont la prospérité croissait de jour en jour, et Sainte-Marie, près Westport, le 9 septembre 1848.

L'autre vicairie, celle de l'Est, comptait en 1853 neuf établissements : Manhattanville en 1847, le Sault-au-Récollet, proche de Montréal, en 1852, Eden-Hall en 1846, Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse, Buffalo, sur le lac Erie, et New-York en 1849, Détroit en 1850, London, Kenwood et Saint-Jean New-Brunswick, en 1854.

Cette vaste vicairie était confiée à Mme Aloysia Hardey, aujourd'hui assistante-générale du Sacré-Cœur, et une des premières filles de Mme Audé.

Cependant celle qui avait préparé en Amérique l'admirable moisson que nous venons de mentionner était allée en recevoir la récompense. Le 18 novembre 1852, Mme Duchesne reçut le saint viatique. Vers midi, elle s'endormit, et entra doucement dans ce Midi éternel dont parle saint Augustin. Elle avait alors quatre-vingt-quatre ans d'âge, quarante-huit de

religion, trente-quatre d'apostolat dans les missions d'Amérique.

Sur le sol où elle avait, elle et ses quatre compagnes, débarqué si obscurément, en 1818, elle laissait aujourd'hui plus de trois cents religieuses. Les Etats étaient couverts de ses établissements ; et le drapeau du Sacré-Cœur, comme celui de l'Union, pouvait présenter une pléïade d'étoiles, destinées à former devant Dieu et les hommes l'immortelle couronne de cette femme héroïque.

Et cependant son ambition s'était portée au-delà. Presque au lendemain de son arrivée en Louisiane, Mme Duchesne écrivait : " Si Dieu veut me laisser sur la terre, il me semble que je pourrais encore mettre le pied dans l'Amérique méridionale, où à Lima, sous la protection de sainte Rose, ma patronne, ou à Carthagène, sous celle du Père Claver." Ce qu'elle n'avait pu faire, une autre allait l'accomplir : et il lui fut donné, près de sa dernière heure, de bénir celle que Dieu avait destinée à ce nouveau dessein.

Partie de New-York au mois d'août 1853, Mme du Rousier arriva à Santiago le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix. C'est de là que la Société allait répandre l'amour de Notre Seigneur d'abord dans le Chili, et, par la suite, dans toute cette vaste moitié du nouveau monde.

CHAPITRE XI.

LE GOUVERNEMENT ET LA DIRECTION DE Mme BARAT.

Depuis que la maison mère, quittant la rue Monsieur, s'était transférée à l'hôtel Biron, elle y avait perdu le recueillement nécessaire à un lieu de retraite. Le voisinage du pensionnat y attirait des visites dont la mère générale était importunée. Elle se plaignait en outre, que le flot toujours grossissant des pensionnaires ne laissait plus de place à la communauté et aux religieuses de passage. Ce fut dans le but d'obvier à cet envahissement et à cet encombrement, qu'en avril 1854 la supérieure acquit les restes de l'ancien couvent des Feuillantines, dans la rue Saint-Jacques. Séparée de la rue par une longue impasse et une cour d'entrée, fermée par de hautes murailles, cette demeure tranquille lui sembla propre à devenir la maison mère de l'Ordre et le domicile de la Probation, que dirigeait à Conflans, la mère Desmarquest.

Après Mme Barat, peu d'autres possédaient l'art du maniement des âmes comme la mère Desmarquest ; mais elle avait maintenant soixante-quatorze ans, et ses infirmités lui faisaient désirer le repos éternel. Au printemps de 1854, l'état de sa santé empira tellement, que, le 21 avril, on crut urgent de lui conférer l'Extrême-Onction. A cette nouvelle, Mme Barat se transporte à Conflans. Pendant trois quarts d'heure, elle contemple dans un douloureux silence sa chère malade, sans que celle-ci donne le moindre signe de connaissance. Soudain la mère générale se lève vivement, comme sous le coup d'une céleste

inspiration, et se rend à la chapelle. Après dix minutes d'une fervente prière, elle reparaît en présence de la communauté : " Rassurez-vous, mes bonnes filles, dit-elle avec confiance, le bon Dieu vous la rendra. " Elle retourne alors prendre congé de son amie. Soudain celle-ci ouvre les yeux, lui tend la main, et même profère quelques mots pour lui témoigner sa reconnaissance. " Nous nous reverrons," lui répond Mme Barat avec une assurance extraordinaire. En effet, le mieux se soutint, tout danger disparut : la pieuse mère était guérie.

Le 28 août, emmenant de Conflans les deux mères Desmarquest et de Charbonnel, Mme Barat se rendit aux Feuillantines, où les probanistes les suivirent bientôt. La maison fut bénite, en la fête de la Toussaint, par M. l'abbé Gaume ; et le soir, au salut, Mme Barat la consacra au sacré Cœur de Jésus, " pour qu'elle devînt, demanda-t-elle, le modèle de toutes les maisons de la Société, comme elle devait en être le centre et l'appui. " Quant à la communauté et au pensionnat de la rue de Varennes, la supérieure générale en laissa le gouvernement à la mère Prevost " comme à une autre elle-même," ainsi qu'elle disait.

Cependant une grande fête se préparait alors dans le monde chrétien. Le 8 décembre, le pape Pie IX devait proclamer à Rome, dans une auguste assemblée, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Après le culte du Cœur de Jésus, aucune dévotion n'avait été davantage et plus constamment l'objet du zèle de la Société. A Conflans le Père de Pontlevoy, à l'hôtel Biron et aux Feuillantines Mgr Parisis, célé-

brèrent éloquemment ce grand événement du siècle.

Le 2 février 1855, Mme Barat, à peine remise d'une maladie qui l'avait enchaînée pendant tout le mois précédent, profita de la fête de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple pour consacrer la nouvelle maison des Feuillantines à Marie Immaculée. Ce jour-là, à l'issue des vêpres, s'étant agenouillée devant l'image de cette Reine, elle déposa à ses pieds les clefs de la maison ; et voici la belle prière qu'elle lui adressa :

" O Marie, mère de mon Dieu ! en ce moment où " le ciel et la terre s'unissent dans un concert de " louanges pour célébrer le plus beau de vos privi- " lèges, où l'auguste chef de l'Eglise militante vous " proclame, du haut de la chaire apostolique, pure " et Immaculée dès le premier moment de votre " conception, qu'il me soit permis de joindre ma voix " à celle de l'univers catholique, et d'exalter aussi " votre triomphe, au nom d'une société qui se fit " toujours gloire de vous honorer sous ce titre.

" Vous l'avez bénie, cette petite société, ô Marie ! " lorsque Jésus l'enfanta sur le Calvaire, et que de son " Cœur percé sortit, avec son Sang, le dernier gage " de son amour pour les hommes. Bénissez-la de " nouveau en ce jour de grâce, ô Mère Immaculée ! " Rendez-la, comme vous, pure et sans tache. Bé- " nissez les âmes qui, dans cette solitude, viennent " se préparer à combattre l'enfer et à répandre " partout le feu de l'amour divin ; que, dépouillées " entièrement de l'esprit du monde et revêtues de " celui de Jésus-Christ, elles aient à la fois, au milieu

" de leurs travaux, la simplicité de la colombe et le
" regard de l'aigle, afin que, détachées de tout ce qui
" n'est pas Dieu, et toujours en communication avec
" le divin Soleil de justice, elles remplissent digne-
" ment leur mission sur la terre.

" Que votre main maternelle, ô Marie ! nous sou-
" tienne dans les combats et les épreuves de notre
" pélérinage, et que votre Cœur, si intimement uni
" à celni de votre divin Fils, soit pour nous cette
" *Tour d'ivoire* qui nous défende contre tous nos
" ennemis, et ce *jardin fermé* où rien d'humain ne
" saurait pénétrer.

" Vous êtes déjà notre mère, soyez encore la gar-
" dienne de cette Société, de cette maison qui en est
" devenue le centre ; recevez-en les clefs..., prenez-en
" possession, et regardez-la dès aujourd'hui comme
" un bien qui vous est propre. Heureuse d'être votre
" petite servante ; c'est encore trop, votre esclave, ô
" ma Reine... ! c'est à vous que je remets tout ce que
" j'ai de plus cher... Soyez pour toujours, et plus
" que jamais, la mère de la nombreuse famille que
" Jésus m'a donnée. Comblez de vos faveurs les
" plus privilégiées ces premières compagnes de mes
" humbles travaux ; faites que, comme l'Epoux qui
" nous a choisies, nous ne perdions aucune des âmes
" qui nous sont confiées ; que toutes *connaissent le*
" *don de Dieu* et répondent à ses desseins, afin qu'au
" terme de notre exil, nous nous trouvions réunies
" aux pieds de Jésus et de sa Mère Immaculée, dans
" la céleste Jérusalem. Ainsi soit-il. "

Ayant placé sa nouvelle résidence sous les auspices

de Marie, Mme Barat estima qu'il était urgent de recueillir ses dernières forces,—elle avait soixante-seize ans, — pour aller porter ses instructions suprêmes aux principales familles de son institut.

Elle visita d'abord les maisons de Kientzheim, de Metz et de Montigny, puis elle revint bientôt à Paris où l'attendaient de pénibles nouvelles de l'Amérique. La fièvre jaune sévissait dans la Basse-Louisiane. Elle ne s'arrêta qu'après avoir enlevé dix-sept victimes au Sacré-Cœur. Pour consoler Mme Barat de cette nouvelle épreuve, la Providence lui réservait les fondations d'Angoulême et de Saint-Ferréol. Heureuses larmes que celles qui reçoivent si promptement de telles récompenses !

L'infatigable supérieure visita encore Riedenbourg et Kientzheim. C'est dans cette dernière ville qu'elle apprit la mort de la mère de Charbonnel, l'une de ses plus chères et de ses plus vieilles compagnes. Elle s'écria en apprenant cette nouvelle : " Ah ! cette mère qui m'a tant édifiée par son humilité et son obéissance en reçoit le prix maintenant ; elle triomphe dans le ciel ! "

Au milieu de ces deuils, Mme Barat s'encourageait à avancer toujours de plus en plus dans le chemin de la perfection. " Allons jusqu'au bout, disait-elle, le bon Maître ne peut nous abandonner. " C'est dans ces vues courageuses qu'au milieu de l'année 1857 elle visita ses deux maisons de Saint-Pierre-les-Calais et de Lille.

Le 29 juillet, la mère générale descendit à Amiens, qu'elle visita pour la dernière fois. En rentrant à

Paris, le 1er août, elle apprit que, trois jours auparavant, la mère Thérèse Maillucheau était retournée à Dieu. Ce voyage fut le dernier que fit Mme Barat. Jusqu'à la fin de ses jours, elle ne quittera plus Paris, sa résidence fixe. C'est là que nous la considérerons désormais, dans le gouvernement et la direction spirituelle des âmes.

En entrant aux Feuillantines, une de ses premières exhortations aux probanistes fut celle-ci : " Mes bonnes filles, vous trouverez peut-être du vide dans le passé. Hélas ! si Notre-Seigneur avait usé de rigueur, n'en est-il point parmi vous qui n'auraient pas franchi le seuil de cet asile ? Mais sa miséricorde a vu du repentir et de la bonne volonté. Il faut maintenant *faire le pas ;* il faut se renouveler. "

Ce renouvellement, Mme Barat, avec la netteté ordinaire de son esprit, le résumait en deux mots : *Réparer*, *préparer*. Elle interprétait dans ce sens les paroles de l'Ecriture : " *Vous enverrez votre Esprit, et un monde nouveau sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.* " Elle ajoutait : " Mes filles, sans doute le bon Dieu peut bien vous refaire en six mois, lui qui n'a mis que six jours à créer le monde. "

Cette vie nouvelle, Mme Barat la faisait consister en trois choses : " Dieu veut, disait-elle, que désormais chacune de vous devienne *lumière*, *modèle*, *colonne*, dans les maisons de la Société : lumière pour éclairer, modèle pour édifier, colonne pour soutenir." Ces trois paroles furent le mot d'ordre et comme le programme de la Probation. Ils inspirent la doctrine spirituelle que nous trouvons disséminée dans les

instructions, récits et récréations de la mère Barat, pendant son séjour à la maison des Feuillantines.

Le genre de sacrifices qu'elle préférait pour ses religieuses et pour elle-même était l'accomplissement généreux du devoir d'état : " On se jette à corps perdu, disait-elle, dans les sanglantes disciplines et les longues veilles, tandis que la fidélité de détail à observer la règle est un combat qu'il faut perpétuellement recommencer. " Puis, faisant allusion aux préoccupations actuelles du pays : " C'est vraiment, ajouta-t-elle, le Sébastopol à prendre. "

Le jour de l'émission des derniers vœux des probanistes était un jour de joie, d'humilité et de ferveur pour Mme Barat : " Mes bonnes filles, leur disait-elle dans ces saintes journées, vous voilà donc toutes parées des joyaux dont vient de vous revêtir votre Epoux. Je vois sa croix sur votre cœur, son anneau à votre doigt. Ne sentez-vous pas le besoin de dire avec le Psalmiste : *Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai son nom.* Prenez donc ce calice : c'est celui de la souffrance, c'est la coupe de vos sueurs, de vos larmes peut-être. Buvez-le avec délices, en invoquant le Seigneur, *et vous serez délivrées de tous vos ennemis.* "

Cependant ni cette sainteté ni cette sage direction n'expliqueraient suffisamment l'action exercée par la mère générale sur sa Société, si nous ne voyions à l'œuvre une troisième puissance : la puissance du cœur. Mme Barat aimait tendrement, fortement toutes ses religieuses. Cette affection débordait de sa cor-

respondance : c'est un fleuve intarissable de tendresse : " Inutile de vous dire, écrivait-elle un jour, le plaisir que m'a fait votre lettre. Ce plaisir de vous lire, c'est du vieux, c'est du nouveau. Notre affection ne s'use pas comme les choses de la terre ; elle repose sur un fondement qui ne s'écroulera pas : le Cœur de Jésus.

L'accueil que Mme Barat faisait à ses filles répondait à cette ardeur de sentiments. " Rien n'était comparable, rapporte l'une d'elles, à la joie qu'elle témoignait quand nous venions à Paris. Elle nous tendait les bras, elle nous embrassait, nous disant : " Venez, ma fille, venez, vous êtes chez vous, puisque vous êtes chez votre mère. "

L'Ecriture a dit : *La joie qui reluit sur le visage du prince fait rayonner la vie, et sa clémence est comme une douce pluie du soir !* Tel était l'effet produit par la présence de Mme Barat. On ne la rencontrait pas sans qu'elle vous adressât une parole gracieuse. A une de ses filles qu'elle voit marcher, accablée sous un pesant fardeau : " Ma fille, votre bon ange compte chacun de vos pas. " A une sacristine qui allait parer l'autel : " C'est bien de fleurir ainsi l'Epoux des vierges, mais il faut lui donner aussi les fruits de votre jardin : vous me comprenez ? " Parfois ce n'était qu'un mot jeté en passant : " Mon enfant, aimons Dieu, l'amour adoucit tout. " Souvent un regard, un sourire, ce sourire célèbre de Mme Barat, un signe de croix sur le front, une imposition de mains, en disait plus que tous les discours. A

[1] Prov. XVI, 15.

défaut de parole, sa physionomie, si vive, parlait pour elle : on lisait son âme dans ses yeux.

La bonté de Mme Barat était une bonté compatissante, secourable, embrassant tous les besoins comme toutes les souffrances du corps, du cœur, de l'âme de chacune de ses filles. Son premier soin, dès qu'elle mettait le pied dans une de ses maisons, était de se rendre à l'infirmerie. Souvent elle se faisait elle-même infirmière dans sa résidence de Paris : c'était un de ses attraits. Une de ses filles ayant perdu momentanément l'usage de ses membres, Mme Barat venait lui donner à manger, lui mettant elle-même les aliments dans la bouche, comme la plus tendre mère. Servait-on à sa table quelque chose de plus délicat, quelques primeurs du jardin, à cause de son grand âge, la charitable supérieure, cachant ces douceurs sous sa pèlerine, allait les porter furtivement à quelque chère malade.

Elle entrait dans les affections de ses religieuses, s'intéressant à tout ce que leurs familles éprouvaient d'heureux ou de malheureux. Une de ses maximes était que " les parents qui donnent leurs enfants à Dieu doivent en recevoir leur récompense au centuple, même dans ce monde. " Elle compatissait aux maux qui les frappaient, soit peine de cœur, soit désastres de fortune. Non contente de les plaindre, elle faisait son possible pour les soulager, et, dans plusieurs de ses lettres, nous la voyons chercher le moyen le plus discret de rendre à certaines familles, ruinées ou appauvries, ce qu'elles avaient donné à la Société pour la dot de leurs filles. Le plus habituel

des services qu'elle rendait aux parents de ses religieuses était de procurer aux enfants de ces familles l'éducation du Sacré-Cœur. " Je n'ai rien fait de plus pour les miens," disait-elle. Ici, comme partout, le prix du don était doublé par la manière de donner.

Lorsqu'elle apprenait qu'une de ses filles venait de perdre ses parents, sa foi et sa charité trouvaient les expressions les plus affectueuses, pour lui rappeler qu'elle avait encore une mère sur la terre, comme un Père dans le ciel. Elle ne manquait jamais de recommander à ses religieuses l'âme des parents défunts. " Il ne faut pas, disait-elle aux novices, que les parents des nôtres restent en purgatoire plus de vingt-quatre heures : le temps d'apprendre leur mort et de les délivrer par la communion. "

Si les souffrances du corps, si les chagrins du cœur excitaient à ce point sa compassion charitable, combien plus tendrement savait-elle compatir aux souffrances de l'âme ! " Vos peines, disait-elle à une de ses filles, sont choses qu'il faut laisser à Notre-Seigneur, après en avoir tiré profit pour votre âme. L'abeille, pour faire son miel, ne suce pas toujours les fleurs dont le suc est doux, elle y mêle l'amer, et c'est de ce mélange que se compose cet aliment d'un goût si délicieux. Agissez de même, ma fille, et, faisant passer par le Cœur de Jésus vos tristesses comme vos joies, vous composerez le miel de votre perfection. "

L'affection de Mme Barat pour sa grande famille s'exerçait sur tous les membres indistinctement,

sans aucune acception de personnes. Si cependant on y pouvait distinguer quelque préférence, c'était en faveur des sœurs coadjutrices qui, par leur condition, lui représentaient mieux l'humilité de son Epoux.

Comment une telle bonté, dans une supérieure, n'aurait-elle pas été payée de retour ? Mme Barat fut aimée plus que jamais ne l'a été aucune mère de famille. Elle l'est encore aujourd'hui ; et dix-sept ans après sa mort, nous trouvons partout cet amour aussi ardent, aussi universel qu'aux plus beaux jours de sa vie. " O amour tout de sainteté ! ô sentiment tout rempli de chastes délices ! Ici rien n'altère la pureté de l'intention : c'est la coupe sans la lie, c'est l'or sans l'alliage. Le bonheur qu'on goûte y est d'autant plus doux qu'il est entièrement divin : en être arrivé là, c'est être déifié. " [1]

Mme Barat s'était dit, en entrant aux Feuillantines, que là était " le petit nid où elle devait mourir. " Dieu ne le voulut pas.

Une fièvre de démolition et de reconstruction dévorait alors Paris, que l'on voulait distraire en le transformant. Les Feuillantines, comprises dans ces projets de bouleversement, ne purent échapper au coup de l'expropriation. Après de vaines recherches pour se loger ailleurs, Mme Barat se résigna à bâtir dans la partie des jardins de l'hôtel Biron située à l'extrémité de ce vaste enclos, loin du pensionnat, dont elle tenait à éviter le distrayant voisinage. En attendant, on prit dans la rue Cassini une petite

[1] Saint Bernard.

maison de louage, où les mères assistantes et douze ou quinze probanistes pouvaient à peine trouver place. On lui donna le nom de *Nid Cassini.*

Cependant on s'occupa de la construction de la future maison mère, dont la pierre fut bénite le 29 juin 1856. Comprenant qu'elle élevait un cénacle d'apôtres, Mme Barat dit, ce jour-là, à ses religieuses de la rue de Varennes : " Dans les desseins de Dieu, l'univers vous appartient. Son cœur vous l'a donné, pour que vous l'y fassiez régner. Pourquoi ne sommes-nous encore qu'en si peu de lieux ? Pourquoi, lorsqu'on nous appelle partout, y a-t-il encore si peu d'ouvriers ? C'est un mystère que l'avenir dévoilera peut-être, mais que je ne puis comprendre. "

Le Sacré-Cœur continuait donc à recevoir des demandes. En Italie, Son Eminence le cardinal Pecci, — devenu depuis Léon XIII, — l'appelait à Pérouse, dont il était évêque. En Allemagne, la Société s'établit, l'année suivante, dans le grand-duché de Posen, pendant qu'elle poursuivait ses conquêtes dans les deux Amériques. Nous mentionnerons surtout, sur ce dernier théâtre, le développement de Manhattanville et les nouveaux établissements de Chicago et de Talca, dans le Chili, en 1852, et de Chamartin-de-la-Rosa, près de Madrid, en 1859.

Cependant la nouvelle maison mère s'élevait dans le fond des jardins de l'hôtel Biron. C'était un bâtiment d'aspect tout moderne. S'ouvrant par le dehors sur le boulevard des Invalides, il présentait au jardin sa façade principale, dont l'ornementation n'avait

que l'inconvénient d'être trop monumentale pour les goûts de simplicité de Mme Barat.

Cette digne mère vint y demeurer avec ses probanistes le 7 novembre 1858, fête de la Dédicace des églises de France. Son premier soin fut d'y mettre l'esprit du Sacré-Cœur. Mgr Parisis y vint prêcher l'esprit de générosité : " S'oublier, dit-il, ne penser qu'aux âmes, travailler, prier, souffrir, mourir pour les sauver : voilà la vocation d'une religieuse du Sacré-Cœur. "

La chapelle de la maison ne fut achevée et bénite que le 22 juin 1859. Le cardinal Morlot fit bien voir en ce jour sa vénération pour la mère Barat. Répondant au discours de M. l'aumônier : " Je fais des vœux, dit le pontife, non seulement pour l'édifice matériel que voici, mais pour cet autre édifice de la Société fondé il y a soixante ans, et dont je suis heureux de voir encore ici la première pierre ; cette pierre angulaire qui, toute cachée qu'elle est, en supporte tout le poids. Puisse-t-elle le soutenir longtemps encore, pour la prospérité d'un ordre qui a si bien mérité de l'Eglise, et de tous ceux qui ont à cœur la gloire de Jésus-Christ. "

Confuse de ces paroles, Mme Barat tomba aux genoux du cardinal, en prononçant quelques mots que la faiblesse de sa voix ne permit pas d'entendre, et elle lui présenta les clefs de sa maison. L'archevêque se contenta d'y porter la main, puis les lui remettant : " Madame la supérieure générale, lui dit-il, je les touche avec bonheur, mais je m'empresse de vous les rendre, à vous qui les avez si bien gardées

jusqu'ici. Elles ne peuvent être en meilleures mains. Gardez-les, Madame, gardez-les longtemps encore. " Toute l'assistance était émue jusqu'aux larmes.

Cette maison du boulevard fut ici-bas la résidence définitive et dernière de Mme Barat. C'est de là que, désormais impuissante à voyager, et d'ailleurs remplacée dans la visite de ses familles par les mères vicaires, la supérieure générale allait exercer, par la correspondance, le laborieux gouvernement de la Société.

Mme Barat répondait régulièrement à tout. Durant toute la matinée, et souvent une grande partie de la soirée, pendant cinq ou six heures, on entendait sa plume courir, sillonner le papier de sa rapide et puissante écriture, en même temps que sur sa vive physionomie se reflétaient les divers sentiments qui l'inspiraient. Parfois elle suspendait quelques instants son travail pour aller se reposer dans la visite de Jésus-Christ. On la dérangeait : " Comme César, je voudrais faire quatre choses à la fois, avouait-elle dans une lettre. J'en fais souvent deux : écrire et écouter ; et c'est déjà trop pour ma courte intelligence. Vous me lirez avec indulgence, n'est-ce pas ? "

Dans la rapidité d'une telle rédaction, on le devine assez, l'art n'entre pour rien. L'ordre, la simplicité, la clarté, la mesure, sont les premières qualités des lettres de Mme Barat. On y retrouve bien aussi cette pointe d'esprit, que l'on a surnommée la pointe bourguignonne, et qui rendait si piquante la conversation de la spirituelle mère. Mais la raison et le cœur font les principaux frais de cette correspon-

dance, épanchement limpide et spontané d'une âme qui se montre telle qu'elle est ; et quelle âme que celle-là ! Joubert a écrit : " Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à une âme, plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau. " Tel est le propre des lettres de Mme Barat.

Tout gouvernement comprend trois œuvres : œuvre d'*organisation* ou de constitution ; œuvre de *conservation* ou de direction ; œuvre de *réformation* et de correction. Constituer, diriger, corriger : ce fut l'ouvrage de toute la vie de Mme Barat.

L'organisation d'une famille religieuse consiste d'abord dans le choix de la supérieure et des premières officières. Ce devoir était avant tout une œuvre de prière pour la mère générale. " C'est au pied du Tabernacle que notre mère générale réglait les affaires de la Société, rapporte une de ses filles. Une de ses maximes était " qu'une religieuse du Sacré-Cœur ne doit avoir d'autre patrie que l'univers et le ciel. "

Cependant quelque fermes que fussent les principes de Mme Barat sur l'obéissance, rien n'était plus éloigné de son gouvernement qu'un sec formalisme qui, mettant un ressort à la place du cœur, tendrait à introduire, dans le régime des âmes, la dureté d'une froide administration. Le régime du Sacré-Cœur est le régime pastoral ; et, autant Mme Barat était inflexible devant la résistance, autant elle était facile et condescendante pour adoucir le joug, dès qu' on l'acceptait.

Après l'organisation de ses familles, Mme Barat pourvoyait à leur *conservation* dans l'esprit de l'institut : c'est la seconde fonction du gouvernement. Et comme l'institut comprend la double vie de prière et d'action, Mme Barat faisait de chacun de ces points le sujet de ses instructions aux mères vicaires, supérieures et principales officières de la Société.

Sainte Thérèse a écrit : " Le pasteur qui fait son devoir doit se tenir sur le sommet de la colline, pour de là découvrir et protéger son troupeau. " Or ce lieu élevé pour une maîtresse des âmes, c'est l'oraison. Mme Barat faisait aussi de l'union à Dieu la première condition du gouvernement.

Après la prière, l'action. L'action d'une supérieure embrasse deux objets : la conduite des personnes ou la *direction ;* la conduite des affaires ou l'*administration.*

Pour la conduite des personnes, elle demandait un égal et sage tempérament de douceur et de force. Elle résumait ses leçons dans cette parole charmante : " Il faut s'occuper des femmes comme les anges s'occupent de nous, invisiblement, sans qu'elles s'en aperçoivent. "

Pour l'administration des affaires temporelles, Mme Barat voulait qu'on fît planer au-dessus la considération des choses éternelles : " Il est juste, écrivait-elle, de jeter parfois un regard sur le petit trésor terrestre ; mais vite hâtons-nous de remettre nos affections où est le vrai trésor, Jésus qui réside au ciel. "

L'action de Mme Barat ne se renfermait pas dans l'enceinte de ses cloîtres. Elle ne se bornait pas

même à la direction de ses pensionnats et de ses écoles d'enfants. Suivant ses élèves au-delà de leur éducation, la supérieure générale restait leur mère malgré la séparation et la distance, et continuait de les aimer et de les éclairer de ses conseils. Voici ce qu'elle écrivait à l'une d'elles : " Je pense quelquefois, ma chère Caroline, que vous êtes trop sensible aux choses de ce monde. Je le conçois, vous devez y vivre. Du moins, détachez-vous en peu à peu, de manière toutefois que ceux qui vous entourent ne s'en aperçoivent pas. " Par contre, elle lui demandait instamment de s'attacher à son nouveau foyer, à quelque prix que ce fût. " Dieu seul et votre devoir, c'est-à-dire votre seule famille, " telle est la devise qu'elle lui avait donnée. " Vous êtes trop expansive, lui écrivait-elle encore ; vous avez un abandon, un naturel qui charment ; cachez aux yeux des hommes ces qualités si attachantes que l'être le plus vertueux s'y laisse prendre malgré lui. Il est temps, ma chère fille, que vous preniez une tenue et une manière d'être qui s'accorde mieux avec votre âme si droite, si pure, si délicate. Donnez votre cœur à Dieu, et n'aimez que pour lui ceux que vous devez aimer... Soyez prudente, courageuse, ferme comme le rocher immobile au milieu d'une mer orageuse. Eloignez les occasions, ne comptez pas sur l'âge, mais sur la force de Dieu. " Cette élève, qui était Mme la comtesse de la Grandville, profita si bien de ces leçons qu'un prêtre disait d'elle : " Dans le cloître, elle eût été une autre sainte Thérèse. C'était une âme de feu. "

Peu de jours avant sa mort, le 28 avril 1865, Mme Barat écrivait à une autre de ses élèves, pauvre orpheline qu'elle avait adoptée : " Je désire encore vous revoir en ce monde, mais ce sera sans doute pour la dernière fois, car j'approche du terme ; la vie semble m'échapper sensiblement... Vous êtes jeune, au contraire ; mais n'oubliez pas que la carrière la plus longue n'est qu'un instant, en regard de l'éternité. Oh ! quelle folie ce serait de la sacrifier à de fausses jouissances !... Vous m'avez assurée que vous étiez corrigée, mais veillez de près sur vous pour ne plus retomber. Oh ! non, un regard au ciel, que vous risquez de perdre, un souvenir de votre mère vous arrêteront, ma chère fille, sur le bord de l'abîme... Adieu, chère Julia, vous me serez toujours plus chère, si vous êtes fidèle. "

Julia survécut seulement sept années à Mme Barat; mais sa fin fut consolante. Ce jour-là, dans le ciel, il dut y avoir pour Mme Barat plus de joie sur le retour de cette pauvre brebis égarée, que sur le salut de tant de brebis fidèles de sa grande bergerie, qui n'avaient pas besoin de pénitence.

Notre tâche est près de s'achever ; nous entrons dans la période de la consommation. — Consommation de la souffrance de Mme Barat par de nouvelles persécutions suscitées en Italie à sa Société ; consommation de son œuvre par le huitième Conseil général de l'Ordre ; consommation de sa sainteté par un amour croissant de Dieu et du prochain ; enfin, consommation de sa vie par une sainte mort : tel est le sujet du dernier chapitre de cette histoire.

CHAPITRE XII.

LA CONSOMMATION.

Il y aura, dans l'histoire du 19e siècle, une date à jamais néfaste. C'est celle du jour malheureux où, sous de beaux prétextes, la France, passant les Alpes, s'en alla déchaîner la révolution, ébranler les assises séculaires de la chrétienté, encourager, armer les puissances mauvaises, et par suite attirer sur l'Eglise, la société et elle-même, un déluge de maux. La clef de voûte de l'autorité une fois ébranlée à Rome, on allait voir se désagréger partout l'édifice de l'ordre, et s'y produire des brèches par où l'ennemi devait se ruer avec fureur, portant le fer et le feu ! Nous avons vu ces maux ; nous en souffrirons longtemps ; tous les saints en ont gémi. Ce fut une des souffrances de Mme Barat, souffrance suprême mais féconde, qui consomme sa sainteté, pareille à ces orages qui, à l'automne, achèvent de mûrir les fruits.

Le Seigneur, il est vrai, épargna à sa servante de voir les extrémités où nous en sommes venus. Mais, dès le principe de cette guerre, elle ne s'était point méprise sur ses résultats ; nos victoires ensuite ne l'éblouirent pas. Elle disait le jour de sainte Madeleine 1859 : " Notre Société ne doit pas attendre un meilleur sort que celui de l'Eglise : si le vaisseau de Pierre est ballotté pour la tempête, nous qui sommes la petite barque attachée à ce vaisseau, ne devons-nous pas en ressentir les secousses ?

Lorsque Mme Barat prononçait ces paroles, il y avait dix jours qu'on venait de signer la paix de Villafranca. L'acte qui donnait au roi de Sardaigne l'Italie depuis le Tessin jusqu'au Mincio fut, à Milan, le signal de la persécution ; et le Sacré-Cœur eut l'honneur des premières attaques. Les maisons de Milan et de Parme furent fermées. Celle de Padoue pouvait craindre le même sort ; mais la charité la préserva. Les religieuses eurent l'inspiration de recevoir chez elles les blessés de la guerre pour les soigner de leurs mains. La mère générale les en félicita ; puis, ce devoir rempli, elle attendit tranquillement qu'on décidât du sort de cette communauté. Le Sacré-Cœur de Padoue put être conservé : " Cette maison de Padoue, avait dit la supérieure, sera comme le roseau battu de la tempête, qui courbe la tête, mais qui reste debout.

Cependant sa pensée, son cœur, ne quittaient pas Rome, où le vicaire de Jésus-Christ gravissait un rude calvaire. Elle eut souhaité d'être bénie encore une fois par la main à laquelle on préparait des chaînes. Du moins adressait-elle les vœux les plus ardents pour l'auguste victime : " Nous prions beaucoup pour le pape et pour l'Eglise universelle ; car y a-t-il aujourd'hui un coin du monde où règne la paix ?... Prions Dieu qu'il dise à cette mer agitée : *Tu viendras jusqu'à ce grain de sable, et tu ne le passeras pas.* "

On était à la veille de l'attentat suprême. A la fin de l'été 1860, après une suite de manœuvres machiavéliques, conduites dans le dessein d'isoler le

Saint-Siège pour mieux l'accabler, on vit tout à coup, sans déclaration de guerre, sans aucun des respects qui sont le dernier des remparts de l'honneur dans le monde civilisé, et comme en pleine barbarie, des masses armées envahir les provinces pontificales, et écraser par le nombre une poignée de héros. Cette fois encore, selon l'expression de l'Ecriture, *il fut donné à la Bête de faire la guerre aux saints et de les vaincre* [1].

Le champ de bataille de Castelfidardo est en face de Lorette. De son éminence, de Monte-Reale, le Sacré-Cœur assistait à toutes les péripéties de cette journée, à la fois pleine de deuil et de gloire. Bientôt même ses murs devinrent le dernier refuge des soldats pontificaux, qui, un contre dix, rangèrent bravement leur cavalerie et leurs canons sous les fenêtres, résolus, sinon de vaincre, du moins de résister. Ce fut seulement alors que les religieuses et leurs enfants allèrent chercher un refuge à Saint-Elpidio qui, grâce à son obscurité, put échapper à la proscription.

Pérouse, livrée aux mêmes maîtres, prolongea son agonie pendant deux années, mais il fallut se rendre. C'était en tout dix maisons, sans compter Montet, que, depuis l'année 1847, la révolution enlevait à la Société. L'avenir politique était de plus en plus sombre ; mais, dans cet " obscurcissement, " comme l'appelait Pie IX, restait la lumière des promesses divines, desquelles l'évêque d'Arras donnait au Sacré-Cœur ce beau commentaire : " Quelle situation !

[1] Apoc. XIII, 7.

Un pouvoir sacré, mais humainement très-faible, et contre lui le déchaînement de tous les pouvoirs terrestres, humainement très forts. Faut-il s'en étonner? Tout cela a été prédit : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups*, a dit Notre-Seigneur. Qu'arrivera-t-il ? Les brebis seront mangées, sans doute, ce sera l'affaire d'un instant. Non, les brebis vivront, et les loups seront vaincus. " L'évêque concluait : " Mes sœurs, remerciez Jésus-Christ, qui vous prend sous sa garde. Vous êtes ici comme dans une de ces îles fortunées dont les champs étaient émaillés de fleurs, tandis que les flots en battaient le rivage. Vous êtes non seulement dans l'arche qui ne peut périr, mais dans le cœur même du Pilote qui la conduit. Et si tous les passagers sont en sûreté sous sa conduite, que sera-ce de ceux qui reposent sur son sein ! "

Alors, comme toujours, le Sacré-Cœur eut à présenter au ciel, comme un contre-poids aux crimes de la terre, des victimes choisies. Nous en nommerons quelques-unes des plus ferventes et des plus mûres pour le sacrifice : Mme Joséphine de Coriolis, une des anciennes élèves de Mme Duchesne, Mme Emma de Bouchaud, supérieure de Poitiers et vicaire de l'Ouest, la mère Henriette Coppens, Françoise Feldtrappe, sœur coadjutrice, Mme Lazarine Fouquet, cœur de vierge, âme de poète, Mme Marie-Antoinette Bourbon, Mme Antonin Berger, Mme Marie-Ursine de Salis, Mme Louise Mallac, Mme Thérèse-Agnès Tilley, anglaise convertie, et Mme Emma de Villefranche, qui disait sur son lit de mort : " J'avais cru que le

plus beau jour de la vie était le jour de la première communion ; je me trompais : c'est le jour de l'Extrême-Onction."

Le printemps de 1861 vit éclater la guerre d'Amérique. Elle fut pendant trois années un grave sujet d'inquiétude pour Mme Barat, qui tremblait pour ses familles de cette vaste colonie. Mais, grâce aux sympathies que le Sacré-Cœur s'était conquises dans le pays, ces maisons furent constamment respectées, honorées même, par l'une et l'autre des deux parties belligérantes.

La guerre d'Amérique apportait un retard à un projet important de la mère supérieure : l'époque fixée par les constitutions pour la réunion du Conseil général était déjà passée. Mme Barat attachait d'autant plus d'importance à sa réunion que, dans sa pensée, ce Conseil devait mettre le sceau à son gouvernement. Il s'ouvrit le 17 juin 1864. Mme Barat en fut l'âme, présidant toutes les séances, y soufflant son esprit, mais s'effaçant néanmoins par une humble discrétion derrière l'action du Conseil, comme pour habituer la Société à se passer d'elle désormais. Mme Gœtz y fut nommée vicaire générale ; elle devait, en cette qualité, assister la supérieure et la suppléer au besoin.

Le 21 juillet 1864, le Conseil fut clos. Le lendemain, fête de sainte Madeleine, fut un jour mémorable pour la maison mère. Après cette belle journée, les conseillères se séparèrent. Les adieux furent pénibles : plusieurs comprenaient qu'elles quittaient leur supérieure pour ne plus la revoir. Mais l'œuvre

commune était faite, et désormais la fondatrice eût pu dire avec l'Apôtre, si son humilité le lui eût permis : *J'ai combattu le bon combat, j'ai parcouru la carrière, j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à aller recevoir la couronne de justice que me réserve, pour le grand jour, l'équité de mon Juge.*

Avant de la voir atteindre cette juste récompense, arrêtons-nous un peu à considérer, dans un portrait général, l'âme de Mme Barat, telle que la grâce l'avait faite, à la fin de ses jours.

Nous lisons dans une lettre de Mme Barat, écrite au printemps de 1859 : " Il se fait tard pour nous. Le soleil de notre vie est plus que sur son déclin : imitons cet astre bienfaisant. Lorsqu'il s'abaisse sur l'horizon, près de le quitter, ses feux semblent se rallumer en lançant une lumière plus vive. Qu'il en soit de même pour nous. "

Il en fut ainsi de cette vénérable mère : sa vieillesse eut l'éclat du soir d'un beau jour. L'amour divin l'illumine. Centre et mobile de toute son existence, il lui fait aimer Dieu par-dessus toute chose, il lui fait tout aimer pour l'amour de Lui. C'est cette ascension de l'amour, ce sommet de l'amour, cette effusion de l'amour que nous allons considérer dans Mme Barat.

Plus un saint se rapproche du ciel, plus grand est son détachement des choses de la terre. On observait de plus en plus cette disposition dans les habitudes de la servante de Dieu : " Peu de choses suffit aux sages, avait-elle coutume de dire ; moins encore suffit aux saints. " Tout ce qui l'entourait, tout ce

qui était à son usage portait le cachet de la pauvreté religieuse. La chambre qu'elle habitait, son cabinet de travail étaient si modestes, qu'un jour une princesse, admise à les visiter, n'en pouvait croire ses yeux. " Quoi ! disait-elle, est-ce là l'appartement d'une supérieure générale ! " Une simple table avec un petit pupitre portatif et quelques chaises de paille en composaient l'ameublement ; un crucifix et une image de Marie en étaient la parure.

Jamais oisive, elle tricotait, raccommodait, tirait l'aiguille, tout en alimentant la conversation. Une religieuse posait-elle un moment son ouvrage pour raconter quelque trait, Mme Barat lui disait : " Mon enfant, vous pouvez raconter votre histoire tout en travaillant ; ces deux choses vont ensemble pour des pauvres comme nous. "

" L'âme étant dépouillée des choses extérieures, dit Bossuet dans un de ses plus beaux discours, commence alors à être plus proche d'elle-même. Mais, arrivée à ce point, osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? Oui, se dit-elle, j'ai trouvé en lui une victime, et je l'immolerai à l'amour de Dieu " [1]. Nous avons déjà vu à quelles rigueurs contre elle-même Mme Barat se fût portée, si l'obéissance n'y eût mis un frein. On rapporte qu'un jour, à l'imitation de sainte Jeanne de Chantal, elle tenta d'imprimer sur sa poitrine l'image du sacré Cœur de Jésus, en y appliquant une médaille en bronze rougie au feu ; on s'en aperçut à temps pour l'en empêcher. " Regardez comme perdu le jour où vous

[1] Discours pour la profession de Mme de la Vallière.

n'aurez pas souffert pour Jésus, " disait Mme Barat.

" Sortie du monde et de ses biens par la pauvreté, sortie du corps et de ses jouissances par la mortification, l'âme se trouve alors elle-même, — c'est toujours Bossuet qui nous marque ce progrès, — mais s'étant trouvée elle-même, elle sait qu'elle a trouvé la source de tous les maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore, ne se donnant pas de relâche qu'elle n'ait abattu l'orgueil aux pieds de Dieu. "

Mme Barat avait l'orgueil en exécration : " Ah ! le *moi*, si je le tenais, je l'étranglerais, l'entendait-on répéter ; pas de trève dans cette guerre : il faut vaincre ou mourir ! " Elle disait encore : " Saint Jean, dans sa vieillesse, répétait toujours la même chose à ses disciples : " Charité ! charité ! Aimez-vous les uns les autres. " Et moi, jusqu'à la fin, je dirai à mes filles : " Humilité ! humilité ! toujours humilité ! "

Le foyer d'où rayonnaient ces vertus d'humilité, de pauvreté, de pénitence en Mme Barat, était l'amour de Dieu. Cet amour était son poids, comme dit saint Augustin, sa gravitation, comme nous dirions aujourd'hui. — Nous venons de décrire l'ascension de cet amour ; maintenant voici son sommet : il nous faut voir comment, ainsi détachée de toutes choses et d'elle-même, " resserrée de toutes parts, comme s'exprime Bossuet, et ne respirant plus que du côté du ciel, elle se donnait en proie à l'amour divin. "

Impuissante à se contenir, cette fournaise d'amour débordait en cris soudains, comme en autant de jets de flammes. Un jour du mois de juin, que le vent

était brûlant : " Ah ! mes bonnes filles, dit-elle, je voudrais qu'il fît chaud partout. Le feu est au milieu de nous : laissons faire Notre-Seigneur, il aura bientôt tout embrasé. On l'entendait redire fréquemment cette prière, qui était comme l'explosion du brasier intérieur : " O Cœur de Jésus, ma lumière, mon amour et ma vie, faites que je ne connaisse que vous, que je ne vive que de vous, en vous, par vous, pour vous. " Dans une de ses maladies, comme on lui demandait si elle n'avait besoin de rien, elle répondit avec un accent ineffable : " Je n'ai besoin que d'une chose : Aimer Jésus et le savoir aimé. "

La communion consommait son intimité avec Jésus-Christ. La mère Barat communiait tous les jours, s'y préparant chaque fois par la confession. Dans ses dernières années, elle ne se confessait plus que tous les deux ou trois jours, ce qui lui faisait dire : " Je crois que je commence à me convertir. Demandez au bon Dieu de me convertir tout à fait, afin que je puisse, comme vous, mes enfants, ne plus me confesser qu'une fois la semaine. " Elle s'accusait des moindres fautes avec une telle componction, qu'on l'eût crue coupable de forfaits énormes. " Plusieurs fois, raconte une de ses religieuses, me confessant après elle, je trouvai l'accoudoir du confessionnal tout mouillé de ses larmes. "

Sainte Thérèse a dit : " Quand vous avez communié, fermez les yeux du corps et ouvrez ceux de l'âme : vous y trouverez le ciel." Il arriva plus d'une fois que, pendant cette heure céleste, Mme Barat fût comme transportée hors d'elle-même. " J'avais beau

l'appeler, l'avertir, la toucher même, rapporte une de ses filles, elle me regardait avec les yeux ouverts, mais elle ne voyait pas. Après un long intervalle, elle me dit, comme revenant de loin : Ah ! vous voilà, ma chère... Oui, il faut le quitter pour aller à son service : c'est quitter Dieu pour Dieu. "

Toutes les dévotions de Mme Barat se subordonnaient à l'amour de Dieu. Elle ne voyait que son Cœur dont elle était l'épouse, mais elle ne séparait pas le Cœur sacré de Marie de celui de Jésus. Elle était aussi très dévote à saint Joseph. Chaque soir, elle s'endormait sous la bénédiction de la sainte Famille.

Considérons maintenant l'*effusion* de cet amour : voyons-le descendre du ciel en terre pour se répandre sur tout ce que Dieu aime, et sur tout ce qu'il commande d'aimer pour l'amour de Lui.

La charité de Mme Barat était universelle. C'était un fleuve qui, des hauteurs sacrées du Cœur de Jésus où il prenait sa source, descendait sur tous les êtres, du plus grand au plus petit, répandant sur son passage l'affection, le bienfait et la bénédiction.

La plus grande œuvre de Dieu en ce monde, c'est l'Eglise. L'Eglise était aussi le premier objet de l'affection comme de la religion de Mme Barat. Nous avons déjà vu quelle était, si je puis employer cette expression, sa dévotion pour le pape. Elle avait pour les évêques une vénération qui s'inspirait de sa vive reconnaissance. Mais ce n'était pas seulement de la reconnaissance qu'elle témoignait aux évêques, c'était un culte religieux. Les pontifes de Jésus-Christ re-

vêtaient à ses yeux un prestige sacré. Jusqu'à la fin de sa vie, infirme et ayant de la peine à se mettre à genoux, elle ne voulait pourtant les recevoir que dans cette posture humiliée. Mais le meilleur témoignage de sa vénération était la déférence à leurs avis.

La foi de Mme Barat voyait Dieu dans ses prêtres ; elle demandait à ses filles de ne considérer que lui dans leurs directeurs, sans acception de personne : " Voyez Marie-Madeleine au tombeau de Jésus-Christ, leur disait-elle, elle ne s'occupe pas des anges, elle n'a en vue que son Maître. "

Mme Barat aimait Jésus-Christ dans ses épouses, de quelque ordre qu'elles fussent. Jamais son large esprit ne put prendre le moindre ombrage des succès obtenus par d'autres religieuses : " Faisons ce que nous pouvons, écrivait-elle à ce sujet ; méritons ainsi que Dieu bénisse nos travaux ; puis, réjouissons-nous de voir prospérer celles qui travaillent pour nous pour le même Maître. "

Pénétrée de cette fraternelle charité dans le Christ, Mme Barat, non seulement vénérait toutes les religieuses, mais elle saisissait toutes les occasions de les obliger. A la fin de 1840, des religieuses françaises étant venues à Rome, pour diriger une école fondée par la princesse Borghèse, Mme Barat s'offrit à les recevoir dans sa maison de Sainte-Rufine, afin de les initier à la langue et aux usages du peuple italien. Elles y passèrent, en effet, une partie de l'hiver dans une fraternelle union avec le Sacré-Cœur.

Son amour pour les âmes semblait redoubler

d'ardeur à la fin de sa vie : c'était le cri de Jésus expirant : J'ai soif ! " Etre apôtre, être sauveur, disait-elle, c'est le seul contentement qui puisse nous attacher à la vie. " Les missions d'Amérique l'enthousiasmaient. Elle écrivait à Mme Evélina Lévêque : " On me défend quelquefois d'agiter ma plume en écrivant ; mais impossible de m'arrêter quand je traite cet article : missions étrangères, mon premier attrait ! "

Après cela, est-il besoin de rappeler son amour pour l'âme des pécheurs ? Un récent auteur spirituel a écrit : " Il y a dans le monde une foule de cœurs qui sont à Dieu comme de durs métaux. Pour qu'il les fonde il lui faut des fournaises. Soyez-lui ces fournaises " [1]. Mme Barat était une de ces fournaises d'amour. On lit dans une de ses lettres : " Si on pouvait aller chercher les pauvres pécheurs jusque dans les profondeurs de leur ténébreuse prison, là encore on nous verrait tenter de les délivrer." Du moins s'intéressait-elle à la rédemption des âmes du purgatoire. " *Prier*, *agir*, *souffrir* pour ces âmes si dignes d'intérêt et si tôt oubliées, " était une de ses devises.

La charité de Mme Barat ne s'arrêtait pas aux âmes. Les membres souffrants de Jésus-Christ étaient pour elle l'objet d'un respect, d'une compassion, d'une tendresse divine. Elle avait le pauvre en honneur, le préférant à tout, même à la société des plus nobles personnages. Mais ce n'était pas assez de respecter le pauvre, Mme Barat l'aimait. A commencer par

[1] M. l'abbé Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes.*

ceux qui la servaient ou l'approchaient, domestiques, ouvriers, employés, gens de service, tous trouvaient en elle une affection de mère.

Il n'était pas besoin d'être dans la maison de Mme Barat pour avoir des titres à sa charité. Les pauvres l'attiraient par leur pauvreté seule, ou plutôt par cette beauté surnaturelle, divine, que revêt l'indigence envisagée en Jésus-Christ. Elle sentait, pour ainsi dire d'instinct, les malheureux. Plusieurs fois, dans ses voyages, on la vit tout à coup sortir de son oraison ou même de son sommeil, et dire à ses compagnes : " Voici un pauvre qui vient nous demander l'aumône. "

Un grand écrivain a dit : " Après le regard de Dieu sur l'homme, il n'en est pas de plus tendre que celui qui descend du vieillard sur l'enfant. " C'était une autre des tendresses de Mme Barat, particulièrement en ses dernières années. Plus que jamais, les enfants étaient devenus sa vie, son repos, son rajeunissement, et, comme elle les appelait, " la rosée de son âme. " Elle disait : " Pour une seule âme d'enfant j'aurais fondé la Société. " Le soir d'une solennité de première communion on l'entendait répéter : " Oh ! mes filles, n'y eût-il que la joie d'un pareil jour, c'en serait assez pour nous payer de tous nos sacrifices. "

Cependant elle commençait dès lors à prendre congé de cette petite famille. Le 21 juillet 1862, après avoir reçu leurs vœux de fête, Mme Barat leur dit que la seule chose qui la consolait de vieillir était l'espérance de les revoir au ciel : " J'irai bientôt

vous y attendre. Et vous-mêmes, voulez-vous y aller un jour ? — Oui, oui, nous le voulons ! — Voulez-vous me promettre de ne jamais offenser Dieu mortellement ? — Oui, nous le promettons, répondirent deux cents voix. — Eh bien, nous serons ensemble pendant toute l'éternité. " Ces dernières paroles furent dites d'un accent sonore et énergique ; la voix lui était revenue. Alors elle resta debout pendant plusieurs instants, les yeux et les mains levés vers le ciel, implorant de Dieu la bénédiction qu'elle donna ensuite à sa nombreuse famille. Une de ses filles ayant dit, en lui baisant la main : " Je veux vous consoler, ma mère. — Hâtez-vous ! " répondit-elle. Elle sentait approcher l'heure du rendez-vous qu'elle venait de donner.

Après ce portrait, on ne s'étonnera pas que les contemporains, témoins des vertus de Mme Barat, l'aient déjà, par avance, placée sur les autels. L'un disait, par exemple : " C'est une sainte Chantal, mais couronnée de l'auréole de la virginité, et tout imprégnée de la suavité du Cœur de Jésus. " Une Espagnole l'appelait " une autre sainte Thérèse, aimable et spirituelle, " *santa amable y despejada.* Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, en Canada, étant revenu d'Europe, rendait ainsi compte de son impression : " Les deux plus grands souvenirs que j'aie gardés de mon voyage, c'est celui de l'audience du Saint-Père Pie IX, puis celui de mon entretien avec Mme Barat. " Le comte de Montalembert écrivait à sa fille le 21 juin 1864 : " J'ai eu le bonheur de voir et d'entendre Mme Barat. Je ne saurais assez

vous dire combien cette visite m'a ému et intéressé... Quand je l'ai vue s'en aller, appuyée sur ses deux religieuses, il m'a semblé voir Moïse sur cette montagne où deux Israélites lui tenaient les bras en l'air pendant qu'il invoquait le Seigneur."

Les organes de Mme Barat ne lui prêtaient plus, à la fin de sa vie, qu'un service paralysé par l'infirmité ; ses jambes ne la portaient plus, sa voix se faisait à peine entendre, elle ne dormait presque pas, ne mangeait presque rien. Sa vie était une sorte de miracle que Dieu semblait prendre plaisir à prolonger pour procurer sa gloire.

Le principal dessein de Dieu, en prolongeant ses jours, était de lui laisser le temps d'initier et de former au gouvernement la vicaire générale qu'elle s'était adjointe à la fin du Conseil de 1864. Dans des entretiens aussi prolongés que le permettaient ses forces, la fondatrice confiait à Mme Gœtz ses vues, ses plans, accompagnés de ses regrets d'avoir si mal gouverné la Société. Elle se déchargeait sur elle des plus graves affaires, et voulait que toutes lui fussent fidèlement communiquées.

Se hâtant de mettre à exécution les arrêts pris par le dernier Conseil, elle disait quelquefois : " Je dois encore finir ceci ou terminer cela, puis je dirai mon *Nunc dimittis.*" Elle parlait fréquemment du bonheur céleste, et lorsque, par exemple, elle paraphrasait dans la strophe *Ecce panis*, le vers qui la termine, *In terrâ viventium*, on eût dit sainte Monique saluant déjà de loin " cette terre où coule la vie intarissable d'une source divine."

Une religieuse professe, qui remplissait alors l'office de portière, raconte qu'une fois, ayant été appelée près d'elle, elle la trouva absorbée en Dieu, les mains jointes et les yeux au ciel : " Le bruit que je fis en entrant, dit-elle, ne la tira pas de cet état. Elle répétait par intervalles le nom de Jésus, mais avec un accent tellement surnaturel, que j'en restai toute saisie. Au nom du Sauveur succéda cette exclamation : " Le ciel ! le ciel ! " Je tombai à genoux devant sa petite table et je la contemplais, ne me rassasiant pas de voir rayonner déjà les joies du paradis dans ses traits transfigurés. "

Le 25 janvier 1865, elle essaya de présenter ses souhaits de nouvel an à la communauté. Elle insista beaucoup sur l'amour de Dieu. " Lorsqu'on écrit, dit-elle, on souligne les mots auxquels on attribue plus d'importance. Eh bien ! mes enfants, voici les paroles que je souligne pour vous : TOUT, *absolument* TOUT *au Cœur de Jésus.* " Elle s'excusa d'apparaître désormais si rarement au milieu de ses filles : " Mais je me résigne d'autant mieux à mon impuissance, qu'aujourd'hui Dieu y supplée," dit-elle en montrant la mère Gœtz. Et le 19 mars, fête de saint Joseph : " Combien nous devons d'actions de grâces à saint Joseph pour nous avoir donné une mère Joséphine ! C'est bien le ciel qui nous l'a choisie. "

Mme Barat parut renaître avec le printemps. Tout en elle semblait croître, les forces, la gaieté ainsi que la sainteté. Heureuse de cette sorte de résurrection, Mme Gœtz disait : " Notre mère générale a encore pour dix ans de vie," et secrètement peut-être

elle se flattait de l'espérance de la devancer dans l'éternité.

Mais telles n'étaient pas les pensées de Mme Barat. On la voyait, au contraire, prendre tranquillement congé de tout ce qui lui était cher : les souvenirs, les choses, les personnes, les lieux.

Le printemps, le mois de Marie, le temps pascal, la première communion du pensionnat réunissaient leurs joies pour faire en elle une fête, prélude d'une plus grande. Le 9 mai, elle reçut une députation du petit pensionnat sous le cèdre du jardin, distribua aux enfants des fruits accompagnés de maternelles paroles, et leur fit promettre de n'offenser jamais Dieu : " A cette condition, mes petites, leur dit-elle, nous nous retrouverons là-haut, avec Jésus et Marie, que vous aimez, n'est-ce pas ? " Elle leur donna ensuite sa bénédiction ; la dernière bénédiction donnée par elle à l'enfance qu'elle avait tant aimée.

Le dimanche 21 mai, dernier dimanche avant la fête de l'Ascension, fut un jour d'adieu à tout ce qu'elle aimait. Un peu avant une heure, elle se rendit à la salle où les probanistes étaient réunies pour la récréation : " Mes bonnes filles, leur dit-elle, je me suis empressée de venir aujourd'hui, car *jeudi nous allons au ciel.* Il faut bien que nous nous voyions un peu auparavant. " On n'attacha qu'un sens mystique à ces paroles qui devaient s'accomplir si littéralement.

Ce même jour, la mère générale assista au salut, où elle avait fait venir les enfants qui entraient dans la retraite préparatoire à la première communion.

Le soir encore, durant les quelques minutes d'adoration qui suivent le souper, les probanistes la virent à genoux dans sa stalle, où elle donna elle-même le signal de sortir. Elle justifiait sa maxime : " Une religieuse du Sacré-Cœur doit mourir les armes à la main. "

Le lendemain, lundi 22, devait être une grave journée, mais rien d'abord n'en fit pressentir la gravité. Mme Barat la commença en se levant à cinq heures comme à l'ordinaire. Elle entra aussitôt dans son oraison ; elle s'y plongea si profondément, qu'elle n'entendit pas l'arrivée de l'infirmière qui frappa à sa porte à plusieurs reprises. Cette même union à Dieu se fit remarquer à la messe et durant ses prières, qu'elle prolongea à la chapelle jusqu'à huit heures et demie. Rien n'annonçait une crise ; et, rentrée dans sa chambre, elle venait d'ouvrir tranquillement son courrier, dont elle envoya une partie à sa vicaire générale, quand elle se sentit frappée tout à coup d'une congestion cérébrale. Trois habiles médecins essayèrent vainement de la détourner : le silence de la tombe avait déjà commencé pour Mme Barat.

Longtemps auparavant, quelques religieuses s'entretenant, en présence de leur mère générale, des paroles édifiantes qu'une supérieure avait dites à ses derniers instants : " Et vous, ma mère, demanda une des personnes présentes, ne direz-vous rien à vos filles, quand vous les quitterez ? — Ah ! si Dieu m'exauce, répondit Mme Barat, je ne dirai rien du

tout ; on n'aura pas à répéter mes dernières paroles." Le vœu de son humilité s'accomplissait.

On s'empressa de lui conférer les sacrements. A dix heures, le Père Gamard, de la compagnie de Jésus, son directeur, la confessa par signes, lui donna l'absolution, et lui suggéra plusieurs invocations dans le but de la disposer à gagner l'indulgence du Jubilé. A midi, le même Père lui apporta le divin Viatique. La physionomie de la mère Barat avait retrouvé sa céleste ardeur pour ce grand acte. La communauté entière y assistait : le ciel et la terre semblaient se rencontrer dans cette scène sublime.

La malade avait-elle conscience d'elle-même ? La voyant sans mouvement et les yeux fermés, on pouvait en douter, lorsque le lendemain, mardi, vers une heure, on remarqua que, pendant la récitation des litanies de la sainte Vierge, la pieuse mère avait pris spontanément l'attitude de la prière, essayant même de frapper sa poitrine à chacun des trois *Agnus Dei.* Son bénitier ayant été approché d'elle, elle y plongea le doigt, puis leva la main pour faire le signe de la croix, qu'on l'aida à achever. Heureux de ces indices, le Père Gamard lui dit : " Ma mère, si vous savez qu'hier je vous ai donné l'absolution de tous les péchés de votre vie, répondez-moi en serrant la main de la mère Gœtz. " Une énergique pression de la main répondit à cette première interrogation. On lui en fit de semblables sur la réception du saint Viatique, de l'Extrême-Onction, de l'indulgence du Jubilé. A chaque fois, le signe était aussi prompt, aussi expressif. Il n'y avait plus à en douter :

si Mme Barat ne parlait plus à la terre, son âme pleinement libre avait tout le sentiment, et dès lors tout le mérite, du sacrifice suprême qu'elle offrait à Dieu.

" La nuit du 23 au mercredi 24 fut des plus mauvaises, écrit Mme Gœtz. Pendant qu'on récitait les prières des agonisants, les litanies du Sacré Cœur, celles de la sainte Vierge, la vénérable malade frappait sa poitrine à l'*Agnus Dei*, serrait sur son cœur ou portait à ses lèvres le petit crucifix qu'elle tenait à la main. On la voyait le chercher quand il avait glissé, le tourner dans ses doigts jusqu'à ce que la face du Christ fût bien devant elle. Nous avions télégraphié pour solliciter la bénédiction de notre Saint-Père le pape. La réponse transmise immédiatement par Mgr de Mérode étant parvenue la nuit, notre mère put encore recevoir cette grâce, le 24 au matin. "

Le 25, jeudi, était le jour de l'Ascension. L'état allait s'aggravant, le pouls s'affaiblissait. " Nos révérendes mères Lehon, Cahier et moi, continue Mme Gœtz, nous avions passé la majeure partie des nuits auprès de notre mère. Le soir, la voyant plus calme et ne prévoyant pas encore le triste dénouement, nous nous étions retirées pendant quelques instants. Mais à neuf heures et demie, averties que les symptômes d'une fin prochaine se manifestaient, nous accourûmes entourer de nouveau ce lit, où notre mère semblait s'abandonner de plus en plus en les mains du divin Maître. La vie baissait peu à peu ; chacune de nous épiait les moindres mouvements de ce visage empreint d'une paix céleste, afin d'en saisir le dernier. Le Père Gamard lui réitéra

plusieurs fois l'absolution, et récita les prières de l'Eglise. La respiration devenait de plus en plus rare ; elle finit par être à peine sensible. Enfin, à onze heures précises, notre mère remettait, sans aucun effort, son âme à Dieu. " C'était la dernière heure de ce jour de l'Ascension dont elle avait dit, le dimanche précédent : " Jeudi, nous allons au ciel. "

Ainsi mourut Mme Barat. Sa mort fut humble et douce comme l'avait été sa vie. Armée de son crucifix, entourée de sa communauté qu'elle put encore bénir, bénie elle-même par Rome qu'elle avait tant aimée, visitée par son Epoux avant sa dernière heure, elle partit, le même jour que Lui, vers le séjour éternel, où treize cent soixante-huit religieuses du Sacré-Cœur l'attendaient pour l'introduire dans le sein de Celui à qui elle avait dit tant de fois, comme sainte Thérèse : " Seigneur Jésus, il est bien temps de nous voir ! "

Le 29 mai, lundi, le service fut célébré dans la chapelle de la maison mère. Lorsque après la sainte messe le cercueil eut franchi la porte de clôture, les plus petites enfants, que la mère Barat avait bénies huit jours auparavant, éclatèrent en sanglots, étendant les bras comme si elles eussent voulu retenir leur sainte mère. Le convoi funèbre se dirigea vers Conflans, où un caveau funéraire, disposé sous la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs, devait recevoir ses restes, à côté de ceux des mères de Charbonnel, Coppens et DeBrou, ses fidèles assistantes. Les orphelines de Conflans et le pensionnat, en

uniforme blanc, une partie des élèves de la rue de Varennes, la communauté, une foule d'étrangers, parmi lesquels on remarquait les pauvres assistés par Mme Barat, lui faisaient une longue escorte. A l'entrée du caveau, l'antienne *Ego sum resurrectio et vitá* fut entonnée, et porta dans les âmes le consolant espoir de la réunion éternelle.

C'est là que la fondatrice repose aujourd'hui, sous un modeste marbre blanc. On y lit, au-dessous des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, encadrés de lis, cette simple inscription :

Ici repose dans la paix du Christ MADELEINE-LOUISE-SOPHIE BARAT, *fondatrice de la Société des vierges du Sacré-Cœur, qu'elle a gouvernée pendant soixante-deux ans avec une admirable suavité et prudence. Plus elle la vit se répandre et prospérer, plus elle s'abaissa elle-même, attribuant tout à Dieu seul. Elle mourut le jour de la fête de l'Ascension du Seigneur, le* 25 *mai* 1865, *à l'âge de quatre-vingt-cinq ans cinq mois treize jours. Salut et adieu, bonne mère ; vivez en Dieu et souvenez-vous de celles que vous avez enfantées au divin Cœur.*

Cependant, à la première annonce de cette mort, des témoignages de regret et d'admiration arrivèrent de toutes parts à la maison mère. Sous la variété de l'éloge, une même pensée fait le fond de ces lettres : la conviction de la sainteté, et la persuasion de la félicité de la servante de Dieu. " Elle a bien mérité de sa famille religieuse, de l'Eglise et de Dieu même, écrivait le Père de Ponlevoy, en apprenant sa maladie. S'il plaît à Notre-Seigneur de la faire monter

de la croix au ciel, n'en doutez pas, elle ira continuer dans l'éternité ce qu'elle a commencé dans le temps." On lit dans une autre lettre : " Voilà donc votre sainte mère Barat au ciel ! Dieu l'y a appelée l'année même où la bienheureuse Marguerite-Marie a été élevée sur les autels : celle-ci a semé, votre mère a récolté ; et aujourd'hui toutes deux se réjouissent ensemble d'avoir été choisies de Dieu pour faire aimer le Cœur de son divin Fils."

Enfin, plusieurs voyaient par anticipation le jour où un culte public lui serait décerné, et le Père Billet, recteur de Feldkirck, écrivit cette simple ligne à Mme Mayer, supérieure de Riedenbourg : " C'est l'annonce d'une fête pour un peu plus tard." D'autres personnes faisaient savoir qu'elles avaient eu connaissance surnaturellement de la béatitude de cette âme aimée de Dieu. Une religieuse l'avait vue en songe, entourée de gloire et tenant un rosaire sur lequel il y avait autant de grains en diamants qu'elle avait fondé de maisons. Une autre l'avait vue arriver au ciel escortée des vierges qu'elle avait enfantées au divin Epoux. A Sarria, en Espagne, elle s'était, disait-on, présentée au prêtre qui offrait le saint sacrifice, le jour de la rénovation des vœux des aspirantes lui disant : " Faites savoir à mes filles que je suis bien présente au milieu d'elles, et que j'offrirai avec consolation leurs vœux à Notre-Seigneur."

Le dernier jour de mai, Mgr Parisis, fidèle jusqu'au bout, vint payer son tribut de vénération à la sainte fondatrice. Dans un paternel et simple épanchement

avec les religieuses de la maison mère, il osa dire que la vie de Mme Barat avait été un des grands événements de ce siècle, comme l'avait été, à une autre époque, la vie de saint Dominique, de saint François d'Assise, de sainte Catherine de Sienne et de sainte Thérèse. Il raconta ensuite l'origine de son œuvre, ses développements, ses fruits. " Quelle œuvre ! s'écria l'évêque. Quelle gloire pour votre mère ! Quel triomphe l'attendait dans le bienheureux séjour où tant d'âmes qui, après Dieu, lui doivent leur salut, sont accourues au-devant d'elle, et l'ont reçue avec transport ! "

Espérons que l'Eglise placera bientôt l'épouse de Jésus-Christ sur ses autels et qu'elle mettra sur nos lèvres les paroles qu'elle chante dans l'office des vierges : *Epouse du Christ, le Roi du ciel a aimé votre beauté ; vous êtes entrée maintenant dans son paradis, escortée par ses anges. Venez vous asseoir, près de Lui sur son trône : recevez la couronne qu'il vous a préparée, et que vous porterez toute l'éternité — Veni, sponsa Christi ; accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum.*

FIN.